This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

MÉMOIRES

SUR LA

RESTAURATION.

TOME V.

MÉMOIRES

SUR LA

RESTAURATION,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

Sur cette Époque, la Révolution de 1830, et les premières années du règne de Louis-Philippe,

PAR Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

Tome Cinquième.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN, CATTOIR ET COMPe.

1837.

dinaire, ce fut l'arrivée de M. de Blacas aux Tuileries... Il tomba là comme des nues. Qu'était-il venu faire à Paris? y était-il rappelé? Etait-ce donc de la volonté du roi?... Dès le premier jour, Louis XVIII mit tout le monde d'accord... Il reçut M. de Blacas avec amitié, mais sans aucun enthousiasme romanesque, et il dut se convaincre que sa présence à Paris n'était ni désirée par le roi, ni permise par le favori... Aussi dut-il quitter Paris dès son arrivée; et trois jours s'étaient à peine écoulés depuis ce moment qu'il repartit pour Rome où il était ambassadeur de France et où il faisait enrager le pape, qui *ne pouvait pas le sentir*, ainsi que me le disait le bon et spirituel cardinal Gonsalvi.

Mais son voyage fut suivi d'une affaire trop importante pour n'avoir pas donné l'éveil aux gens accoutumés à juger et comparer les faits importans. Je veux parler des événemens de Lyon. La chambre des députés était composée, cette même année, de manière à exciter grandement les craintes des amis de l'ordre et de la paix... M. de La Bourdonnaye, M. de Castelbajac, tous deux passionnés dans leur royalisme, étaient effrayans dans leurs attaques contre le ministère. C'était une haine contre M. Decazes surtout, qui était vraiment indigne de gens comme eux. M. Sallabéry, autre énergumène, avait véritablement une volonté déterminée de faire

volution ou plutôt une contre-révolution...

moment était dangereux... Il y avait encore

Puymaurin à la chambre, qui, avec son

dévouement, n'en était pas moins un homme à redouter... Il était comique, mais pour faire rire la chambre, il n'en était pas moins à craindre pour le pouvoir... Nous sommes des gens si étonnans dans cette matière, nous allons à la mort en riant et en chantant, mais nous y menons aussi les autres.

M. de Puymaurin, le numismatique, M. de Puymaurin aimait le roi tout en attaquant son ministère, et le roi l'aimait aussi. Il allait souvent aux Tuileries. Un jour le roi lui dit : — Puymaurin, voulez-vous faire une partie de whist ou d'écarté (1) avec moi? — Sire, certainement je suis trop heureux de faire la partie de votre majesté!

Et voilà Puymaurin tournant *le roi*, mais ne gagnant pas et finissant par perdre je ne sais combien de parties. — Ah ça, dit le roi, qu'avons-nous joué? — Ce que voudra votre majesté, dit l'homme aux médailles, avec le même sang-froid qu'il mettait à tout!

— Eh bien! cinq cents francs.

Puymaurin ne s'étonne pas; seulement il fait un petit mouvement de tête particulier chez lui, et ti-

(1) Le roi jouait quelquefois quand sa main le lui permettait; cette main, dont il se plaignait fort souvent, pour détourner l'attention de maux plus sérieux, quoi qu'on en dise. J'ajouterai que je crois que c'est à l'écarté qu'il joua avec M. de Puymaurin, mais on est si pointilleux avec moi que je n'ose l'affirmer.

rant une pièce de cent sous de sa poche, il la pose bien tranquillement sur la table en disant au roi :

— Sire, ma liste civile n'est pas de trente-cinq millions, permettez-moi de répondre à l'enjeu de votre majesté de cette manière !... et il dépose son jeu sur la table. Le roi se mit à rire et il n'en fut pas plus (1). A la chambre, Puymaurin faisait de même que dans le cabinet du roi, il portait en plaisantant de terribles coups. Ce n'étaient pas de tels hommes, ainsi que Benjamin Constant, et Camille Jordan le plus vertueux des hommes, ni M. de Serres, un des pères de la doctrine, et une foule d'autres, qui devenaient des conspirateurs et des délateurs insensés et stupides. C'étaient ces hommes-là qui nuisaient à la paix intérieure, en attaquant journellement M. Decazes dont la patience était à bout, et qui voulait donner sa démission. Le roi l'aimait et lui reconnaissait trop de talent pour l'abandonner ; il savait que M. Decazes connaissait la France, tandis que les autres la traitaient comme une terre étrangère.

Monsieur n'aimait pas M. Decazes, c'était la

(1) Cela me rappelle un trait charmant du duc d'Ayen, qui avait refusé d'envoyer son argenterie à la monnaie, je ne me rappelle plus pour quelle guerre. Le roi l'avait fait, mais la ville de Paris lui rendit une vaisselle d'or pour une d'argent, et la chose faite ainsi fut un texte pour M. .. qui, lorsque le roi lui reprocha *son avarice*, oi, sire, quand Jésus-Christ se laissa crucifier, u'il ressusciterait le dimanche !

haine qui se reportait sur un nouveau favori. M. de Blacas était souffert, presque aimé, il était loué! Monsieur, tous les jours ennuyé d'entendre des accusations contre M. Decazes, répétait tous les jours aussi à son frère les choses les plus absurdes, tout en ayant à la fois de l'esprit et de la bonté... Une fois les choses furent si loin que M. Decazes se fâcha et voulut savoir d'où venait cette source de haine : il employa la police, et trois semaines après il sut que les libelles et les pamphlets, envoyés d'Aix-la-Chapelle comme venant d'Allemagne, y étaient envoyés de Paris... La chose fut découverte par une personne qui m'était bien chère, et qui trouva, et donna le fil de toutes ces menées indignes de grands hommes ; il y avait dans tout cela un M. Bernard et un ancien chef de la police du duc d'Otrante nommé Wolff. M. Decazes mit ces preuves sous les yeux du roi, et du moins pour quelque temps il fut assuré d'un peu de tranquillité, mais elle fut courte... Ce fut alors que les affaires de Lyon eurent lieu, et que M. de Blacas vint de Rome à Paris.

M. le comte d'Artois était en-dehors de tout cela ; seulement il était convaincu que tant que M. Decazes resterait au ministère rien ne marcherait... voilà ce qui faisait tout le mal. Rien n'est plus à craindre que les gens de bonne foi, quelle que soit leur opinion. Aussi Monsieur était-il furieux lorsqu'il apprenait de quelles intrigues il était l'instrument ; mais il recommençait le lendemain. Son

coup d'état de la chambre des députés de 1816, et la loi sur la liberté individuelle de 1817 (1) faisaient dire à ses ennemis qu'il voulait perdre le roi. Je vous demande quel intérêt il y avait! Pour rétablir les Bonaparte, disait la faction. C'était absurde : toujours dans l'ombre sous l'empire, il ne pouvait espérer une faveur et un crédit aussi éclatans que ceux dont il jouissait. Mais jamais la passion ne raisonne.

Ce fut dans ce même temps que Bernadotte dut comprendre qu'avec ses chances heureuses la royauté a aussi ses mauvaises. Il y eut un complot formé pour l'assassiner. Ce complot fut découvert ; il avait été formé par des gens qui devaient nécessairement être les ennemis de Bernadotte. La bourgeoisie de Stockholm fit une députation à Charles-Jean pour le féliciter ; il lui répondit un fort beau discours. Comme je suis assez heureuse pour en avoir une partie qu'on me donna à cette époque et que j'ai conservée comme une belle chose, je la donne ici.

« En revenant au milieu de vous, Messieurs, » j'ai apporté comme garantie mon épée et mes » actions... si j'avais pu vous apporter une série » d'ancêtres depuis le temps de Charles-Martel ; je » l'aurais désiré, seulement par rapport à vous. » Pour moi je suis également satisfait des services » que j'ai rendus et de la gloire qui m'a élevé.

(1) du 12 février 1817.

» Les prétentions se sont accrues par l'adoption du » roi et le choix d'un peuple libre. Là-dessus je » fonde mes droits, et aussi long-temps que la » justice ne sera pas bannie de la terre, ces droits » seront plus légaux et plus sacrés que si j'étais des- » cendu d'Odin... Rappelez-vous votre état à mon » arrivée, et voyez ce que vous êtes maintenant. »

On voit que Charles-Jean n'avait pas oublié le beau ciel de la France sous le jour nébuleux de la Suède ; il avait le souvenir de l'école où il avait été formé.

Dans ce même temps j'eus le chagrin de perdre le maréchal Masséna ; il mourut le 4 ou le 5 avril de cette même année 1817, âgé seulement de 59 ans ! ... C'était un homme bien remarquable, dont l'empereur devait ménager la vieille gloire, en ne l'envoyant pas commander en Portugal lorsqu'il devait jouir de ses travaux. Aussi brave que le maréchal de Berwik ou Villars, mais sans aucune jactance, Masséna était notre plus grand général : Zurich, Gênes, Rivoli et une foule d'autres noms rendent le sien immortel.

J'ai parlé tout à l'heure des troubles de Lyon, c'est-à-dire dans quelques communes environnant Lyon. Le préfet était M. de Chabrol-Crouzol, le maire était M. de Fargues, et le lieutenant-général, le général Canuel, ancien révolutionnaire et homme de sang de la révolution ; c'est un de ces hommes qui n'ont qu'une volonté, celle d'obéir et qui le feront *quand même*, de ce nombre est le gé-

néral Canuel. Le commissaire général de police M. de Senneville, neveu de l'évêque de Versailles, fut le plus accusé dans cette affaire...

Le fait est que l'inertie de l'autorité ne peut se comprendre ! ... Les dénonciations ont lieu ; elles se renouvellent, rien ne se met en mesure pour arrêter ce malheur qu'on redoute ; enfin, voici le moment de l'explosion et aucune mesure, aucuns préparatifs n'ont été provoqués ! ... Des malheureux paysans s'agitant sans chefs dans leurs villages, quelques ouvriers, criant sans savoir pourquoi, furent mis à mort par des soldats qui parcouraient les campagnes et commettaient eux-mêmes des excès affreux. L'instrument du supplice était au milieu d'eux comme l'armée révolutionnaire traînait l'échafaud après elle. La cour prévôtale de Lyon fit merveille au reste, et tout fut en harmonie dans cette tragédie infernale ! ... Voici l'opinion de Camille Jordan, l'un des hommes les plus vertueux dont la France puisse s'honorer :

« Sur deux cent cinquante révoltés formant des rassemblemens séditieux, plus de cent cinquante individus, parmi lesquels ne se trouvaient même pas les directeurs de ces mouvemens, étaient traduits en jugement ; près de cent dix, condamnés à des peines afflictives et infamantes, et la plupart supposés chefs par le titre de leur condamnation. Au nombre des condamnés à mort on voit un enfant de [illegible] ans, condamné pour une simple menace, dont sa simple volonté l'empêcha

d'exécuter ; un simple ouvrier, pour avoir porté un paquet de cartouches, mais dont il pouvait ignorer et dont il ignorait, comme portefaix salarié, le contenu ... etc., etc.

Telle était la fin du système de 1815!... mais dans les émeutes qu'on poussait aussi arbitrairement, on retrouverait, si l'on n'en quittait pas quelquefois le fil, le gouvernement occulte qui frappait le pouvoir existant!...

Le duc de Raguse fut choisi par le roi pour aller voir et calmer cette province malheureuse. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il faut lui rendre la justice de dire que tout se calma comme par enchantement... les faubourgs de Lyon cessèrent de s'agiter ; les campagnes de trembler en voyant promener le *fatal tombereau*, suivant l'expression vigoureuse de Camille Jordan à la chambre ; et quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis l'arrivée du maréchal, que tout était pacifié. La chose était importante ; au moment de demander et d'amener le départ des troupes étrangères, il ne fallait pas leur montrer nos agitations et nos périls. — Vous êtes des enfans fous, nous auraient-ils dit, vous voyez bien que nous ne pouvons pas vous abandonner ainsi!...

La véritable cause de ces affaires de Lyon est dans cette vieille aristocratie de 1787, qui est encroûtée de ses préjugés, qui veut, après vingt ans de calamités, les faire renaître *quand même*. Voilà ce qui est révélé par des gens impartiaux.

Le maréchal Marmont, après avoir pacifié les campagnes désolées du Lyonnais et rassuré la seconde ville du royaume, fit au roi un rapport très-lumineux, très-excellent et qui lui fit honneur. Dans cet écrit, il était conciliant, et voulait jeter un voile sur les événemens de Lyon; mais, aussitôt après parut une brochure terrible du colonel Fabvier, premier aide-de-camp du maréchal; elle déchirait tous les voiles, enlevait tous les masques... Il attaquait principalement M. de Senneville, qui, en sa qualité de commissaire général de police, devait être et était instruit; mais tout ce qu'on peut dire contre un homme, le fut contre le colonel Fabvier; il plaida avec M. de Senneville; des injures furent prodiguées des deux côtés. Le résultat de cette lutte fut la disgrâce la plus complète du colonel Fabvier, qui perdit sa place d'aide-de-camp, fut menacé, attaqué en duel par un matamore dont je ne me rappelle plus le nom, et qui lui donna un coup d'épée au-dessous du cœur. Il fut réformé, mis à la retraite, et, sans emploi, sans argent, contraint de s'expatrier pour aller en Grèce, pays qu'on égorgeait aussi, lui porter son talent et sa bravoure...

Cette insurrection de Lyon avait au reste de grandes ramifications, et certes l'autorité fut coupable de ne pas agir. Mon frère, qui fut rappelé de [illegible] et envoyé à Lyon après tous les évé- raconté des choses inconcevables su Il ne comprenait pas comment

autorités chargées de veiller sur la ville s'étaient endormies : c'était le mot le plus doux. Mais voici le plus curieux : M. Decazes était fortement attaqué par ce parti occulte qui agissait alors. Eh bien! pour soutenir les autorités qui tenaient à son ministère, il se fâchait quand on lui disait que tout avait été malheureusement trop vrai, et qu'une conspiration était vraiment ourdie !... C'est fabuleux.

J'ai vu des jets lumineux et ardens quelques semaines après, lorsque je suis passée en Italie. Milan, où je m'arrêtai, Bologne, et toutes les autres villes remplies de ces *venta* de carbonari me montraient l'Italie en feu et au moment d'éclater. Ces sociétés secrètes s'organisaient partout. C'était contre les rois, mais particulièrement contre les Bourbons qu'elles dirigeaient leurs coups!.. c'était une guerre sourde mais terrible!... ensuite il faut dire, et cela est important pour l'histoire du temps, que les royalistes ultras portaient des coups mortels à la royauté... Louis XVIII, instruit de leur conduite, leur parlait souvent avec une fermeté colérique!... Il avait de l'esprit, et comprenait ce qui résulterait de tout ce tumulte... Un soir, étant dans son cabinet avec plusieurs intimes du château, il se fâcha, et demanda positivement à M. de La Châtre pourquoi son humeur était si amèrement dirigée sur MM. de Girardin et quelques *autres*, les deux Lameth et plusieurs autres...

— Ils ne sont pas plus méchans que beaucoup d'autres; je le sais, dit le roi (1)!...

Un jour de cette même année, un homme se présenta aux Tuileries, il était jeune encore, et paraissait dans son bon sens, quoiqu'il fût fou; cet homme demanda SON ONGLE... c'était encore un Louis XVII, c'était le fils ou le neveu d'un banquier appelé, je crois, M. Dufresne... Il pénétra, je ne sais comment, jusqu'au roi qui eut une peur des plus belles... On arrêta sa majesté, et on le conduisit au maréchal Victor, *Beau-Soleil*, qui lui fit décliner ses noms et qualités : c'était encore un Charles de Navarre... Il en pleuvait véritablement; c'était une comédie.

J'eus un grand plaisir à cette époque. M. Decazes

(1) Cette conversation a été lue et rapportée dans l'un de ces mémoires apocryphes qui courent en foule aujourd'hui, mais il en a été de cela comme de plusieurs autres choses. N'y étant pas et n'ayant recueilli ces mots que par des ouï-dire nombreux; il s'ensuit que les choses étaient toujours très-altérées. Par exemple, y a-t-il rien de plus comique, pour nous qui avons connu ces personnes-là, que d'entendre dire que la princesse de Suède était aussi belle que sa sœur (la reine Julie)! La reine Julie était ce qu'elle est encore, un ange de bonté; mais elle n'est pas jolie. Je ne dis cela que pour relever un mensonge; car, pour moi, la reine Julie est la plus belle des femmes. Son âme et son cœur sont ceux d'un ange. Elle est laide plus qu'on ne l'est
[illegible]rement. M. de Metternich, parce qu'on savait
[illegible]le la poudre, se coiffe, dit-on, comme Mira-
[illegible]de suite. C'est alors une continuelle erreur
[illegible]n ne trouve que des désappointements.

fut nommé pair de France (1); ce fut une victoire pour ceux de son parti et une grande défaite pour ses ennemis... mais comme il faut toujours qu'il y ait un côté méchant, même dans la chose la plus simple, on trouva à rire dans la politesse du *Moniteur* qui imprima : M. de Cazes avec un malheureux C majuscule! ce fut toute une rumeur, et les journaux reçurent l'ordre de ne pas écrire ainsi le nom du nouveau pair de France.

Mais c'était en vain que Louis XVIII le comblait de faveurs et de bonnes grâces... il avait au cœur une blessure sans cesse renaissante que les journaux envenimaient tous les matins. La *Minerve* et surtout le *Conservateur* lui faisaient tout le mal possible en attendant mieux. La *Minerve* surtout était une terrible puissance! c'étaient Étienne, M. de Jouy, M. Pagès, M. de Châteaubriand (pour le *Conservateur*), qui, dès-lors, portaient à la restauration des coups plus terribles, qu'ils ne devaient plus tard lui faire de bien en revenant à elle!... c'était Benjamin-Constant, c'était Camille Jordan qui donnait dans ses écrits les derniers soupirs de son âme française et généreuse!... et Béranger lui-même, qui faisait des chansons contre le roi et son gouvernement... et celle si plaisante :

Car, Dieu merci,
J'ai mes ministres aussi!

(1) C'est-à-dire plus tard, le 30 janvier 1818.

fit un grand bruit, et avec raison. Tout en avançant dans l'année 1817, pour atteindre le moment de mon départ pour l'Italie, je dois raconter les événemens publics et particuliers qui se passèrent alors. Un des plus remarquables pour moi fut de dîner chez une personne de mes amies, avec le Russe incendiaire Rostopchin... il était plus ridicule qu'autre chose, et ne paraissait nullement fâché d'avoir causé la mort d'autant de Russes peut-être que de Français... Que pouvait-il dire, au fait, après une telle tragédie ?... rien, et le silence était même le plus convenable pour lui... Il avait un singulier goût, pour un homme qui faisait rôtir les hommes par milliers... il aimait les fleurs avec passion, et toutes les fois qu'il le pouvait, il avait un bouquet. Il y a dans cet homme une nature sauvage et bizarre, dont l'étude m'aurait amusée s'il eût été plus supérieur, mais c'était peu de chose.

CHAPITRE II.

Je pars pour l'Italie. — M. de Metternich. — M. Buttini, médecin de Genève. — Son beau talent. — Il me sauve la vie. — Son amabilité et son esprit. — Domo-Dossola. — Le lac Majeur. — Le passage du Tésin. — Le capitaine autrichien. — On ne passe pas ! !... — J'envoie à Milan. — Je passe Florence. — Les lauriers de l'Isola-Bella. — Le prince de Metternich. — Le prince Borghèse. — La duchesse Lanté. — Son beau talent pour le chant. — Les Cassines. — Marie-Louise. — L'archiduchesse Léopoldine. — Départ pour le Brésil. — L'empereur Don Pedro. — Le prince Latour-Taxis. — Le prince Diablonowska. — La grande verveine. — Schneider. — Longarno. — Le prince de Metternich. — Son portrait.

Je partis de Paris au mois de juin 1817, pour aller en Italie. M. de Metternich devait se trouver à Florence, et nous nous y étions donné rendez-vous pour ensuite aller à Rome et peut-être à Naples. Le temps pressait. Je partis donc en calèche, seule, avec un secrétaire de mon mari qui remplissait le même office auprès de moi, ma femme-de-chambre et un valet-de-chambre. Je voulais connaître les deux routes... je n'avais fait

que celle du Mont-Cenis ; je voulais faire celle du Simplon, et entrer dans la Lombardie par Domo Dossola et la Suisse italienne. J'arrivai rapidement à Genève ; là, après avoir passé un jour à Sechenau, chez le bon Dejean, qui me reçut comme de ses meilleures connaissances, je partis pour Saint-Maurice par une ravissante matinée du mois de juin. Je me mis sur le siége de ma voiture, et laissant l'intérieur à mes gens, je me laissai aller à jouir du spectacle magnifique, quoique bien connu, qui m'entourait. Déjà la veille j'avais donné toute une journée à la contemplation du Mont-Blanc et souffert tout en admirant. C'était dans cette même chambre que, trois ans auparavant, j'avais appris la mort de mon mari !... c'était là que mon enfant, frappé de mort dans mon sein, avait cessé d'exister, et que j'avais été entre la mort et la vie pendant neuf jours. Je ne dois l'existence qu'à M. Buttini. J'aime à proclamer ma reconnaissance envers lui (1) !...

Cette vue toujours triste du Mont-Blanc et de Saleri, me le parut encore en ce moment où j'étais si seule, presque abandonnée par la mort de tant d'amis qui m'entouraient encore trois ans auparavant ! Mon excellent père, le comte Louis de Narbonne, vivait alors ; il était mon espoir de consola-

(1) il me soigna alors avec un talent et une de ces rares, et me prodigua les plus attentifs et les soins.

tion... et celui-là aussi avait été frappé... Oh ! que j'avais souffert ! Cependant la matinée était belle et pure ; le lac réfléchissait le ciel bleu dans ses eaux cristallines. Monges, Rolle, Lausanne se dessinaient sur la rive gauche, tandis qu'à droite les glaciers dominaient les bords du lac. Je revoyais Saint-Gingoux et puis Millevoie dans le lointain... Vevai... Oh ! c'est un ravissant tableau que celui des bords du lac de Genève.

J'arrivai de bonne heure à Lausanne. Je voulais voir madame de Montaulieu que je connaissais depuis long-temps ; mais elle n'y était pas. Je la revis plus tard... Le lendemain je déjeunai à Vevai, et ne m'y arrêtai que le temps de prendre la vue de l'église de Vevai et une autre vue de Clarens. Je ne pouvais pas m'écarter de ma route, et je ne pouvais prendre ces vues que de loin. Le soir, j'arrivai à Saint-Maurice, dont je dessinai aussi le pont pittoresque. Le lendemain, je m'enfonçai dans les solitudes du Simplon !... quelles magnificences !.. quelles louanges de Dieu racontent ces merveilles !... quelles admirables beautés ! !... D'autres ont écrit sur l'Italie ; ce livre n'est pas destiné à ce genre d'ouvrage ; je me bornerai donc à ce qui est indispensable pour la marche de mes souvenirs (1).

(1) Depuis que je n'ai vu Venise, il y a, m'a-t-on dit, de grands changemens. On a reculé les boutiques de deux pieds dans les maisons, et les petites rues ont ainsi gagné en largeur.

La route du Simplon, exécutée par les soins et les ordres de Napoléon, est certes un des monumens de son règne dont ses admirateurs doivent être le plus fiers ; car des routes, des édifices publics, des canaux, des manufactures ; voilà ce qui fait la prospérité d'un pays... Les tyrans ne font pas de ces choses-là !

Le Simplon souffrait déjà d'être séparé de la France, mais à un tel degré que la détérioration était sensible à l'œil du voyageur... Cela me fit de la peine. Eh quoi ! me dis-je, veut-on lui faire expier par nous-mêmes la grandeur de sa gloire !... En arrivant à Domo-Dossola, l'admiration me ferma la bouche ; je ne sentis plus de plaintes à former ; je ne vis que ce paradis qui se déployait devant moi avec ses lacs, ses prairies brodées de fleurs, et ce ciel couvrant tout cela de son azur : cet air parfumé de l'été qui m'enveloppait, cet air de l'Italie avec ses brises, ses parfums enivrans qui endorment toutes les douleurs !... Comme j'ai compris ce jour-là les charmes de l'Italie !...

Je couchai à Domo-Dossola, et le lendemain je vins tout doucement à Arezzo, jolie petite ville sur le lac Majeur. L'auberge y est bonne, et de cette auberge on est conduit à la statue de saint Charles Borromée. Cette statue est de la hauteur de vingt-cinq pieds ; elle domine le lac de sa taille colossale, et semble protéger les eaux tranquilles qui enserr[illegible]me une ceinture de cristal les trois îles [illegible]e-Mère, l'Ile-des-Pêcheurs et

l'Ile-Belle. C'est dans celle-ci qu'est bâti, comme à Venise, le beau palais Borromée, sur pilotis (1). Cette fameuse merveille ne me plut pas du tout; je n'y vis qu'une carrière de pierres entassées sur l'eau par une sorte de miracle. Il y a deux beaux lauriers, seuls ombrages pour ainsi dire de cette terrasse aride. Ces lauriers sont historiques par une singulière particularité : en allant à Marengo, Napoléon s'arrêta à Arezzo, et vint à l'Isola-Bella; il vit l'un de ces deux lauriers, et, prenant un canif, il écrivit dessus, en enlevant l'écorce, le mot : Vittoria. Depuis lors l'arbre, en grandissant, a porté vers le ciel le mot glorieux du héros. C'est une chose belle et grande, surtout après la bataille de Marengo...

Après avoir navigué tout un jour dans les eaux du lac, avoir parcouru les trois îles dont l'Isola-Madre est la plus belle, je me mis en route pour Milan, et je partis le lendemain matin pour passer le Tésin... Arrivée au bord du fleuve je trouvai un capitaine autrichien qui me demanda mon passe-port. Je lui présentai le mien qui était revêtu de la signature du duc de Richelieu et de M. Decazes... Mais ces deux noms-là étaient bien indifférens à mon officier... Il lui fallait celui de l'ambassadeur d'Autriche, et puisque je ne l'avais pas, je n'avais rien.

(1) Il y avait alors une verveine à odeur de citron, dans la seconde cour à gauche, de plus de vingt pieds de hauteur! elle est devenue grimpante.

— Comment, Monsieur il me faut retourner à Paris pour avoir cette signature?

— Oh ! non pas, me répondit le capitaine ; il ne vous faut aller qu'à Turin.

— Et combien y a-t-il d'ici à Turin?...

— Mais presque rien, trente lieues.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je ; mais c'est un fou qui est au poste!... Comment je ne puis passer!... Mais j'ai affaire à Florence le 17 de ce mois, et nous sommes au 12.

L'homme me prit à son tour pour une folle ; cela lui était vraiment bien égal que j'eusse affaire ou non à Florence !... Il se remit à fumer tout en se promenant sur le bord du Tésin, et ne s'occupa plus de moi.

J'étais dans une colère vraiment violente ; de ne pas pouvoir tirer d'un homme autre chose que Turin ou Paris ; il y avait de quoi délirer... M. Connado, mon secrétaire, brave et excellent homme, m'engageait à me calmer, mais ne voyait pas plus que moi le moyen de nous tirer d'affaire... lorsqu'un monsieur fort bien mis et de bonne façon, qui nous avait écoutés et qui paraissait prendre intérêt à cette discussion, s'approcha de moi et me dit qu'il y avait à Milan un gouverneur autrichien, que je n'aurais qu'à lui écrire en lui envoyant mes passeports, et qu'il ne doutait pas qu'il

t un laisser-passer, en apprenant surtout que l'amie du prince de Metternich. Je remermonsieur comme un sauveur... Je m'appro-

ai du bourru capitaine, qui ne voulait pas laisser
sser mon valet-de-chambre à franc-étrier... Mais
on protecteur me fit voir que son avis était un
u plus qu'une parole vague; il me paraît qu'il
ait même quelque autorité sur le capitaine, car
lui-ci, après avoir grommelé quelques instans,
issa passer Balthazar, qui s'en fut à Milan tout de
ite, avec une lettre de moi et mes passeports...
expliquais, en me nommant, toute ma position, et
demandais au gouverneur de me donner possibi-
té de continuer ma route; en attendant je m'en
tournai à Arezzo et je contemplai les belles eaux
u lac Majeur pendant deux jours entiers. Ce qui
uit que je n'ai pas du lac Majeur le charme que
en aurais conservé sans cela...

Balthazar revint le surlendemain avec une lettre
ort aimable, dans laquelle le gouverneur de
Milan, dont j'ai oublié le nom, ce qui est bien
ngrat à moi, me demandait pardon pour le capi-
aine et m'envoyait tout ce qui m'était nécessaire
our entrer en Italie.

C'est aussi ce que je fis le jour même; je ne
n'arrêtai que très-peu de temps à Milan, réser-
ant mes courses pour mon retour... Je passai les
Apennins, et enfin je découvris la belle et fertile
Toscane!... J'arrivai à Florence deux jours après
M. de Metternich, qui conduisait l'archiduchesse
Léopoldine, qui était destinée à l'empereur don
Pédro. Elle s'embarquait à Livourne pour le Brésil...
Elle était accompagnée de plusieurs personnes

marquantes, parmi lesquelles étaient quelques-un de mes connaissances, entre autres le prince d Latour-Taxis, neveu de la reine de Prusse, charmant garçon.

Je logeai à Long-Arno chez Schneider; c'est plus belle auberge de Florence. Il y a des bain une abondance de luxe tout-à-fait confortable (dans une auberge... J'étais logée sur le quai...

Une heure après mon arrivée, le prince d Metternich était chez moi. Je retrouvai à Floren l'ami de toujours, le même homme si bien fa pour avoir aussi des amis qui lui soient dévoués (2

(1) Je compte publier mon voyage en Italie, cette mêr année, et en faire un ouvrage à part.

(2) M. de Metternich est un homme à part. C'est un hom qui est rempli de cœur. Il a une bonté native qui est da toutes ses actions. Il n'afflige jamais parce que, avant s'attacher, il sait si l'objet de son affection, soit en amiti soit en sentiment plus tendre, est digne de son amitié, il ne la lui retire pas sur un motif léger, comme dans monde on le voit souvent; son essence enfin n'est pas ce d'un homme léger. Il a de la tenue et de la profonde dans son âme et son cœur, comme dans son esprit. Je cc nais M. de Metternich depuis bien long-temps, et jam il ne m'a fait un moment de peine, et je puis dire que d mes malheurs les consolations de son amitié, les *conso tions pures de son cœur*, sont venues me chercher da mes jours d'affliction pour les adoucir. C'est bien à on peut adresser cette pensée : *loin des yeux, près* [illegible]... Il est ami constant. On le retrouve toujou si l'aime-t-on. Il est, avec cette supériorité sur t [illegible] temps, aussi bon, aussi excellent

qu'on appelle vulgairement à la vie et à la
rt... Il se mit à rire en se trouvant avec moi
ce balcon suspendu au-dessus de l'Arno !...
— Comprend-on aujourd'hui la vie? me dit-
... nous étions à Paris il y a quelques années;
a d'autres années nous étions sous l'empire !...
ntenant nous sommes ici tranquilles et paisi-
... Mais combien cela durera-t-il ?...
a belle figure prit alors une expression toute
euse... Comme il a une grande facilité d'im-
ssion, je lus dans ses yeux qu'il était vivement
cté !... Je me rappelai moi-même ce qui m'était
vé cette même année, et j'eus aussi un frisson.
je ne parlais politique avec lui, qu'autant
l ouvrait la conversation avec moi, et jamais
e commençais. Il pensait aux sociétés secrètes
e moment, j'en suis sûre... Hélas ! ce sujet de
xion était bien assez grave...
songeais moi-même à mon danger passé et
lui auquel ce malheureux avait succombé !
vait là matière à réflexion...

me le plus médiocre; et je me trompe en cela, car
diocrité est toujours faible, et conséquemment sus-
le, se blessant de tout et ne pardonnant rien; un
caractère est malheureux et rend les autres mal-
ux. Il ne sait comment vivre avec ses amis, et ses
e savent comment vivre avec lui. Il y a dans un tel
bien du malheur et bien de la douleur! pour lui
est qu'imaginaire; pour ceux qui l'aiment tout est
el.

M. de Metternich me demanda la permiss
en me quittant, de m'amener le même soir le pr
de Latour-Taxis, le prince Diablonowska, am
sadeur d'Autriche à Naples, et plusieurs au
personnes qui étaient à la suite de l'archiduch
M. et Madame Appony étaient absens alors de
rence, où ils étaient, l'un pour la diplomat
l'Autriche, et l'autre pour montrer tout ce qu
peut donner d'agréable, de charmant et de
cieux dans les manières. Je la connaissais
ravant.

M. de Fontenay, notre chargé d'affaires,
un homme de bonnes manières et fort aima
Je le vis souvent pendant mon séjour à Flor
et je regrettai que la diplomatie française à
ne l'eût pas avec elle. Je dois cependant fair
observation, car elle touche un de mes
M. Augustin Jordan, frère de Camille Jo
secrétaire d'ambassade de France, et l'u
plus excellens et des meilleurs hommes
connaisse. J'en parlerai comme il le faut,
l'heure.

J'étais encore à table lorsque mon valet-de
bre m'apporta un magnifique bouquet compo
fleurs les plus rares, et posé dans une co
remplie elle-même de fleurs.

— C'est de la part du prince Camille Borg
me dit ...; il demande quand mad
duche... le recevoir. Je répondis
serait ... voudrait; et à peine avais-

mon café, que j'entendis quatre chevaux piaffer au-dessous de mon balcon, et quelques instans après le prince Camille entra dans mon salon, tenant par la main la duchesse Lanté.

La duchesse Lanté était une personne charmante, jolie, spirituelle, ayant des manières charmantes, françaises enfin, ce qui est rare chez des Italiennes et des Espagnoles; et possédant une foule de talens, parmi lesquels celui du chant était en première ligne. Elle était une des premières dames de Rome, et très-*apparentée*, comme nous disons. Son beau-frère, le cardinal Lanté, était alors légat à Bologne, où il donnait des fêtes et des bals tous les jours, le plus cavalièrement du monde. Il était donc tout simple que madame la duchesse Lanté vînt me voir, mais non pas présentée par le prince Borghèse; mais il n'en était pas là des convenances. La duchesse Lanté me plut, au reste, aussitôt que je la vis. Quant au prince, je le trouvai, comme toujours, un homme parfaitement nul, et ridicule cependant. Il me proposa de me conduire ce même soir *aux Cassines*, dans sa calèche, ce que j'acceptai avec plaisir. J'y vis l'archiduc et ses deux nièces : l'archiduchesse Léopoldine, la future impératrice, et... l'autre... était Marie-Louise... notre impératrice à nous !... mais que nos cœurs confirmaient dans la déchéance qu'elle-même avait prononcée sur sa tête !... Quand je l'aperçus, je ne pus m'empêcher de tressaillir... La duchesse Lanté vit ce mouvement, et, pour

dire la chose à sa louange, elle la comprit comme elle devait l'être... Marie-Louise passa plusieurs fois devant son beau-frère, et nous salua toujours parfaitement gracieusement.... Je la saluai parce que je ne pus faire autrement... Sainte-Hélène était entre nous deux !

Le soir, on vint prendre du thé chez moi. Je dis à M. de Metternich : Il faut que j'aille voir l'impératrice Marie-Louise. Il ne me répondit pas; mais le lendemain il me répondit le billet que voici :

« Je ne crois pas que vous deviez aller voir Marie-Louise. Si elle s'étonnait de ne pas vous voir, je me charge de lui dire que c'est moi qui vous ai empêchée d'y aller. Je vous en dirai la raison. Adieu, etc.

» METTERNICH. »

Ce billet, que j'ai encore, me fit penser que je ne devais pas insister; aussi n'insistai-je pas. Je ne vis pas Marie-Louise, et je quittai Florence après avoir assisté à l'embarquement de l'archiduchesse Léopoldine, qui partait pour le Brésil avec toutes les conditions d'une future épouse qui devait y être heureuse, et qui pourtant y fut très à plaindre. La princesse de Leuchtenberg ne le fut que davantage encore !...

faires personnelles et importantes m'ap-
Rome. J'espérais y trouver M. de Met-
ent l'appui, comme ministre, m'était

fort nécessaire : mon *collègue* en intérêt étant sous la domination autrichienne ; mais le malheur voulut que M. de Metternich ne pût venir à Rome. Des intérêts majeurs le rappelaient à Vienne et d'abord à Milan ; mais il me donna en partant tout ce que l'ami le plus parfait peut faire pour une amie dont il peut réparer les malheurs, et je partis pour Rome, munie de tout ce qui devait m'accréditer auprès du prince de Kannat, beau-frère de Metternich, et ambassadeur d'Autriche à Rome... Nous trouvâmes en lui tout ce que nous pouvions attendre d'un homme qui, ainsi que lui, connaissait le bonheur et le malheur de la vie.

Je me séparai avec une peine profonde du prince de Metternich, et la dernière soirée que nous passâmes ensemble, la veille de mon départ, et où il m'apporta les lettres qui m'étaient nécessaires pour Rome, ne sortira jamais de mon souvenir ! ... Il le sait... mais je veux que ce témoignage d'une amitié reconnaissante lui parvienne avec ce livre!... Ce n'est pas aimer ses amis qui fait à l'amitié : c'est une parole dite avec le cœur ; c'est une démonstration qui nous raconte combien on est heureux d'avoir un ami ! ... Ces mots se gravent, s'unissent dans le cœur et n'en sortent jamais : voilà ce qui est le bonheur de l'amitié, et non pas la promesse, la certitude, et même un service rendu!... Qu'importe ce service, si la main qui le rend n'est pas légère pour approcher d'une plaie faite par le sort ? qu'importe, enfin, tout ce qui souvent

donne l'apparence de l'amitié, et n'en est que le masque ? .... M. de Metternich est un ami dont la parole est sacrée, dont la main est sûre... c'est un homme dont l'appui moral ne vous manque jamais, enfin; et voilà ce que je cherche quand je souffre.

J'ai rencontré dans ma vie un homme qui, sans être son frère, lui ressemble dans tous les points que je viens de nommer. — C'est la même bonté avec plus de douceur, quoique ferme; c'est un esprit aussi supérieur qu'il y en ait en ce monde... mais il n'est pas homme d'état. S'il l'eût été, trois fois heureux le pays qu'il aurait gouverné ! ... Ce pays serait revenu à ces âges qu'on appelle d'or ou d'argent, ou bien il aurait abandonné les rênes du gouvernement; il aurait, comme M. de Metternich, rendu ces peuples ce que sont ceux de Hongrie, d'Autriche et de Bohême... Je sais bien qu'on fait de grands reproches à M. de Metternich sur sa sévérité !... J'ai entendu des Italiens dire qu'il était *despote*, *tyran* même !... cela n'est pas vrai. — Je le connais, je connais son cœur, et je puis affirmer qu'il est droit et pur, et qu'aucune pensée cruelle n'entre dans son âme... Voilà ce qui est vérité; j'en réponds sur ma tête...

Au reste, M. de Metternich, jugé par des hommes ou non intéressés à la question, est un homme... La partialité ne peut abandonion; elle marche côte à côte avec elle,

urcit son regard et altère sa parole. Les forte-
es de la Hongrie et de la Bohême ont sans doute
ermé bien des prisonniers ; mais je demande
gens qui cherchent à excuser 93, comment il
ait qu'alors les prisons regorgeassent de monde
que cela fût un tort !... Il y avait donc une
e de raison pour cela, et cette raison était
e de l'état. — Or, dans ce temps-là le comité
alut public disait : L'état c'est moi !... il faut que
t soit tranquille ; il ne le sera pas tant que les
alistes remueront ! Eh bien, M. de Metternich
à son tour : L'état doit être tranquille ! les
étés secrètes le troublent, les jeunes gens veu-
le gouverner en sortant de l'école : c'est trop
un peu trop tôt !...
n leur dit cela : ils n'en tiennent compte. Alors
ent les insurrections, les fureurs, les malheurs,
nenaces d'assassinat ! M. de Metternich rece-
des lettres dans lesquelles on le menace de
t !... on lui dira que tel jour il sera frappé... lui,
eilleur des hommes et le plus parfait, surtout
tout ce qui regarde les états héréditaires d'Au-
e !... Alors il donne l'ordre de remonter à la
ce de ces menaces ; on le fait, et l'on trouve des
pes d'hommes qui complotent et menacent de
r l'état. Je sais bien que M. de Metternich a
rt d'user d'une sévérité peut-être paternelle
ue dure ; mais jamais une histoire n'est plus
ue que lorsqu'elle l'est des deux partis : voilà
rité. J'excuse ici M. de Metternich, non pas

comme une amie mais comme une personne
gère (1)... Je suis équitable.

A l'époque où j'arrivais en Italie, il y av
foule de brigands qui infestaient les états r

(1) J'entends ici une foule de voix qui s'élève
me demander compte de la prison et des tortures
Pellico !... Oui, sans doute, et moi-même j'ai pl
les infortunes de cet homme. Il y a plus, je ne l'
lu en italien ; c'est-à-dire je ne le connaissais que
mens. Ce n'est qu'avant hier (22 avril 1836) que j
Mémoires écrits dans sa langue naturelle et avec
charme d'un style clair, aussi rapide que touchan
qu'est-ce que cela prouve ? Quand on me dira :
un gouvernement dans lequel les geôliers ou les
dans de forteresse n'abusent pas de leur pouvoir
subalternes ne seront pas heureux de faire souffrir
chefs de l'état voient par eux-mêmes jusqu'au s
vingt millionième personne de leur empire : alors
adieu à mon pays, et j'emporterai ma tente pour la
en un lieu où l'âge d'or revivra, car ce serait l'am
de voir le souverain ou son premier ministre pouv
ter la plainte du dernier prévenu. En général, un
chef de gouvernement est juste par calcul, s'il ne
équité naturelle, toutes les fois qu'il est appelé à r
justice à la face des hommes ! Voyez ce que faisai
même époque l'empereur d'Autriche. Tous les jo
vie il rendait cette justice en étant accessible au d
ses sujets qui venait lui demander une grâce ou
plus simple équité. Ceux qui étaient en prison n
vaient pas, me dira-t-on. N'avaient-ils pas des p
frères, des amis qui pouvaient parler pour eux
parl[illegible] n'obtenaient rien... parce que l'emper
[illegible] que des insurrections étaient organ
[illegible] les Alpes milanaises, sur les bord

et ceux de Naples. Les horreurs qu'ils commettaient formaient le sujet de toutes les conversations. La duchesse Lanté me recommanda beaucoup de prudence ; « ils arrêtent surtout la nuit, me dit-elle... ne voyagez que le jour... en prenant cette précaution vous serez sauvée ; je sais qu'elle est pénible, et qu'au mois de juillet une nuit d'Italie est bien séduisante ! surtout avec ce temps !... »

En effet, il faisait en ce moment le clair de lune le plus pur... Le ciel avait cette teinte ardoisée qui donne tant de charme aux nuits du midi. L'air était embaumé balsamiquement, et je fis remarquer l'effet de la lune sur les flots de l'Arno, ce fleuve tant de fois chanté par tous les poëtes, l'honneur de l'Italie.

« Eh bien ! dit le prince Borghèse, j'aime encore mieux la Seine !... »

Je ne puis dire l'effet que nous firent ces paroles. Chacun se réveilla comme d'un songe... On regarda le pauvre prince avec cette colère qu'on éprouve contre celui qui vous fait mal volontairement, bêement... « Voilà un homme, dit M. de Metterich, qui est convaincu qu'il vous a fait le plus

dans tout ce qui entourait ce qu'il regardait comme ien. Si c'était une illusion, elle était commune à bien ns. Le besoin du calme et du repos est celui qui se lus impérieusement sentir à l'homme, fût-il sou- u pâtre, jeune homme ou vieillard, bon ou mé- besoin est le plus profondément senti. Les ani- -mêmes en comprennent l'exigence !...

grand plaisir du monde, parce que vous êtes Française... Il m'en aurait dit autant pour le Danube... s'il y avait songé ! »

Ceci se passait l'*avant-veille* de mon départ de Florence pour Rome.

Je suivis le conseil de la duchesse Lanté, et ne voyageai que le jour... J'arrivai à la Storta, la poste avant Rome, et je m'y arrêtai quoiqu'il ne fût que sept heures, et que la lune éclairât l'horizon avant même le coucher du soleil (1), ce que M. Gudin a si admirablement rendu dans son tableau de détresse !!...

L'auberge de la *Storta*, compose à la fois le village et la poste aux chevaux. Cet isolement m'effraya. Comment, en effet, le maître pouvait-il résister aux brigands avec deux ou trois domestiques et une douzaine de postillons, gens si pacifiques pour l'ordinaire, qu'ils se couchent dans les jambes de leurs bêtes pour attendre l'issue du combat!... En soupant je ne pus m'empêcher de le dire au maître de la maison, qui me servait lui-même... Il me répondit qu'il y avait un poste de carabiniers très-près de là, et qu'en cas d'alarme, il y avait une cloche qui s'entendait au loin; que d'ailleurs

(1) J'ai vu le même effet de lumière dans les Alpes et dans les Pyrénées, et cela fort souvent. On peut se rappeler un second étage de Sécheron on voit le lac de ... airé par la lune, et le Mont-Blanc et même les ... éclairés par le soleil encore assez haut.

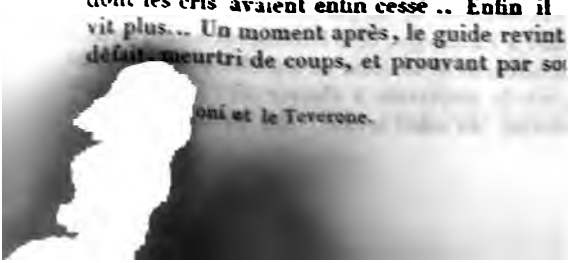
un événement de cette nature, arrivant dans sa maison, empêcherait d'y coucher à l'avenir toute personne approchant de Rome, et qu'on s'arrangerait de manière à arriver à Rome vers le milieu du jour!... Je compris que pour assurer la paix de sa maison, il payait une rente annuelle aux brigands.

Cet homme me raconta toute leur histoire. Ils étaient nombreux à cette époque... Barbone, Gasparone, Décésaris, une foule d'autres encore ravageaient les routes et commettaient des horreurs. Voici un fait qui me fut raconté par cet homme, et qui était arrivé quelques semaines auparavant à Terni; j'ignore par quelle troupe.

Des Anglais voyageaient en Italie et venaient de Naples; ils s'arrêtèrent à Rome et résolurent d'y demeurer l'hiver et une partie du printemps. La fille aînée de cette famille venait de se marier à Naples avec un M. Bishopp (je ne me rappelle plus le nom de la famille de la jeune femme). Elle entend parler un jour de la cascade de Terni, et témoigne le désir d'y aller... Son mari propose à sa belle-mère et à ses belles-sœurs; elles refusent. Ils partent seuls avec une femme-de-chambre... Arrivés à Terni, sans escorte, ce qu'on leur avait pourtant recommandé de ne pas faire, les jeunes gens couchent à l'auberge, et le lendemain à cinq heures du matin ils se mettent en marche pour la cascade, où ils arrivèrent à l'heure où, frappée par la réflexion du soleil levant, elle brille des mille

feux de l'arc-en-ciel. Le mari peignait. Il se
en bas, en face de la cascade, là où est la pali
en pieux pour garantir d'une chute... Ils a
un guide, qui conseilla à la jeune femme, t
que son mari dessinait, de monter plus haut
les rochers, pour jouir d'un autre point de vi
qu'elle fit.

On sait quel fracas font les deux fleuves (
tombant sur ces rochers : ce sont des cou
canon répétés, repercutés et centuplés... M
hopp était à son travail et ne regardait mêm
autour de lui... Tout à coup il croit entendr
cris, mais comme le cri d'un enfant dans le
tain... Il lève les yeux, ne voit rien, et cou
son travail... Les cris recommencent et devie
plus forts, parce que probablement le dés
les faisait pousser plus aigus ! ... Alors M. Bi
laisse son travail, se lève et regarde au-dess
lui... Il aperçoit sa femme entre les bras de
hommes qui l'emportaient dans les rocher
sont à gauche de la cascade... Il s'élance
eux, mais peu habitué à marcher sur ces
pierres humides et glissantes, par la double
du matin et de la cascade, il retombait au
de quatre pas, et voyait disparaître sa f
dont les cris avaient enfin cessé .. Enfin il
vit plus... Un moment après, le guide revint
défait, meurtri de coups, et prouvant par so



qu'il avait résisté autant qu'il l'avait pu... Il était tremblant et ne put donner d'abord aucun conseil à M. Bishopp, qui, dans son désespoir voulait se jeter dans le gouffre. Enfin il se détermina à retourner à Terni, et à parler aux autorités du lieu... Le podesta ou premier magistrat lui dit que ces événemens étaient *fréquens*. « Vous entendrez sûrement parler d'eux dans la journée, dit le magistrat... — Mais, dit alors M. Bishopp indigné, vous arrêterez cet homme ! — Nous nous en garderions bien, dit le magistrat, en souriant avec dédain aux paroles de M. Bishopp. Comment ferions-nous plus tard pour avoir une seule communication avec les brigands ?... Non, certes, *le parlementaire a toute sûreté*. — Et vous vous étonnez d'être au milieu de vos villes comme au milieu des bois ! s'écria l'Anglais, tout étonné de cet excès d'impudence et de corruption. »

Dans la journée, une lettre fut en effet remise pour M. Bishopp. Dans cette lettre, on lui disait qu'on lui rendrait sa femme moyennant une somme de six mille piastres *en espèces*, remise à la même place, sur la même pierre où il dessinait. On ajoutait que madame Bishopp ne souffrirait aucun outrage ; mais qu'à dater de ce même jour, si l'argent n'était pas compté le huitième, il ne reverrait jamais sa femme.

En lisant cette lettre qui, du reste, n'était que la copie d'une foule d'autres dans le même style, M. Bishopp pensa devenir fou. Le magistrat de la

ville de Terni reçut sa plainte, mais tout en
chant la tête, il lui conseilla de donner tou
suite des ordres à son banquier. « Mais, dit
glais, je n'ai pas un crédit illimité, et j'ai
qu'il n'ait pas à moi 30,000 fr. — Quel est
banquier ? — Torlogna. — Oh ! il vous fera
crédit de quelques mille piastres pour une
comme celle-ci. Car ces scélérats de brigand
rabattront pas un paolo. Ils savaient probable
que vous étiez nouvellement mariés (ils é
dans la lune de miel), et voilà ce qui vous
les 30,000 fr. »

M. Bishopp partit pour Rome à franc-é
pour perdre moins de temps; il était dan
transes que peuvent concevoir ceux qui ont
femme jeune et belle et qu'ils adorent... Son
quier lui offrit son crédit. Mais il y avait a
Rome un ange de paix et de bon secours pou
ses compatriotes souffrans ; aussitôt qu'elle
l'aventure de mistress Bishopp, elle vint ch
mère pour lui offrir sa bourse, et pourtant ell
tait pas riche : c'était la duchesse de Devonshi
mais tout était accompli. La fin de cette histoi
lamentable. M. Bishopp retourna à Terni, il
lui-même la sacoche pleine de piastres et la d
sur la pierre... il y retourna pendant quinze j
le malheureux ! aucune nouvelle ne lui parvin
j on n'a su ce qu'était devenue cette mal
f une femme ! M. Bishopp est reve
quatrième jour, et on en donnait

le jour n'était pas en chiffre, il ne peut donc y avoir eu erreur; il n'y a qu'une pensée à avoir, et cette pensée est horrible pour le malheureux mari! ... je n'ose pas l'écrire.

Aussitôt que je fus à Rome, où je logeai chez Ramelli, à l'hôtel de l'Europe, place d'Espagne, au bas de Monte-Pincio, j'envoyai mes lettres à M. de Blacas, qui arriva tout aussitôt chéz moi. M. le duc de Richelieu me recommandait particulièrement pour les affaires que j'avais à traiter avec le gouvernement romain. M. de Blacas était encore très-beau alors, c'est-à-dire ce qu'on appelle beau dans le monde; car j'avoue que, pour moi, j'aimerais mieux un laid visage expressif, qu'un beau visage de marbre, froid comme lui. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de personnes qui diffèrent de mon opinion.

Je ne connaissais pas M. de Blacas; j'en avais fort entendu parler, je l'avais beaucoup vu dans le monde; mais je ne le connaissais pas *de causerie* enfin. Je trouvai en lui un homme très-remarquable comme instruction, et très-attachant comme savoir dans les sciences numismatiques, d'antiquité, et de toutes ces choses qui font bâiller tant elles sont belles et inconnues !... J'étais habituée à ce genre d'ennui avec mon ami Milin que j'aimais de toute mon âme, mais que j'avais fini par redouter comme le feu, tant il m'effrayait quand il me disait : « J'ai écrit aujourd'hui dix pages sur le fauteuil du roi Dagobert !... »

Du reste, bon enfant et même tout-à-fait enfant: il jouait avec les miens comme s'il eût eu seulement six ans.

Il m'avait recommandée à Rome à tout ce que la science, les arts, tout ce qui intéresse enfin, pouvait avoir de plus distingué. M. de Forbin m'avait donné une lettre pour ce bon et parfait Granet, homme aussi distingué qu'habile, et que j'ai aimé aussitôt que je l'ai connu, parce qu'il est le plus excellent des hommes. Il y avait encore M. Mazois, architecte d'un très-haut mérite, qui terminait alors un ouvrage sur Pompéia qu'il dédiait au roi de France. M. Mazois était ami intime de M. Augustin Jordan, premier secrétaire d'ambassade de France, et frère de Camille Jordan.

Je n'étais connue que de nom à M. Jordan, et presque aussitôt mon arrivée il vint me voir, et à partir de ce moment il vint presque tous les jours. J'appréciai son excellent et noble caractère, son esprit égal, fin et doux; une instruction très-remarquable, et tout ce qui fait aimer et estimer: bon père, bon mari, bon frère, enfin toutes les qualités, je le répète, qui font aimer. Ce fut lui qui me fit connaître M. Mazois; ils étaient bien dignes d'être amis.

Mon salon fut bientôt à Rome ce qu'il était à Paris encore à cette époque: il y avait M. Augustin
n, M. Mazois, Canova, M. de Palfy attaché
assade d'Autriche, le prince de Kaunitz son
adeur, M. Ackerblaët, Suédois et savant

très-habilement versé dans les plus obscurs secrets de l'antiquité. Cette phrase peut être comprise à Rome surtout où, dans les salles du Vatican, on voit entassés tant de trésors dont les âges sont pour nous des mystères. M. Ackerblaët me guidait souvent dans le voyage que j'y faisais, et me rendait l'éminent service de tout m'expliquer. C'est pendant une partie de mon séjour à Rome que, sous la direction de Canova, le Vatican acheva de s'arranger tel que nous le voyons aujourd'hui (1).

A tous les noms que je viens de citer, il faut ajouter celui du comte de Châtillon, un de mes anciens amis, et celui le plus cher de Lucien, quand il venait de la Ruffinella (Tusculum) à Rome. — C'est un homme qui, ainsi que je l'ai dit dans mes Mémoires sur l'Empire, est un de ces types de l'ancienne société, qui se perdent tout-à-fait... Il est spirituel, il peint d'une manière charmante, fait des vers comme un poëte, en tenant la palette de l'autre main... est bon musicien, joue la comédie et la tragédie à ravir, et de plus possède le don de la sociabilité autant qu'il le faut pour vivre dans le monde, où rien ne peut aller sans cette condition obligée... Il habitait la Ruffinella, où Lucien et lui travaillaient à l'envi pour occuper cette nombreuse et charmante famille qui, à elle

(1) Je parlerai de ces choses dans mon Voyage en Italie que je compte publier cette année, mais comme spécialité et pour ne parler que de l'Italie.

seule, forme une colonie (1); et puis c'éta net, le bon Granet... et une foule d'artiste agréables qu'instruits. J'ai déjà dit que la des artistes me plaisait extrêmement...

Mais le cardinal Gonsalvi était l'homme remarquable de Rome à cette époque. La du de Devonshire me le dit dès que je lui pa lui... « Il y a dans cet homme, me dit chesse, de quoi en faire deux autres. » Je connu à Paris, lorsqu'il y était venu ; n n'est pas ainsi qu'on connaît un homme com Je le connus en dernier lieu pour ce qu'il Rome, et puis ensuite dans sa correspondar plus de cinquante lettres de lui, extrêmen marquables.

La duchesse de Devonshire (lady Elisabe ter) était une femme que j'aimais tendrem dont j'ai bien pleuré la mort... C'était un mable et bon, deux qualités bien rares à ensemble!.... J'allais aussi passer la soir elle. Elle était, comme moi, aimant la soc artistes, et en recevant chez elle. Le Gonzalvi, son plus cher ami, mais non pas on l'entendait, dirigeait beaucoup sa société M. de Blacas n'avait pas chez elle un ton rance aussi tranchant que chez lui.

(1) Je possède un dessin au trait admirable comme tout ce qu'il fait en ce genre, de la main de Châtillon. Il représente toute la famille de L est rassemblée autour de la princesse de Canino.

Madame la duchesse de B..... était jolie, douce, grande dame, et pourtant elle ne paraissait rien de tout cela : c'est que rien n'est contagieux comme cette manière d'être qu'a son mari, et la pauvre femme, à force d'entendre et de voir l'ennui, avait fini par devenir ennuyeuse, tout en étant jolie et agréable... On ne lui en savait aucun gré, parce qu'elle avait l'air de dire à tout cela : qu'est-ce que vous me voulez ? allez-vous-en (1) !

Un jour je parlais de son mari et d'elle à la duchesse de Devonshire, et lui parlant des perfections du duc de Blacas, de la beauté et des vertus de sa femme... elle me répondit, moitié riant, moitié grondant : « Oui, ce sont deux anges, si vous voulez; mais deux anges !... l'un de bois, l'autre de pierre !... »

Madame mère était à Frascati, dans une villa qu'elle y occupait, et qu'elle avait achetée au roi de Hollande. Le cardinal Fesch était à Rome, au milieu de ses tableaux, et formant à lui seul la plus belle collection de particulier qui existe certainement en Europe... Lucien était à la Ruffinella et la princesse Borghèse à Frascati... Dans ce même moment, Torlogna donna un bal dans une villa qu'il avait à la porte de Rome, et qui est aussi charmante qu'une de nos plus jolies maisons de campagne... La fête fut charmante aussi; mais elle

(1) Madame la duchesse de B..... est une des femmes les plus vertueuses et les plus estimables que je connaisse.

finit pour moi d'une triste manière ; je me donnai une entorse ou plutôt je me foulai le pied, et fus obligée de demeurer six semaines dans ma chambre. C'est un accident plus triste que partout ailleurs, lorsqu'il vous arrive à Rome ; quand vous voyez un beau ciel bleu par votre fenêtre, qu'il vous arrive un vent tiède et parfumé qui vous frappe le visage et vous charme de sa douce magie... C'est un bonheur que vous perdez à chaque minute qui s'écoule... Mes amis me tinrent fidèle compagnie, et j'eus souvent une visite à laquelle je fus très-sensible : c'est celle du cardinal Gonzalvi. Il vint un jour me dire qu'aussitôt que je serais rétablie, le pape me verrait avec grand plaisir dans la villa Pamphili, où il allait (1) souvent se promener. « Mais, me dit le cardinal en souriant, il y a une personne qui vous en voudra à la mort de ne pas vous faire présenter par elle !

Et il me nomma M. de Blacas...

— Je ne pense pas, dis-je au cardinal, que l'ambassadeur de France me regarde comme une Française, car il agit avec moi d'une telle sorte que je ne le crois nullement. Au surplus, je n'en parlerai pas, cela sera mieux (2)...

(1) Le pape ne reçoit pas de femmes dans le Vatican, ni à Monte-Cavallo. Seulement par faveur, alors, il *rencontrait* celles qu'il voulait voir soit à Villa-Pamphili, soit à Villa-Colonna, ou à la chapelle Sixtine.

(2) Il est pourtant vrai que pour avoir la paix il fallait de telles mesures !...

Je vis le pape; je le connaissais déjà, je l'avais vu à Paris lors du sacre, et à cette époque il fut excellent pour moi, parce que je parlais très-bien l'italien.

—Scometto che lei è nata nella strada del Corso! disait le pape; et toujours il parlait italien, quoiqu'il eût assez de facilité pour parler français. Il me parla de plusieurs personnes qu'il avait vues à Paris, et finit par arriver à la princesse Borghèse.

È mia figlia! disait le bon pontife, è mia figlia!

Mais celui qu'il aimait comme son enfant véritablement, c'est Lucien. En parlant de lui il avait presque les larmes aux yeux.

Il me parla beaucoup de mon mari qu'il avait vu souvent dans son premier séjour à Paris, et qui lui avait aussi gagné le cœur en lui parlant italien.

Cette première visite fut courte; j'étais arrivée trop tard, ayant mal compris l'heure... Je le revis deux fois: l'une à la villa Colonna, et l'autre encore à la villa Pamphili.

Un jour j'allai voir la princesse Borghèse, que je trouvai souffrante comme à son ordinaire. Elle était couchée sur un canapé, vêtue d'une robe de mousseline de l'Inde très-fine et brodée à jour, garnie d'une dentelle de point d'Angleterre, surmontée d'une natte en satin rose, le corsage drapé, les manches courtes, et sur les épaules, un grand châle d'Angleterre sous lequel on pouvait distinguer une masse de perles fines terminée par

un gros gland en une perle en poire ; ses bras avaient deux fils de perles de la plus belle eau ; ses petits pieds étaient chaussés avec des souliers de satin blanc, et parfois se cachaient sous un couvre-pied de point d'Angleterre doublé de rose et jeté négligemment sur elle.

— Comment me trouvez-vous ? me dit-elle en voyant mon admiration.

— Aussi belle que jamais ! lui répondis-je et c'était vrai.

Elle sourit, car elle aimait à être belle plus que toute autre femme au monde.

Il y avait chez elle, cette fois, madame Torlogna, une autre dame romaine et un jeune Romain dont j'ai oublié le nom, mais qui avait bien l'air le plus stupide que j'aie jamais vu. Il y vint aussi le marquis de Douglas, celui qui est devenu duc d'Hamilton. On le disait fort aimable ; quant à moi je ne l'ai jamais entendu parler, ainsi je ne puis dire le contraire. Il y a à Paris une femme de mes amies qui l'a vu plus souvent que moi, et toujours aussi silencieux. Il était fort amoureux alors de la princesse Pauline. C'est, au reste, un homme fort supérieur, ses amis s'honorent d'avoir son estime.

CHAPITRE III.

Lucien à la Ruffinella. — La princesse Ercolane de Bologne. — Les fiançailles. — Le 7 octobre. — Monseigneur Cunéo. — Les fouilles. — Les brigands et le *monsignor halte là!!* — Le beau brigand. — Le costume. — L'effroi ! — Le pauvre prêtre. — Surprise. — Le comte de Châtillon. — Sa belle conduite. — La méprise. — La blessure. — Le noble dévouement d'un ami. — *Ecco il principe !* — Décésaris. — Douleur et blessure. — La rançon. — Le portrait du brigand. — *La police de Rome!* — La princesse Borghèse. — Sa belle conduite. — La jeune fille de Marino. — Albano. — Barbone. — Les brigands. — Belle histoire de tous ceux de cette époque, par M. de Châtillon. — Mon séjour à Albano. — Le lac. — Le poëme de *Charlemagne*, par Lucien. — Encore Décésaris. — La ferme isolée. — La jeune paysanne. — La mère et le vieux père. — Amour d'un brigand. — Vengeance maternelle. — Le carabinier. — Le retour. — La tête mise à prix. — Le brigand vaincu.

Lucien était dans sa terre de la Ruffinella, où il menait la vie la plus charmante qu'un homme d'esprit puisse mener. Les arts, les sciences, les découvertes astronomiques, les fouilles dans le cirque de Cicéron, tout cela remplissait sa vie et

le rendait heureux ! Tout cela dans une belle villa, sous le ciel de l'Italie ! voilà le bonheur voilà la vie bien entendue !.. Il était outre cela entouré d'objets d'affection et qui l'aimaient ! car il faut aimer et être aimé... quelle est la personne qui peut exister sans aimer et être aimée ; je me méfierais d'elle si je la rencontrais ! qu'il y a cependant de gens qui vous parlent d'affection, qui en parlent beaucoup et qui n'en connaissent que le nom !...

Le prince allait marier sa fille, c'est-à-dire celle de sa femme, au prince Ercolane (1), de Bologne ; les fiançailles devaient se faire à la Ruffinella, et la famille Ercolane était déjà arrivée. On était alors au mois d'octobre ; les fouilles étaient en pleine activité ; les travaux se continuèrent, et Lucien les activait par sa présence une grande partie du jour. Ce fut à cette époque qu'arriva cette aventure si singulière, à laquelle chacun voulut donner un motif, et qui peut-être n'en avait pas d'autre que celui qui fut évident.

C'était le 7 d'octobre... on avait engagé un ami de la famille, monsignor Cunéo, à venir à la Ruffinella pour voir les jeunes fiancés. Il arriva assez tard et au moment où l'on revenait des fouilles.

— Eh bien ! lui dit le prince, allez-y sans nous suivez le sentier qui est en dehors de cette grille

(1) Elle vient de mourir.

et vous y serez tout à l'heure ; les ouvriers y sont encore ; allez et revenez vite pour dîner, nous vous attendrons.

La famille rentre ; monsignor Cunéo monte aux fouilles, regarde, questionne quelques ouvriers qui restaient encore, et, tout en comparant leur réponse avec ce qu'il voit, il demeure seul ; mais il ne pense seulement pas une minute qu'il y a des brigands dans les États-Romains... d'ailleurs il est prêtre !... Cependant le soleil se couche. Monsignor Cunéo pense à la retraite. Il allait s'envelopper de son manteau, lorsque une puissante et large main lui frappe fortement sur l'épaule en lui criant :

— Halte-là !

Il se retourne et se trouve face à face avec la plus belle figure de jeune homme peut-être qu'il eût vue ; mais ce beau jeune homme est un brigand !... Leur costume n'était que trop connu dans tout l'État-Romain... le chapeau à haute forme, entouré de rubans aux couleurs vives... la veste garnie de boutons, les guêtres de cuir fauve... les culottes courtes et serrées au genou... tout fit voir à monsignor Cunéo que l'homme qu'il avait à ses côtés était un brigand, aussi brigand qu'il y en eût dans les États-Romains... seulement celui-ci avait une singulière particularité à son costume : il avait une quantité de montres, c'est-à-dire au nombre de sept ou huit, arrangées par ordre à ses boutonnières, et formant l'échelle ;

ainsi qu'une foule de bijoux les plus curieux et les plus rares, dépouilles des malheureux qu'il avait assassinés.

Monsignor Cunéo fut d'abord très-effrayé, mais sa frayeur redoubla lorsqu'il vit sortir du taillis une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents, et prêts à mettre la main sur lui au moindre mouvement qu'il ferait pour fuir !...

— Mon Dieu ! dit-il d'une voix tremblante, je ne suis qu'un pauvre prêtre !...

— Allons donc, dit celui qui lui avait posé la main sur l'épaule... Vous êtes monsignor ! voyez donc ces bas violets !... Vous plaisantez, je crois !... Pas de raillerie ; n'êtes-vous pas de la maison du prince de Canino ?

Monsignor fit un signe de tête...

— Eh bien ! écoutez-moi ! vous allez descendre jusqu'à la grille du parc, vous sonnerez ou vous appellerez pour qu'on vous ouvre. Mais malheur à toi si tu fais un signe, seulement de l'œil, pour avertir que je suis derrière toi... Tu m'entends !.. marche.

Le pauvre monsignor Cunéo, glacé d'épouvante, marche en tremblant et arrive enfin à la grille où il sonne pour avertir de sa présence.

On l'avait attendu long-temps. Enfin Lucien croyant qu'il avait prolongé sa promenade, car la soirée était belle et douce, ordonna qu'on servît ; on était au dessert lorsqu'on entendit la cloche grille qui ouvrait sur le chemin des fouilles..

— Enfin le voilà ! s'écrie Lucien. Châtillon, allez donc au-devant de lui. Je parie qu'en apprenant qu'on est au dessert il est capable de ne pas oser entrer.

Le comte de Châtillon descend rapidement un petit escalier qui devait le conduire plus promptement auprès de monsignor Cunéo... Il franchit l'escalier d'un saut et se trouve en face d'un brigand, haut de cinq pieds six pouces, la carabine au bras et le poignard à la ceinture...

— Ah ! s'écrie le brigand, en voyant un homme habillé, sans chapeau, avec la tournure d'un maître de maison... Ecco il principe !...

Et il mit aussitôt la main sur le collet de M. de Châtillon !... Mais celui-ci était alors encore jeune et très-fort ; d'une secousse il se dégage et renverse le brigand en appelant au secours. Mais les domestiques étaient déjà retenus par le reste de la troupe... Et le haut de l'escalier ne conduisait à rien !... M. de Châtillon se mit aussitôt en devoir de se défendre d'une manière plus positive... Il prit son ennemi à la gorge, le serra à l'étouffer, ce qu'il voulait en effet, et puis ensuite monter en deux sauts dans sa chambre, qui était dans ce même escalier, et dont une fenêtre en œil de bœuf donnait sur ce même escalier ; et de là tirer sur les brigands à mesure qu'ils monteraient, ces armes étant toujours chargées... L'homme qu'il serrait ainsi allait en effet succomber, lorsqu'un seul homme fit changer la scène. C'était celui qui avait

parlé à monsignor Cunéo... En voyant la résistanc de M. de Châtillon, il lui asséna un violent cou de carabine sur le front, et le renversa aussit par terre !

— È il principe! il principe! s'écriait-il avec forc

Aussitôt, relevant M. de Châtillon qui était sa connaissance et perdait tout son sang, il le charg sur ses propres épaules, et faisant soutenir sa tê par l'un de ses gens, il s'éloigna à grands pas la Ruffinella avec son fardeau, tandis que le toc sonnait à grandes volées, pour avertir les parroi ses environnantes...

— C'est là une belle capture ! dit Décésari son lieutenant ; car le brigand qui avait pr M. de Châtillon était le fameux Décésaris, le pl beau, le plus féroce et le plus brave des brigan de l'Italie....

La nuit était froide... M. de Châtillon revint lui, pour souffrir avec une terrible angoisse de blessure que Décésaris lui avait faite au front Il balbutia quelques mots, et finit par demand où il était...

— Avec des gens qui sont aussi honnêtes q bien d'autres, répondit Décésaris... Que vous i prouvez comme des misérables... Et que vo vouez à l'exécration, parce qu'ils sont malhe reux... Vous êtes avec des brigands, mons gneur!... Et si votre altesse veut donner une be

elle soupera demain avec sa famille s ucun mal... Ce n'est pas ma faute

vous avez résisté... Pourquoi vous êtes-vous défendu aussi !...

— Mais vous me prenez pour un autre, répondit M. de Châtillon, d'une voix faible ! Je ne suis ni prince, ni altesse impériale... Vous me prenez pour un autre !...

— Vous êtes le prince de Canino !... Allons, ne vous débattez pas tant, monseigneur !

— Mais je ne suis pas le prince de Canino, dit de nouveau M. de Châtillon... je ne suis pas le prince de Canino !... Je suis un pauvre peintre, n'ayant pas une obole à donner pour ma rançon !...

— Mincchionnerie !... dit Décésaris ; vous êtes le prince !...

M. de Châtillon voulut encore répliquer ; mais il comprit qu'à cette heure le brigand ne le croirait pas ; il songea à lui donner des preuves de ce qu'il avançait ; il avait sur lui des lettres et des choses à son chiffre et à son adresse, qui prouvaient qu'il était *lui*.

Au point du jour, on fit halte dans la clairière d'un bois, où Décésaris paraissait avoir son quartier-général... Là, M. de Châtillon le convainquit enfin qu'il n'était pas Lucien. Alors le brigand fit entendre une imprécation terrible... et se tournant vers M. de Châtillon :

— Vous mériteriez d'être sévèrement puni pour

nous avoir laissés commettre *une telle faute!* s'écria-t-il!... Puis, tout-à-coup, en voyant le front sanglant de M. de Châtillon... — Allons, poursuivit-il... après tout, vous êtes un brave ami! Il y a eu du courage à vous laisser prendre ainsi! Mais à son tour, il faut que votre ami vous tire de nos mains, et moyennant une somme de cinq mille piastres vous en serez quitte et lui aussi!... Voilà qui est dit...

— Mais je n'ai rien au monde, dit M. de Châtillon!... — Vous trouverez!... Pas de réplique.

M. de Châtillon se tut. Mais, pour donner une idée qui pût faire reconnaître le brigand qu'on envoyait à Rome pour porter la lettre de Décésaris, il fit son portrait sur le papier, en écrivant sous la dictée du chef... Il avait aussi sa montre, cet indice fit espérer à M. de Châtillon que la police de Rome le délivrerait... La police de Rome!... Vraiment, elle pensait bien à cela!

La princesse Borghèse fut admirablement bonne dans cette circonstance... Elle s'offrit de payer la totalité de la somme... ainsi que le cardinal Fesch; mais le prince de Canino voulut que son ami fût délivré par lui... La somme de cinq mille piastres fut comptée religieusement à Décésaris, et déposée au pied d'un arbre qu'il avait indiqué dans la forêt où il faisait son séjour... Pendant qu[illegible] s'exécutait, il racontait à M. de Ch[illegible] principaux événemens de sa vie... C'[illegible] apprit tout ce qu'avait fait cet hom[illegible]

étonnant. Il lui raconta (1) comment une fois sa troupe l'avait soupçonné de peu de fermeté, parce qu'il aimait une jeune fille de Marino (2) qui venait chaque soir, au coucher du soleil, passer quelques heures avec lui. — Alors, dit Décésaris, j'étais heureux! mes gens n'ont pas pu admettre ce bonheur avec notre état, et ils voulurent me déposer! moi! Décésaris!... Cette pauvre fille fut victime de ces malheureux!...

Et il racontait comment il la tua, pour prouver sa force! Ce n'était pas un homme ordinaire que Décésaris!

M. de Châtillon a fait de lui un portrait très-bien exécuté qu'on a refusé au Salon de cette année, je ne sais trop pourquoi; car il a, à la fois, de la couleur, du ton local, et il offre la grande ressemblance d'un homme qui a fait trembler les États-Romains pendant bien des années, et qui finit misérablement.

Lorsque M. de Châtillon fut délivré, il vint me voir. Je revenais moi-même d'Albano, où j'avais

(1) M. de Châtillon a trouvé dans cette aventure le sujet des *Brigands d'Italie*, ouvrage très-remarquable, dans lequel on trouve ce que je viens de dire et une foule de détails inconnus jusqu'ici. Il y a en outre l'histoire de Gasparone, et d'un autre meurtrier. Il y a dans le *Double parricide*, une foule de choses du plus grand intérêt; enfin ce livre sera bientôt imprimé, je l'espère, et alors on aura un ouvrage des plus curieux.

(2) Près d'Albano.

été passer le mois d'octobre, dans le palais du prince Césarini... Je ne me doutais certes pas du danger qu'on courait à la Ruffinella pendant ce temps-là. Ce n'était pas la troupe de Décésaris qui exploitait le pays d'Albano, mais bien celle de Barbone; et comme il avait une blessure qu'il faisait soigner dans le couvent de capucins qui est au bord du lac, sa troupe avait ordre de ne pas troubler la tranquillité du pays pendant le temps de la villegiatura forcée du chef... Je passai quinze jours dans une joie continuelle. Nous faisions de longues promenades même sur le lac. Puis nous allions jusqu'à Marino... Que de fois je suis demeurée en contemplation devant le ravissant paysage qui se déployait au-dessous de moi, lorsque j'arrivais d'Albano à Marino!... Je m'arrêtais en haut du chemin ombragé qui descend dans la vallée de Marino, et je jouissais du plus charmant coup-d'œil qu'on puisse avoir en Italie, parce qu'il y a la plus belle végétation qu'on puisse voir; des arbres aussi beaux que dans la Basse-Saxe, et le ciel d'Italie!...

Je revins à Rome, charmée de ma villegiatura, mais très-effrayée en pensant que ce terrible homme pouvait se promener du côté d'Albano, comme de celui de Frascati! Un danger passé fait une sorte d'impression même quand il est évité.

M. de Châtillon m'apporta de la part de Lucien ème de *Charlemagne*... Je n'en dirai rien u'il y a des beautés. Mais la poésie extraor

dinaire a besoin d'une telle supériorité pour se faire pardonner, qu'elle ne doit pas dépasser les bornes permises dans ce cas. *Charlemagne* est un bel ouvrage, mais trop long ; et puis le sujet est lourd, et ceci n'est pas sa faute... Il y a dans la taille de Charlemagne, du colossal, et toutes les fois qu'on veut lui mettre une robe faite pour un autre, il y est mal à l'aise et ne fait aucun mouvement. C'est ce qui est arrivé à celui de Lucien. Le même inconvénient a eu lieu pour le *Napoléon*, d'un homme dont le talent est pourtant bien distingué... Mais l'inconvénient a été le même et encore plus grand, parce que l'homme est plus près de nous, et conséquemment plus colossal encore. Il n'appartenait qu'à Victor Hugo d'en parler avec des vers à sa mesure... En parlant de Napoléon, il s'élève à son niveau ; alors le poëte, lui aussi, est grand homme ! c'est Homère parlant d'Achille !...

M. de Châtillon avait encore un bandeau noir sur le front, lorsqu'il me vint apporter ce livre... Je lui demandai comment toute cette aventure des brigands s'était passée, et il me raconta tout ce que je viens de dire... excepté le double parricide et la mort de Décésaris qui arrivèrent quelque temps après. Comme j'ai parlé de cet homme extraordinaire, je veux dire comment il a fini.

Décésaris devint l'effroi de tout l'État-Romain, après le meurtre de cette jeune fille. Il semblait qu'il voulût lui faire de sanglantes funérailles !... il devint encore plus cruel ; et bientôt sa tête fut

mise à prix... pour mille piastres romaines!!...

Mais le prendre n'était pas chose facile !... il se tenait toujours armé et sur ses gardes, ne dormait que d'un œil, et jamais deux jours de suite sur la même fougère!...

Bientôt cette vie inquiète, agitée, fut terrible pour lui ; il devint plus cruel encore !... il fit couler le sang à flots !... Un jour il trouva dans ses promenades autour de son quartier, qu'il changeait à tous momens pour échapper aux carabiniers qui le cherchaient, une ferme dans laquelle il avait souvent mangé du lait et des fruits au temps de sa jeunesse, et lorsqu'il avait dans le cœur quelques sentimens vertueux... Il y entre et se fait reconnaître des vieux fermiers, qui l'accueillent et l'invitent à prendre place à leur table... Il avait déjà remarqué une jeune fille ravissante, qui n'était qu'une enfant lorsqu'il venait à la ferme ; elle était belle comme la Vittoria d'Albano, dont M. de Châtillon a fait un si beau portrait !.... elle était timide et belle comme les vierges du Corrége. Décésaris, à partir de cet instant, voulut que les environs fussent respectés; ses gens eurent ordre de tout cacher aux yeux des habitans de la ferme. Les paysans s'accoutumèrent à le voir armé... ils le crurent contrebandier, et cette qualité n'est pas plus déshonorante parmi les paysans italiens que parmi les espagnols... Bientôt la jeune fille lui sourit ; le regard de Décésaris ne la faisait plus trembler... cependant elle ne l'aimait

r ; elle en aimait un autre, absent à cette
; mais lui l'aimait, non pas avec amour,
vec délire...

oir, Décésaris apprend que le vieux fermier
à Viterbe et ne doit revenir que le lende-
Il prend son ceinturon, le dépose sur la
ôte son manteau et déclare à la vieille fer-
u'il aime sa fille, et ne sortira de la maison
jour suivant ; — Et comme les larmes et
res m'ennuient, s'écria-t-il en saisissant par
la mère qui résistait, voici pour t'ensei-
faire ma volonté ; et toi, dit-il à la jeune fille
ante et pâle d'horreur... voilà qui doit t'ap-
e à être docile... Et poussant la pauvre
ehors, il la jette la face contre terre, et
la porte sur elle en poussant le verrou.

mère demeura d'abord étourdie du coup ;
ientôt revenant à elle, elle frissonna de rage
endant les cris étouffés de sa fille, elle se
a doucement, leva la tête et ne vit autour
ue la solitude...

Maintenant, dit-elle, que Dieu me protège !
e levant aussitôt, elle courut, sans prendre
e, jusqu'à un poste de carabiniers qui était
s bois.

Voulez-vous que je vous livre Décésaris ? dit-
une voix étouffée à l'un d'eux.

Sainte mère de Dieu ! je le crois bien !

Eh bien ! venez avec moi ! Si le cœur ne man-

que pas au bras, et que votre carabine vise juste, le monstre est perdu... Venez!

Le carabinier visite ses armes, les met en bon état et suit la fermière qui, dans la soif de la vengeance, touche à peine la terre. Bientôt ils arrivent en vue de la ferme. Tout y est calme; la porte est toujours fermée...

Il croira que je suis restée là où il m'a jetée comme un chien! je lui ferai voir que j'ai des dents! ... et les siennes claquaient par la violence de l'émotion que la vengeance lui faisait éprouver...

Prends bien garde à ce que je ferai, dit-elle au carabinier, après l'avoir posté avec sa carabine dans un massif d'oliviers, à quelque distance de la maison... regarde bien, lui dit-elle, lorsque tu me verras lever la main avec *un air riant*... alors tire sur le meurtrier et le bourreau des jeunes filles!... ce sera le signal.

Bientôt après Décésaris sortit de la ferme. Il poussa du pied la malheureuse mère en lui disant : Allons! raccommodons-nous. Eh bien! après tout je ferai peut-être un bon gendre... Qu'en penses tu? Allons, ne boude plus et viens boire un verre de montefiascone avec moi. La femme se lève, tend la main au brigand, et rentre dans la maison en souriant à Décésaris; mais là, en apercevant sa malheureuse fille descendant l'escalier de la ferme, pâle, les yeux rouges à force de pleurer, échevelée, dans un désordre qui révélait que sa fille était une victime désignée

au poignard de ce monstre!... elle s'approcha d'elle l'embrassa et la serra étroitement contre elle, car elle jouait sa vie contre la tentative du soldat, si importante dans la péripétie de l'action... Elle embrassa sa fille et dit ensuite à Décésaris : — Eh bien, oui! je suis charmée d'avoir un gendre comme vous... A la réussite de ce que nous voulons! s'écria-t-elle en élevant son verre. Le brigand fut frappé au moment où il élevait le sien pour répondre au salut de la mère de sa victime. Le carabinier ne l'avait pas manqué : le coup lui traversa la poitrine. Aussitôt qu'il fut abattu, le carabinier prit son sabre et lui coupa la tête avec une cruauté indigne d'un homme même ordinaire... Le soldat prit la tête, la porta à Rome toute coiffée du chapeau de Décésaris; là elle fut exposée au-dessus de Porta-Pia et y blanchit à côté de celles de plusieurs autres chefs. Après la mort de Décésaris, sa troupe ne fut pas difficile à réduire.

CHAPITRE IV.

La princesse Borghèse. — Sa statue, par Canova. — Sa description. — La pomme. — *Il y avait du feu.* — Ce mot est d'elle. — La sculpture. — Madame Mère. — Le cardinal Fesch. — Le buste du roi de Rome. — Lord Byron. — Lord Brougham, depuis chancelier d'Angleterre. — Belle conduite de madame. — Sa douleur. — *Les jours filés d'or et de soie.* — La reine de Naples. — Murat. — Le cardinal Gonzalvi. — M. le duc de Blacas. — M. le prince de Metternich. — Projet du pape. — Projets libéraux. — On n'aimait pas M. de Blacas à la cour de Rome. — Lucien. — L'affaire des brigands comme résultat. — Mon opinion. — M. de Blacas en est innocent. — La bulle pour le sacre de Louis XVIII. — Querelle entre le pape et M. de Blacas. — La haine contre M. de Cazes. — M. Augustin Jordan. — Comme il est bon et spirituel ! — Mot de M. Ballanche. — Le roi de Hollande — Encore Madame Mère. — Conversation avec le cardinal Gonsalvi. — Le comtat Venaissin. — *Vous ne l'aurez pas.* — Le prince Ra..... — Projets de mariage. — Portrait du prince. — Lord Bristol. — Son portrait. — Il est le véritable gentilhomme anglais.

Avez-vous vu ma statue? me dit la princesse un soir que j'étais chez elle, la contem

plant avec admiration, et lui disant combien elle était toujours belle.

— Non, madame, et je m'en voudrais, si je ne voyais l'original.

— C'est égal, allez la voir ; je donnerai des ordres pour que la porte vous soit ouverte ; car j'ai écrit avant-hier au prince Camille, que je ne voulais plus qu'il s'avisât de donner des permissions pour voir ma statue, comme on va voir un modèle dans l'atelier de Canova.

Dans le fait, elle avait raison ! — Mais elle était si belle, si belle !... que jamais le ciseau d'un statuaire n'a donné au monde une merveille aussi parfaite. C'était la nature autant que le marbre peut l'être !... C'est le chef-d'œuvre de Canova... Il était placé dans une des salles les plus retirées du palais Borghèse... Au temps des Grecs, cette statue aurait été adorée comme la ressemblance de Vénus la plus parfaite... Elle est parfaitement ressemblante ; elle est représentée à demi-couchée sur un sopha, dans lequel le poids de ce corps gracieux fait entrer ses formes avec un charmant abandon... Le marbre cède sous la pression ; ce n'est plus que du duvet recouvert d'une étoffe sur laquelle repose un bras qui soutient une pomme, gage d'un triomphe qu'on reconnaît bien mérité. — La figure est d'une ravissante manière ! les chairs ont cette morbidezza que les modernes ont tous reconnu n'appartenir qu'à Phidias. — Canova, dans ce chef-d'œuvre, a été vraiment inspiré

par son modèle. — Je suis ressemblante, n'est-ce pas? me dit la princesse.

— Parfaitement, madame, lui dis-je.

— Je le crois bien, me dit-elle... je le crois bien, vraiment! j'ai posé!... moi-même!...

— Vous-même! m'écriai-je... vous, madame! dans cet atelier!...

—Oh! me répondit-elle naïvement (1), il y avait du feu. — Cette réponse, qui a beaucoup couru, a été dite par elle de cette manière, et dans le sens où je la rapporte, et pas du tout en plaisantant... Je ne puis répondre qu'il y ait eu de sa part autre chose qu'une absence de pensée en ce moment-là.

Je n'aime pas la sculpture! Je ne sais pourquoi le plus beau morceau de sculpture ne m'a jamais fait d'impression; je ne vois là qu'une froide imitation de la mort... et je trouve que la peinture est tellement au-delà, qu'il ne faut pas même la comparer. La littérature qui exprime les passions est une digne sœur de la peinture et de la poésie; mais la sculpture!... Une chose digne de remarque, c'est que, dans les arts, vous trouvez une foule de talens secondaires qui travaillent et proclament leur talent dans la sculpture; c'est tout au plus si vous trouvez un homme par siècle... Ce n'est pas que l'œuvre manque à l'ouvrier, c'est l'ouvrier qui manque à l'œuvre. —Enfin,

(1) Le mot est dit par la princesse très-bien dans ce sens. C'est une vérité.

vous comptez Phidias, et voilà tout; tandis que Praxitelle, Parrhasius, Appelle et beaucoup d'autres nous transmettent jusqu'aux costumes et aux coutumes les plus exactes de l'antiquité... Enfin, je n'aime pas la sculpture; et puis, excepté deux ou trois individus dans la sculpture, aujourd'hui je n'y vois personne à estimer. Je ne connais que M. Duseigneur dont le beau talent soit grand, large comme celui de Bras. Il y en a d'autres, tels que M....., que je connais, qui rêvent aussi les arts. On ne professe pas les arts, en effet, lorsqu'on fait de la fabrique ; il y a du feu sacré dans cet art de la sculpture comme dans la poésie.

Mais une figure d'une dimension à placer dans Plutarque, qui était alors à Rome, c'est celle de Madame mère !... Cette mère pleurant sur la captivité de son fils!... pleurant sur elle comme les Israélites durant la captivité de Babylone !.. ayant conservé une robe de deuil, ne la quittant jamais depuis que l'empereur avait été capturé contre le droit des gens, par les bourreaux qui lui infligeaient un supplice comme étant les plus forts... Il y avait à cette conduite une infamie qui soulevait d'indignation le cœur de la mère du héros! et puis son cœur se dégonflait; et quand elle voyait d'anciens amis, elle pleurait sans craindre de voir mal interpréter et humilier sa douleur... Elle n'avait pas encore, à cette époque, le buste du roi de Rome exécuté par Canova; qu'elle avait envoyé au malheureux prisonnier, et qui ne l'eut que six semaines

après son arrivée, parce que sir Hudson Lowe vou
lut qu'il souffrît !... Oh ! comme ce misérable a é
malheureux de la mort de L'EMPEREUR NAPOLÉON !...
ne tenait plus ce colosse au bout de sa baguett
de vengeance ; il ne pouvait plus verser dans so
cœur de fausses joies et de fausses consolations
pour lui rendre son absynthe plus amère !... S
victime lui échappait ; elle arrivait à la couron
du martyre par un chemin qui frappe d'exécratio
sir Hudson Lowe !... Oh ! quand Madame rec
vait des nouvelles rares de Sainte-Hélène, alo
les joues pâles de la mère se coloraient, son r
gard, devenu atone, s'éclaircissait, et elle se r
nimait sous cette joie passagère ; mais quand s
effet était passé, elle retombait dans son état
marasme ordinaire ; son silence était complet,
elle ne parlait plus que pour penser aux jours
la prochaine arrivée d'un nouveau courrier !...
à cette époque dont je parle, l'empereur viv
encore !... Ce buste du roi de Rome lui revint
Sainte-Hélène après la mort de son fils ! Elle le
au pied de son lit, et à chaque minute du jo
elle tournait ses yeux vers ce buste, qui lui rapp
lait, les deux fins tragiques de ses deux fils !
Alors la mère et l'aïeule n'était plus qu'une fai
femme ; elle était sans force contre un malheur
grand, et ce fut avec ses larmes, ses larmes am
res, qu'elle creusa sa tombe, qui vient seuleme
de se refermer sur elle !...

vait fort peu de monde : c'était à grai

peine que des étrangers de marque, tels que lord Byron, lord Brougham et quelques autres, virent la mère de l'empereur pleurant sur son sort. Aussi cette femme, à genoux devant ce buste du roi de Rome, capable des plus grandes et des plus illustres actions par l'excès de son amour même et de son affliction, puisait dans cette affliction même la force de lui donner une noble et digne attitude !... Il y a de la grandeur à faire agir ainsi une cause première pour véhicule, mais non pas comme moyen.

Elle était toujours coiffée de bonne heure, et sa toilette était faite avec le plus grand soin... Elle avait quelque chose de puissant et de fort, qui faisait voir une grande et belle âme. — Oui, madame Lætitia Bonaparte est une personne dont le nom sera toujours dans l'itinéraire de celui qui maintenant visitera Rome. Son nom est attaché à celui de l'empereur, et tous deux arriveront ensemble aux pieds de l'Éternel !!...

Le cardinal Fesch, dont l'esprit n'est pas de la force de celui de sa sœur, la secondait à merveille dans l'exercice de cette modeste et pourtant admirable douleur. il ne parlait de son neveu que pour pleurer sur son souvenir, mais sans jamais le placer dans une position peu convenable ! L'Angleterre elle-même devait rougir devant ce morne désespoir qui creusait la tombe d'une mère, et lui faisait appeler la mort comme un bienfait, après avoir eu tant de *jours filés d'or et de soie*, selon le public

toujours persuadé qu'on n'a pas de malheur un palais !... et pourtant que de fois je l'a pleurer sur le retard d'un courrier, lorsq campagne de Russie était entreprise ! que d j'ai pensé qu'une telle existence était bien s auprès d'une continuelle source d'inquiétude larmes ! et maintenant les mêmes yeux qui av pleuré sur les malheurs de la victoire pleu sur ceux de la captivité du héros !

La princesse Pauline me dit un matin où j été de bonne heure chez elle, après une pr nade à Monte-Pincio : — Voyez-vous ma pleurant ainsi sur les malheurs de mon frèr bien ! cette douleur ne la tuera pas mainte elle souffrira long-temps, et son malheur sera affreux peut-être que celui de l'empereur !

La princesse aimait sa mère et en était aimée. Souvent elle me racontait que la rei Naples ne pouvait obtenir le pardon de sa m — Et je la connais, disait la princesse Pau n'est-ce pas elle qui a excité Murat ! ce bon l aurait-il jamais imaginé de parler, de pense lement contre l'empereur !!

La princesse était bien instruite, parce q cette époque on savait la conduite véritable d de Naples qui, au fait, avait été guidé p femme !... Voilà ce qui est vrai... c'est la ju il faut la rendre...

pe était parfait pour la famille exil
ɔritée sous son aile paternelle. Il

l'homme de Dieu, vraiment son vicaire! Il avait une telle reconnaissance pour Lucien, de ce que celui-ci l'aimait!... c'est là un beau et excellent caractère!... Il y a une véritable bonté qui touche et qui pénètre l'âme en étudiant cette paternelle influence qui doublait ainsi le pouvoir souverain qui protégeait la famille proscrite.

Je suis fâchée de le dire, mais M. de Blacas jouait alors un rôle peu chrétien envers les Bonaparte : toujours les accusant de complots imaginaires; les marquant pour ainsi dire d'un sceau réprobateur, il les dévouait à une inquisition qui, remise en d'autres mains que celles du cardinal Gonsalvi eût été meurtrière pour la famille proscrite! ... Le cardinal m'en parlait avec confiance, et ses lettres que j'ai conservées me parlaient avec droiture des projets qu'avait le pape, et lui-même excitait à les exécuter. Lorsque je lui parlais de M. de Metternich, lorsque je lui disais que M. de Metternich trouvait que la droiture et la bonne foi sont les meilleurs moyens à employer pour la diplomatie, il s'écriait :

— Oh! qu'il est excellent! c'est donc bien vrai! ... je ne voulais pas le croire! Eh bien! M. de Metternich est un homme dont je serais à jamais l'ami s'il le voulait(1)!...

Les projets du pape, dirigés, inspirés par Gon-

(1) L'Autriche ne l'aimait pas, et ce fut son influence qui l'éloigna de la tiare pontificale.

salvi, avaient une immense étendue. Je suis assez fondée à croire que Lucien, que le pape appela *son enfant bien aimé*, n'était pas étranger à ces pensées généreuses que les murs du Vatican, habitués à n'entendre discuter que sur le plus ou le moins de sévérité d'une bulle d'excommunication voyaient et entendaient pour la première fois.. Oui, je crois que l'abolissement des couvens, et ne maintenant que ceux qui étaient volontairement l'asile des gens dégoûtés du monde et de cœurs flétris par le malheur ; cette liberté de cultes que rêvait le cardinal Gonsalvi, venaient, je pense, d'une tête plus républicaine que la sienne!.. La liberté des cultes, promulguée du haut du Vatican me paraissait une chose merveilleuse!... mais le cardinal Gonsalvi avait une grande peur du duc de Blacas...

Le cardinal m'expliqua toute l'histoire du concordat de François Ier ; il avait proposé toutes les clauses de ce traité, et tout ce qui était dans la marge connue du public n'était pas la bonne version. M. le duc de Blacas était bien aise de porter dans le cabinet pontifical cette même façon d'être qu'il avait mise en œuvre pendant les années 1814 et 1815 ; mais il se trouvait marchant avec des souliers fermés sur un terrain glissant sur lequel il tombait à toute heure ; ainsi sa position lui devenait à charge en raison du peu d'accord qui régnait entre l'ambassadeur de France et le secrétaire de cour de Rome ! ... L'affaire du con-

cordat, que le roi ne voulut pas ratifier et que M. de Blacas fut contraint de déchirer, fit un grand tort à ce dernier. Louis XVIII fut appelé le roi jacobin, et ce fut pour cette fois que le parti *ultra*-royaliste le désigna à la plus belle des proscriptions. Si l'on avait été au temps du tribunal secret, les jours du roi n'étaient pas en sûreté... singulière époque où le fer peut se lever sur nous en même temps pour être juste et pour être injuste!

Lucien ne savait pas à quel point la haine de M. de Blacas le désignait au malheur ; cependant il arrivait à lui quelquefois au milieu d'un calcul astronomique, de la répétition d'une tragédie composée par lui, ou bien de la correction d'un chant de son poëme, il arrivait un avertissement qui disait à Lucien : Prenez garde à vous!... mais il ne faisait qu'en rire... C'était une douleur pour lui que de s'inquiéter. — Vraiment, disait-il, je serais trop sot de donner cette joie à mes ennemis! non, non, pas de tourmens imaginaires! nous avons assez de la réalité.

Arriva l'affaire des brigands. Cette tentative faite sur Lucien, cette sorte d'acharnement contre un homme connu depuis vingt ans à Rome, cette attaque sur une maison aussi remarquable que la sienne... tout donna d'étranges soupçons à ses amis!... Le nom de M. de Blacas fut prononcé dans cette mystérieuse affaire, mais c'est ici que je dois rendre à chacun la justice qui lui est due. Lucien fit dire hautement qu'il ne soupçonnait pas

M. de Blacas d'une perfidie ; qu'il l'en croyait plus qu'innocent, et le témoignait hautement. Ses amis n'étaient pas du même avis ; mais moi je jugeais aussi comme lui, et quand j'écrivis en France, ce fut dans le sens que Lucien prescrivit. Je ne doute pas que M. de Blacas ne soit même mécontent du bruit même léger de cette affaire. Ceci ne dépend pas de moi... Le fait est que je suis aussi convaincue que Lucien que M. de Blacas n'a rien ordonné dans cette affaire !... je le certifierais sur ma conscience...

Une continuelle source de discussions entre le pape et l'ambassadeur de France était la malheureuse bulle que M. de Blacas réclamait pour que Louis XVIII pût se faire sacrer à Reims. Il manifestait une prétention qui était absurde : c'était celle de faire dater son règne du jour de la mort de Louis XVII !...

— Je ne le puis, disait le saint Père !

— Et pourquoi cela ? demandait fièrement l'ambassadeur.

— Parce que je ne sais pas être un homme à deux partis, monsieur l'ambassadeur, lui dit enfin un jour le pape avec beaucoup d'humeur !... j'ai été en France sacrer, couronner, oindre de l'huile du seigneur, Napoléon Bonaparte ; que vous voulez alors la nation toute entière! Si je l'avais entre mes mains, comment voulez-vous [illegible] er après cela du règne de Louis XVII

l'an dix-neuvième de son règne ne peut être autorisé par moi...

— Mais, dit l'ambassadeur avec aigreur, car sa mission était désagréable du moment où il luttait avec le saint père; mais il me semble qu'on vous a forcé, contraint même avec brutalité à descendre les cent marches du Vatican pour aller couronner l'usurpateur; votre sainteté a été forcée, et, vous-même, vous vous êtes vengé.

— Monsieur, dit le pape avec une noble fierté, je ne fus *pas forcé!*... on a pu voir que je ne l'étais JAMAIS : ma conduite à Fontainebleau le prouve assez. Quand on m'opprime, je résiste comme j'ai résisté à Napoléon le jour où il me montra une âme sans droiture et qu'il retint le patrimoine de saint Pierre, lorsqu'il me priva de ma liberté, alors j'ai puni; j'ai lancé les foudres de saint Pierre comme vicaire de Jésus-Christ !... mais seulement alors ! et mon ressentiment ne peut avoir d'effet rétroactif... il était légitime tout autant que l'est ma sévère fidélité à mes premiers engagemens envers Napoléon. Il est roi comme tous les rois du monde, on front a reçu l'huile sainte, il n'y a plus moyen de revenir là-dessus. Si la chose était si mauvaise, pourquoi donc l'Europe entière, excepté l'Angleterre, l'a-t-elle salué du nom de frère ?... La réaction vient bien tard !

Jamais le pape ne voulut revenir sur cette décision; il se refusa toujours à donner la bulle pour le sacre de Louis XVIII, et celui-ci mourut sans

avoir été couronné, ce qui fit une grande douleu à M. de Blacas, car il aimait vraiment le roi. J'e suis sûre, par une voie qu'il ne pourrait pas sup poser lui-même; par une personne qui l'aima beaucoup.

Mais une partie de son âme, qu'elle me fit voi avec du regret.. c'était la haine qu'avait M. de Blaca contre M. Decazes! C'était une de ces haines qu dans l'Inde vous font donner du poison à celui qu l'inspire... Il y avait à cette haine une base terri ble, c'était la jalousie du ministre *d'abord*, la po sition de M. Decazes, belle et brillante, tandi que M. de Blacas était *relégué* à Rome enfin comme ambassadeur il est vrai, mais ambassadeu sans puissance, et sacrifiant à chaque caprice u article largement discuté par lui!... Cette jalousi lui montrait le roi riant peut-être de lui ave M. Decazes! Il les voyait parlant de sa dernièr arrivée à Paris, de ce départ intimé par le roi lui même, et auquel M. de Blacas donna lieu, de so côté, par des raisons singulières pour leur invrai semblance.. Tout cela le mettait quelquefois dan un état voisin du désespoir. J'en parlai à M. Augus tin Jordan, premier secrétaire d'ambassade : que fut mon étonnement en le voyant tout nier!... ex cepté cependant la haine (qu'il appelait une pré vention) contre M. Decazes.

— Je crois deviner pourquoi l'ambassadeur m'i insi, ce que nous appelons en grippe, c'es e je suis amie de M. Decazes!

— Non ! non ! s'écria M. Jordan !...

— Non ! ... Mais alors qu'a-t-il donc ? Il me semble que cette humeur à griffes et à dents ne peut être motivée par ma visite à la princesse Borghèse ? ... Cela deviendrait bouffon. et il y aurait là-dedans le sujet d'un joli proverbe.

— Je crois bien, dit M. Jordan, qu'il y a de la haine contre M. Decazes, qui se déverse sur vous. Mais aussi, convenez qu'un homme qui est aussi mal pour M. de Blacas que M. Decazes, ne peut s'attendre à autre chose ! ...

— Ne parlons pas de cela, lui dis-je en me levant. Cette discussion serait interminable ! .... Voilà la vingtième fois que nous la recommençons !...

En effet, cela était vrai, et en sortant de ces *disputes*, je me fortifiais dans cette pensée si charmante de finesse de M. Ballanche !

« *Il ne faut jamais discuter et même disputer, que lorsqu'on est tous deux du même avis !...* »

Le roi de Hollande était à Rome. C'est un homme dont l'exil n'avait changé ni les mœurs ni altéré le caractère. C'était la même tranquillité dans l'humeur résignée d'un être souffrant et impotent à peine à la moitié de sa vie... Il y avait dans la constante patience du roi de Hollande une abnégation de soi-même qui était bien grande devant Dieu !... Il était devenu fort pieux, et ses sentimens religieux se rapprochaient tellement de l'église, qu'on ne doutait pas, et j'en suis con-

vaincue, que si la reine n'existait plus il se mettr
dans un couvent ignoré, où le nom de Napol
ne fût pas parvenu... En un mot, dans un lieu
il pourrait prier sans avoir des pensées invol
taires qui lui parlassent du monde et lui fiss
encore entendre son bruit ! Il avait un amour
la retraite que ses infirmités (1) redoublai
encore. Il est doux et bon ; et de tous les frè
de Napoléon après Lucien, c'était celui que
mère aimait le mieux... Il a de l'esprit et u
tournure mélancolique, qui fait rêver quand
le voit ; il est auteur, mais ce n'est pas là ce
lui va. Il ferait mieux de garder le silence...
auteur ordinaire, quand il est frère de Napoléo
est un homme encore plus en vue qu'un autre
doit prendre garde à lui. Voilà tout ce qu'il y
dire à un malheur aussi grand que son infortune
Il ne peut avoir aucune place réservée, tou
sont fausses... Louis est particulièrement
spirituel et excellent homme, voilà son type.

Le duc de Montfort n'était pas à Rome
moment où j'y étais, il habitait l'Allemagne
vivait près de Munich. Le prince Eugène et
s'étaient connus enfans, et quoique le prince
de quelques années, je crois, plus âgé que le d
de Montfort, ils s'accordaient parfaitement ense

(1) mains sont quelquefois entièrement paralysée
r service. Je l'ai vu ne pouvant pas signer

ble. Sa femme, comme je l'ai dit, était pour lui un ange tutélaire et un ange gardien !... Toujours prête à épargner une peine à son mari, elle était pour lui comme une maîtresse qui cherche à se faire aimer !...

Le cardinal Fesch était, comme je l'ai dit, très-aimé du pape... Il avait de la douceur, une grande égalité d'humeur, et de cette droiture qui fait tant aimer ceux qui la possèdent ! Le cardinal Fesch, dans l'exil, avait conservé une attitude honorable, parce que, pendant la grandeur de l'empereur, il était l'homme du saint-père et l'homme qu'il fallait dans son état et dans sa profession... Que voulait le saint-père ? Un cardinal qui fût un homme d'église, et non pas, comme le cardinal Maury, un homme d'épée et de combat. Il aimait donc le cardinal Fesch parce qu'il reconnut en lui un homme comme il fallait qu'il fût.

Madame mère était la personne sur qui les regards étaient toujours attachés... Grande, belle, majestueuse, solitaire dans sa douleur, et retirée comme une personne frappée par le sort, elle pleurait, mais jamais devant un œil étranger ! Il y avait dans madame mère une dignité de douleur qui ne pouvait qu'aller à l'âme, même d'un indifférent !...

Lorsque je fus à Rome, je ne pus m'empêcher de gémir, en voyant ses vieilles murailles détruites, renfermer les derniers membres de cette famille que Napoléon avait marquée d'un sceau de pros-

périté et de gloire, et qui maintenant était une famille proscrite et ne dormant que sur la parole de pitié d'un pape !... Lucien, ce tribun qui avait fait retentir notre forum de sa voix tribunitienne, maintenant devenu paisible philosophe, cultivait les sciences et les arts dans la solitude que Cicéron embellissait jadis de son éloquente parole. Louis, devenu particulier et simplement bon homme comme il était, accomplissait à Rome la mission commencée en Hollande. Madame mère, comme la mère de toutes les douleurs, se résignait sous leur poids, et courbant la tête ne savait que prier. Il y avait à côté d'elle la princesse Borghèse qui plaisait encore dans les salles gothiques du palais Borghèse à Rome, comme elle plaisait à Paris. Seulement, frappée par le vent d'orage que la tempête a fait souffler sur cette famille malheureuse, elle souriait encore au travers des larmes! C'était une triste joie maintenant, que la sienne !...

Telle était en 1818 et 1819 l'état de la famille Bonaparte à Rome. M. de Blacas aggravait autant qu'il était en lui leur état misérable. Un jour il demanda le renvoi de Lucien des États-Romains. — Et pourquoi donc le renverrai-je, s'écria le Pape, Monsieur ! Je ne veux pas qu'on se permette davantage des attaques contre le prince de Canino, tandis qu'il n'attaque, *lui*, personne.

J'ignore si M. de Blacas le sait; mais je puis affirmer que le pape aurait préféré un autre ambassa-

.. Les manières hautaines du duc lui déplai-

saient ; il y avait toujours dans son humilité une sorte de raideur qui le faisait redouter même par ceux qui, comme le pape, ne devaient pas le craindre. Mais que faire dans une pareille occurrence ? Demeurer en d'aussi bons termes que possible, et c'est ce que fit le pape.

Un jour le cardinal Gonsalvi arrive chez moi, c'était le matin, j'étais seule...

— Je vous apporte de quoi vous divertir, me dit-il... Or, il faut savoir que le cardinal Gonsalvi aimait la diplomatie de Metternich, parce qu'il disait tout ce qu'il pensait ! Il avait une grande finesse ; mais il y avait de cette bonne foi finasseuse, qui fait tout-à-coup rire celui qui rencontre un obstacle, quand il croyait jouer cartes sur table !...

— Qu'avez-vous à me dire ? lui demandai-je... C'est sans doute divertissant ?

— Oh ! je vous en réponds !... C'est pourtant sérieux, c'est l'affaire du concordat !...

— Mais savez-vous bien, monseigneur, qu'avec toutes vos belles pensées philosophiques, c'est une singulière chose que le rétablissement des annates (1) !... Savez-vous que l'empereur, dans le plus beau temps de sa gloire, n'aurait pas osé nous parler de cela !...

— Allons donc !

(1) On appelle ainsi la première taxe imposée par le saint-siége sur un bénéfice vacant.

vous voulez en faire une chose sérieuse, libre à vous, mais je n'y aiderai pas.

— C'est votre dernier mot ?

— Très-certainement.

Dans ce moment on annonça le prince R.....; il était plus comique au jour qu'à la lumière... Il me salua avec l'intention de me faire une révérence, mais son ventre se mettait en révolte contre ces politesses-là!... Il avait fait couper ses cheveux à la Marlborough, et, dans cet équipage, il avait vraiment l'air d'une drôle de personne... Mes fils, dont le plus jeune était encore aux bras de sa bonne, se mirent à éclater d'un tel fou rire en voyant cette figure, que ce que je pus faire de mieux fut de les congédier ; mais Napoléon, plus grand que son frère, comprit tout-à-fait que la figure qu'il voyait était amusante, et voilà les petites pestes de rire au nez de leur futur beau-père. Heureusement qu'il en rit avec eux parce qu'il crut que ces enfans avaient reçu quelque jouet ou quelque bonbon pour les mettre ainsi en joie!... Je lui parlai italien pour lui rendre un peu l'esprit ; ce fut merveilleux. Il rit, causa comme tout le monde, et fut presque comme tout le monde aussi... Il y avait en lui toute une comédie.

Le fait est qu'il voulait se marier ; mais j'avais autre chose en tête et au cœur même, à cette époque-là. Je comptais me remarier aussi, mais certes, ce n'était pas de cette manière que j'allais me décider.

lon cher frère, dis-je un jour à M. de Geouffre, ıait à son prince comme Dandin à juger, il u'une seule chose qui puisse me déterminer; prince donne toute sa fortune à mes quatre , et je l'épouse avec joie !... Je puis me sa- pour eux !

beau-frère se mit à rire : et vous ne vous ez donc pour rien ? Et si vous avez des !

as-là serait excepté. — Je ne veux pas d'un ırrangement.

beau-frère comprit qu'il ne me ferait pas lre autrement raison... Je lui dis qu'il serait de m'en parler davantage... Alors il rendit e à l'ami intermédiaire... Le lendemain il ıez moi, il était tout effarouché.

:omprenez-vous, chère cœur ! s'écria-t-il du loin qu'il me vit... comprenez-vous ?... Le R..... est veuf... il a deux enfans de sa *pre- défunte*, auxquels il doit le bien de leur mère. :omme il est *taquin*, à ce qu'il paraît, il avec eux en ce moment.

Que grâces soient donc rendues au Seigneur ! ai-je. Enfin je suis donc certaine de ne plus dre parler de principauté, de royauté, Dieu ırdonne... Car mes oncles, l'abbé de Com- et le comte Georges, étaient dans une telle ion, qu'il y avait entre eux une sorte de fiè- our savoir si le prince *R.....* serait ou non 'eu impérial.

Je n'en entendis plus parler, et comme j'étais au moment de mon départ pour l'Italie, il me passa de la tête comme toute autre chose. Quel fut donc mon étonnement, lorsque mon valet-de-chambre m'annonça à Rome le prince R..... Il était le même qu'à Paris. Tout aussi ridicule. Je le crois très-bon homme et très-éloigné des prétentions qu'on lui prêtait. Il retourna en Sicile; je ne sais s'il a trouvé une femme, ce ne devait pas être aisé... Je n'en ai plus entendu parler.

La duchesse de Devonshire était, comme je l'ai dit, une femme excellente et bien spirituelle... Mais une autre personne aimable que je voyais chez elle, était son frère lord Bristol. Il me donnait tout-à-fait l'idée de ces gentilshommes anglais qui ont dans le souvenir, comme nous l'avons dans le nôtre, celui d'une génération toute chevaleresque... Il voyageait avec lady Bristol, qui était presque toujours malade, et douze enfans!... Quelle colonne à placer dans les auberges!...

Lord Bristol a eu une figure charmante et a toujours des manières de la plus haute distinction. C'est en général une qualité assez ordinaire chez les Anglais, mais les Anglais de haute naissance, que la distinction!... et lord Bristol est plus particulièrement doué de cette qualité-là qu'un autre... C'est un type de bonne et excellente compagnie... Lord B. fait comme Grandisson, mais Grandisson amusant et aimable. En quelque lieu que ce livre entre les mains de lord Bristol, je lui de-

mande de le lire dans l'esprit où cette page a été faite. C'est une vraie parole du cœur et un souvenir d'amitié que je lui adresse ici.

CHAPITRE V.

Le prince Kaunitz et sa famille. — Combien il est e homme. — Comme sa femme est ennuyeuse. — chesse de Devonshire et les fouilles du Forum. — lonne Focca. — Les antiquités. — Le serre-pa M. Mazoï et Pompéia. — Les mystères du pa Caserte et de celui de Naples. — Le pape envo moi. — Ce que me dit le cardinal Gonsalvi. — I du concordat. — Le maréchal Saint-Cyr. — Il de *sympathies*. — Le cardinal Maury. — Caus mort.

Une nouvelle famille était arrivée à Rome. celle du prince Ka..... Il préférait sa liberté à les familles du monde, et je crois qu'il aim tant une promenade à *Testagnio* avec un Trasteverène, qu'une magnifique promena Corso à côté de la princesse sa femme.

Je connais peu de personnes moins agr que madame la princesse K..... C'est toute deur, la morgue allemande, sans aucune d nombreuses compensations. Aucune bonh un air ennuyé, une sorte de port de tête sans savoir pourquoi, enfin une vraie para

ne menait qu'à donner de l'ennui et pas autre chose...

Le prince donna des fêtes ; lui et la princesse m'invitèrent. J'y fus une fois pour le prince, qui est un très-bon homme, mais je me promis bien de ne plus m'ennuyer aussi solennellement que ce soir-là. Je trouvai en rentrant chez moi tous mes habitués qui m'attendaient, excepté M. Augustin Jordan, qui était demeuré à la douleur de l'ennui, douleur que partageait le prince de Kaunitz, qui bâillait plus fort que les autres au milieu du plus beau duo chanté je ne sais par qui.

La duchesse de Devonshire vint me prendre un soir pour aller à ses fouilles du forum... On venait de lui découvrir la colonne de l'empereur Focca. Et autour de cette colonne on trouvait une foule de petits bronzes antiques tout-à-fait précieux. Ces bronzes formaient de petits groupes, des figurines charmantes. Un soir nous remportâmes une corbeille remplie de choses vraiment jolies. J'en eus une très-belle collection que me fit accepter la duchesse. Je les ai presque tous donnés. J'ai fait monter en serre papier le plus charmant de tous. C'est un char de forme antique attelé de quatre chevaux. Le char et les chevaux ne sont pas plus gros que le poing; je fis poser le char bien solidement sur un beau morceau de jaune antique, ce qui en fit un très-beau serre-papier (1)...

(1) Je l'ai donné au duc Decazes.

Mazoï nous lisait quelquefois de son *Pompéia*, et j'y trouvais de l'intérêt, bien moins cependant que lorsqu'il me racontait les mystères du palais de Naples et de celui de Caserte... Que de fois je me suis surprise à l'écouter lorsque deux heures après minuit sonnaient ... — Comment allez-vous dormir ? me disait-il, en me baisant la main. Comme tout ce que je vous ai raconté vous agite ! vous êtes bien bonne en vérité ! Je crois que si l'ancienne maîtresse de ces belles demeures savait que vous êtes dans une telle situation à cause d'elle, elle en serait heureuse.

— Mais que lui ai-je fait ?

— Ce que vous lui avez fait !

Et Mazoï me regardait en souriant et le doigt levé comme pour me gronder de ce que je pouvais demander ce qu'elle avait contre moi !...

Le pape, ayant su que j'étais malade, me fit l'honneur d'envoyer savoir de mes nouvelles. Ce fut le cardinal Gonsalvi qui vint. Je le voyais toujours avec un nouveau plaisir, et cette fois il m'en fit vraiment beaucoup : il me donna des nouvelles de l'empereur !... de Sainte-Hélène ! et me dit :

— Eh bien ! voilà le concordat rompu, quant à plusieurs articles. Qu'en dites-vous ?

— Je dis tant mieux !

— Vous êtes donc contre nous ?

— Non, certainement ! Votre éminence connaît mes opinions religieuses et mon admiration personnelle pour sa sainteté; mais j'avoue que je crai-

gnais que les chambres ne se missent en colère... Voyez quelle singulière existence a notre ministère !... il ne peut demeurer ce qu'il est pendant quinze jours ! Encore une nouvelle mutation : voilà le maréchal Saint-Cyr à la guerre... Cette nomination ne plaira pas à l'armée.

Je ne me trompais pas ; le maréchal Saint-Cyr, quelque bien qu'il fût d'ailleurs, n'avait aucune sympathie avec l'armée comme ministre de la guerre !... Il faut des qualités positivement spéciales pour remplir le poste de ministre de la guerre... nous sommes exigeans de notre nature, et nous voulons trouver ce que nous demandons.

— Pourquoi le cardinal Maury déplaisait-il aussi généralement en France ? me demanda Gonsalvi.

— Parce que avant tout nous voulons de bonnes manières, et que le cardinal Maury est un homme acerbe, ayant des façons, non-seulement vulgaires, mais cent fois vulgaires ; parce qu'il choquait enfin... Comment le pape l'a-t-il reçu ?

— Mal ! J'ai fait ce que j'ai pu pour adoucir cette réception, mais cela n'a pas pu être autrement, il lui fallait une correction, et sa sainteté la lui a infligée... Sa mort a été affreuse !... Figurez-vous que son avarice était tellement sordide qu'il ne voulait pas qu'on lui fît du bouillon frais. Je fus prévenu, et le pape, à qui j'en parlai, me commanda de venir auprès du cardinal Maury, et de lui ordonner de la part de sa sainteté de laisser faire ses serviteurs. Il avait un neveu qui est un

digne enfant ; mais la volonté de son oncle le dominait... Enfin on parvint à lui faire du bouillon, mais il lui fit, je crois, plus de mal que de bien, et peu de jours après il mourut, je le crois, mais plus de sa souffrance morale que de son mal...

Je continuais toujours à être souffrante de cette maladie nerveuse du pylore (1). Je souffrais de cruelles douleurs et je sentais que ces douleurs me conduisaient au tombeau ; je le disais au docteur Sernicoli qui me soignait et qui riait de tout, même de la mort de ses malades... — Non, non, vous n'en mourrez pas, et vous reverrez la France.

Enfin vint le moment du départ ! La princesse Pauline me dit : Que vous êtes heureuse, vous allez revoir la France ! la France !!...

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura beaucoup. Elle pleurait vraiment avec une abondance de larmes qui me toucha... Elle avait en ce moment bien du charme pour moi, car elle était femme : et quand une femme pleure, et qu'elle est jolie, je ne sais pas comment on ne pleure pas avec elle... Voilà le secret des âmes qui sentent et qui aiment ! et des âmes sèches et froides qui n'aiment rien, pas même elles. Je pris les ordres de Madame, et je me disposai à revenir

(1) C'est une convulsion nerveuse qui provoque des cri[illegible]oureuses. Elle est maintenant inhérente à [illegible] lois vivre et mourir avec elle.

France, après avoir vu le spectacle le plus
nnant du monde : c'était cette famille dans l'exil
sous le poids d'une proscription non méritée,
i subissait son ban avec une noble et courageuse
ignation. Voilà sans doute un coup d'œil bien
ilosophique, bien remarquablement philoso-
ique, et de nature à éveiller dans l'âme de
utes et puissantes pensées !

J'allai, avant de quitter Rome, à la Scala-Santa,
e je montai à genoux. Cette coutume, qui a
urbut, on le sait, de ne pas poser les pieds
r un bois sacré, conduit à une église grande
mme une chapelle, et dans laquelle sont trois
nfessionnaux occupés par trois prêtres tenant
acun une longue baguette de saule avec laquelle
touchent le pénitent qui passe. Cette céré-
nie suffit pour donner au pénitent qui s'age-
ille, l'indulgence soit pour un an, soit pour
s ou moins, selon ce que décide le pape... Je
suis agenouillée comme les autres, et je me
aussi rendue, comme les autres, coupable par
incrédulité. Voilà le résultat de l'absurde !...
quittant Rome, plusieurs de mes amis vou-
t m'accompagner jusqu'à Terni, que je vou-
ir encore une fois avant de quitter l'Italie.
ous y rendîmes ; mais comme il le faut faire,
-dire en nombre suffisant pour s'amuser, et
rien à craindre. Quel beau spectacle !...
scène ! voilà ce qu'il faut pour prier reli-
ient !...

CHAPITRE VI.

Établissement du carbonarisme à Naples. — Bel[illegible] sujet. — Carbonarisme de Sicile. — 1820. — [illegible] l'autorité. — Le mariage. — Son effet sur les [illegible] — Le général Pamphile-Lacroix. — Jean de [illegible] Capoue et la Vente suprême. — [illegible]. — [illegible]. — L'[illegible]. — Le pays. — Les [illegible] [illegible] du 1er de chasseurs. — [illegible] 21 mars à Grenoble. — L'insurrection et [illegible] — Les [illegible] — La place Saint-[illegible] Conduite plus que singulière de l'autorité [illegible] Sévérité juste, mais hors de propos pour l'[illegible] [illegible].

C'est une grande époque dans l'histoire [illegible] temps que l'établissement du carbonari[illegible] plutôt le rétablissement des sociétés sec[illegible] moyen âge, de ces francs juges qui jugeaie[illegible] clos non-seulement les coupables, mais l[illegible] mes qui ne l'étaient bien souvent que par [illegible] étaient leurs ennemis... Ces tribunaux [illegible] dont la justice ne pouvait être qu'illusoire

rent long-temps de la Westphalie un pays effrayant pour celui qui n'était pas *affilié* à la société des invisibles, ne furent que les instrumens de la vengeance personnelle de plusieurs de leurs membres les plus influens. L'établissement du carbonarisme n'eut pas un autre motif. Il existait alors une grande force agissant ouvertement; il fallait donc à la faiblesse une puissance de résistance qui ne pouvait se trouver que dans l'exercice occulte des facultés de ceux qui se jugeaient opprimés. Quand on ne peut combattre ouvertement une grande force, il faut se concentrer dans l'ombre, s'affilier pour faire *faisceau* et miner souterrainement ce qu'on ne peut renverser au grand jour.

Ce fut d'abord la pensée des Siciliens, aussitôt que l'empereur Napoléon eut placé un de ses frères sur le trône de Naples; ils se formèrent en association secrète et *anti-française*. Tout ce qui portait ce nom fut proscrit et désigné au poignard des assassins. Le nom de *carbonari* fut donné à la société, dont le but était de délivrer l'Italie des Français, n'importe par quels moyens : on était alors en 1808.

Aussitôt que cet accord fut établi et reconnu, des bandes de carbonari, ou plutôt de brigands, furent envoyées de la Sicile sur les côtes de la Calabre. Leur mission était de détruire les Français, et de recruter pour l'association, par quelque moyen que ce fût. Bientôt, en effet, on vit un horrible résultat de cette association de sang. Des assas-

sinats partiels eurent lieu dans tout le pays de Na ples, Terra de Lavoro : les Abbruzes, la Calabre tout le pays le long du Garganus, furent témoin d'excès épouvantables !... Le colonel Bruguières aide-de-camp du roi Joseph, fut assassiné dan une mission qu'il remplissait par ordre du roi, e devint une des premières victimes !... Au village d Parenti, un détachement du 29e régiment de lign perdit les trois officiers qui le commandaient.. Peut-être le détachement entier aurait-il succomb sous la trahison, si un sergent, brave et plein d résolution et de présence d'esprit, n'avait pas sauv ce qui en restait en l'emmenant de ce village, vra repaire d'assassins plutôt que lieu de repos.

A Salerne, le baron de ****, adepte fanatiqu du système de l'association, prêta serment non seulement de remplir sa mission comme simpl affilié *de venta*, mais il voulut montrer un zè dont l'excès seul prouve la folie de la férocité. Il sollicitait les billets de logement pour recevc chez lui les officiers français qui, en passant, s'a rêtaient pour une nuit à Salerne : il les recev aussi ; mais après avoir passé le seuil de la po de son palais, les infortunés ne le repassaient plu et ne revoyaient jamais la France : le misérab les assassinait, et faisait jeter leurs cadavres da un puits !... On découvrit enfin cette infâme énerg qui servait son pays en le déshonorant. Ce fut m e officier au 14e régiment de cha i révéla ce mystère d'ho

reur!... (1). Le général Pamphile de la Croix était alors commandant supérieur de la division territoriale de Salerne; ce fut lui qui, prévenu de la disparition de M. de Beaulieu, le fit chercher avec plus de soin que ne pouvaient l'être des officiers passagers, que l'on croyait sortis de la ville avant le jour, quand ils gisaient massacrés, sans sépulture, au fond du puits du baron de ****.

On était alors en 1809. La guerre avec l'Autriche était, en ce même moment, dans sa plus grande chaleur. — L'Italie n'a jamais aimé l'Autriche... Elle voyait donc avec une grande inquiétude la question qui s'agitait sur les bords du Danube et sur ceux du Mincio!... Que résulterait-il pour eux d'une victoire remportée sur les Français? L'empereur Napoléon était habitué à vaincre, sans doute, mais enfin il n'était ni invulnérable ni invincible!... Voilà ce que la peur disait aux Italiens, et ce que la bataille de Wagram fut au moment de justifier (2).

La guerre était donc imminente, au moment où je parle des affaires de l'Italie, entre la France et l'Autriche. Murat n'était pas un homme à avoir de lui-même une idée aussi vaste que celle d'élever

(1) Je crois que ce jeune officier était M. Pas de Beaulieu, mais je n'en suis pas assez certaine pour l'affirmer.

(2) La bataille de Wagram fut au moment d'être perdue par l'empereur Napoléon. Je tiens de plusieurs officiers-généraux que le sort de la bataille fut aventuré pendant une heure.

une autre association secrète en Italie, même pour combattre celle anglo-sicilienne, établir dans le cœur de l'Italie un contre-poids qui soutînt au moins la balance, et préparât dès-lors le système unitaire de l'Italie. Les proscrits et les réfugiés de l'an VI et de l'an VII se rappelèrent leur vie d'exil, la confiscation de leurs biens, et ils résolurent dès à présent de combattre ce qui les menaçait, et de se poser en situation de résister à l'avenir, mais avec des armes égales. Ils se voyaient menacés, au nord, par les armées allemandes, au sud de la péninsule de l'Italie, par une armée anglo-sicilienne qui faisait de grands préparatifs d'embarquemens dans tous les ports de la Sicile, de Malte et de Corfou. — Les craintes qu'inspirèrent toutes ces dispositions firent naître la pensée d'opposer au carbonarisme sicilien un carbonarisme purement italien.

Le général Pamphile-la-Croix était alors chef d'état-major du roi Joachim, successeur du roi Joseph. Il reçut plusieurs lettres écrites dans un esprit qui ne pouvait laisser aucun doute sur ce qui pouvait résulter de l'établissement de cette nouvelle association, évidemment aussi protectrice que l'autre était effrayante et destructive... Le plus pur patriotisme se révèlait dans ces lettres qui n'étaient évidemment que l'expression d'une brûlante et admirable pensée! — Sans doute il avait quelque chose du rêve d'une unité italienne, mais s'accordaient à jurer que la nouvelle

société *n'aurait jamais rien d'hostile contre le roi Joachim, quoiqu'il fût Français, et contre les Français eux-mêmes, qu'ils regardaient comme leurs frères aînés* (1)! — Ils ajoutaient, que leur premier mobile était de résister aux étrangers, ennemis de la France comme de l'Italie!... qu'en élevant ainsi autel contre autel, ils espéraient déconcerter les projets sanguinairement contre-révolutionnaires des carbonari anglo-siciliens, et neutraliser leurs complots qui devenaient plus effrayans dans leurs résultats de jour en jour. Séduits par cette illusion brillante d'une unité italienne, les hommes les plus influens auprès de Murat donnèrent leur adhésion à cette nouvelle société secrète. Le roi lui-même (mais plus tard) y donna presque son consentement. L'un des hommes le plus en faveur auprès du roi Joachim devint le protecteur le plus chaud de cette association, et bientôt son réseau invisible s'étendit sur toute l'Italie. Abusée par l'utilité apparente dont elle semblait être le gage, l'autorité fut d'abord tranquille sur son établissement, et même le protégea. La police napolitaine, sous la direction de Salicetti, qui en était ministre, ce même homme qui avait fait arrêter Napoléon comme terroriste, à la réaction de 1794 (2), et qui, lui-même, périt

(1) C'étaient des généraux français qui eux-mêmes étaient à la tête de cette association.

(2) Voir mes Mémoires sur l'empire pour toute cette histoire, elle est très-longuement racontée.

victime des carbonari siciliens, cette police napolitaine, celle de Florence, sous les ordres de la grande-duchesse, et la surveillance même de M. de la Garde, toutes ces surveillances ne prirent aucun ombrage de l'établissement de cette nouvelle association, et, comme je l'ai dit plus haut, elle se forma sans la moindre opposition.

Au reste, on peut voir que le carbonarisme était dans sa patrie en Italie ; car on lit dans Jean de Witt, dans son ouvrage sur les sociétés secrètes, qu'à cette même époque de 1809, alors que le carbonarisme italien se formait avec tant de ferveur dans toute l'Italie, à Capoue, dans l'intérieur de la ville, s'établissait une *venta* de carbonari siciliens, et même une *venta* suprême !...

Capoue avait été choisie pour éviter l'œil de Salicetti, dont l'activité menaçait les Siciliens de toute sa haine personnelle contre la reine Caroline, qu'il avait dans une profonde aversion, et qui le lui rendait d'une manière, au reste, qui n'était pas équivoque. Son palais sauta en l'air une fois, et la propre vie de son maître ne fut sauvée que par la volonté de Dieu. La seconde tentative fut moins malheureuse pour le crime : l'infortuné fut empoisonné et périt dans la lutte. La vengeance de la cour de Sicile n'avait pas seulement le poignard !

A l'époque de 1809, cette vengeance était pleine [illegible] et son œil attentif regardait ses victimes. [illegible]iens s'établirent à Capoue, parce que

Naples, la ville aux avocats (1), leur fournissait une abondante moisson de conquêtes.

Les instructions, les cahiers et les statuts de la *venta* suprême de Capoue étaient rédigés en anglais, à ce que dit Jean de Witt; non pas, ajoute-t-il, que les Anglais fussent nombreux en Italie, mais pour donner au pays qu'on voulait révolutionner la pensée et la croyance que l'Angleterre donnerait son appui à la société, et que le ministère, ayant connaissance de son existence, la protégerait de tout son pouvoir.

Les succès de 1809, qui remirent les actions de Napoléon à la plus haute valeur dans le jeu qui se jouait, son mariage avec une archiduchesse lui redonna une vigueur de pouvoir qui amortit momentanément les effets du carbonarisme à la fois anglo-sicilien et italien; et tant que dura l'empire, on ne put ressentir aucun résultat de la lutte établie entre les deux associations.

Mais cet empire s'en allait déclinant... Partout on parlait de l'abattre. — L'Allemagne, depuis long-temps opprimée par Napoléon (et ses plus grands admirateurs peuvent ici l'en blâmer), l'Allemagne fut la première où les sociétés secrètes trouvèrent des sympathies. Il y eut bientôt, dans cette mélancolique contrée, un point central où ses enfans se rendirent pour parler de vengeance contre l'homme qu'on voulait abattre. — Tous les étu-

(1) Il y en avait alors plus de six mille dans Naples.

dians, la tête exaltée par les drames de Schiller, par ceux de Goëthe, sortirent avec enthousiasme de leur école pour former la landwer de la grande invasion. — Il est évident que Frédéric Stapp appartenait à la même association qui frappa Kotzebüe, ainsi que Louvel appartenait à la même secte, mais en France.

Il est étrange de penser que le même motif pour lequel on exaltait l'imagination de ces jeunes têtes était le même que celui qui fit frapper le professeur allemand : le despotisme!

L'Angleterre ne perd jamais un de ses avantages. Lorsque le colosse qu'avait élevé Napoléon s'écroula avec lui, les craquemens de ce vaste édifice se firent entendre long-temps avant sa chute. La diplomatie anglaise se rappela alors les sociétés secrètes d'Italie, qui sommeillaient en attendant le moment du réveil; — elle comprit tout le secours qu'elle pourrait en attendre, et le concours de leur action parut nécessaire dans la crise qui se préparait. — Ce fut avec un art admirable qu'on travailla à réunir dans un même foyer les forces agissantes de ces deux sociétés, d'abord si opposées en apparence. — Un même intérêt de vengeance les réunissait, au fait, contre les Français que l'Italie n'avait jamais aimés. Le sentiment de vengeance haineuse fut développé dans les cœurs Italiens, et plusieurs hommes éminens de l'Angleterre ne rougirent pas de prêter leur secours à cette fusion, qui doublait leur force. Ce fut en

franc carbonaro, en bon *cousin*, que sir William Bentink pratiquait les côtes de la Méditerranée, en appelant à l'indépendance ses riverains ; c'est toujours en *franc carbonaro*, *en bon cousin*, qu'il disait aux Génois qu'on allait leur rendre leur existence politique... Beau rêve que lord Castelreagh devait bientôt dissiper au congrès de Vienne.

Cette conduite eut le résultat qu'en attendait la politique de l'Angleterre... Le carbonarisme se forma en Italie. Quelle fin aurait cette terrible entreprise ?.. on l'ignorait ; mais il fallait une arme à deux tranchans et à la pointe effilée... On la possédait maintenant ; elle était forgée !... Dès-lors, Murat lui-même ne marcha plus que sur un volcan bien autrement dangereux que celui du Vésuve !

Tandis que cette politique mystérieuse et sinistre opérait ses malheureux résultats en Italie et en Allemagne, la France, qu'on n'appelait plus l'empire, se remplissait aussi d'une doctrine insidieuse et perfide : sans respect pour les grands débris d'un empire qui, en perdant son nom, n'avait pas perdu sa gloire, des hommes sans nom eux-mêmes, sans renommée, crurent s'en faire une en insultant à un soleil caché par quelques nuages, mais dont les rayons devaient bientôt briller d'une nouvelle splendeur. Ces hommes étaient obscurs, caducs ou imberbes. — Ils n'avaient aucun titre pour maudire, et cependant leur voix ne s'élevait

e pour des malédictions sur la gloire du pays et temps qui venaient de finir.

Le pouvoir de cette époque, sans prévoyance sans talent, s'amusa à faire son affaire *à l'anise;* car, à cette époque, *on faisait tout à l'anise* (1). — Occupé seulement de rétablir de eux usages, on faisait des ordonnances pour le manche, comme si nous étions anglicans; on rlait de billets de confession comme au temps de onseigneur de Beaumont; on froissait ainsi tous s intérêts de la révolution, tandis que d'autres donnances du roi frappaient l'armée d'une sorte ostracisme; on lui montrait de la défiance : on nvoyait les soldats chez eux; on donnait des traites, des demi-soldes à des officiers encore leins d'ardeur, et une retraite insuffisante à l'offier ou soldat perclus, blessé, fatigué et incable d'aller demander du pain à une terre étrère, tandis que les cadres de l'armée étaient emplis par des vieillards inconnus et des jeunes ens sortant du collége, et ne connaissant aucune les instructions militaires.

Ces hautes imprudences du Gouvernement amèrent, avec les cruautés de 1815 et de 1816, le

(1) Lorsque Monsieur le comte d'Artois entra dans Pa
ce fut avec un petit chapeau à la Wellington et le pan
de plumes de coq. — Cette vue fit le plus mauvais
Ce fut un officier supérieur de la garde nationale qui
[illegible] ce sujet, qui le lui fit ôter. — T.

res d'abord de 1815, et puis ceux de 1830,
remièrement celui du retour de l'île d'Elbe,
ena à son tour la seconde invasion.
dant ces grands mouvemens de 1814 et
15, les Italiens continuellement en rapport
es Allemands dans le royaume de Naples,
t par leur donner la *main en frères;* mais le
nbhund et les deux *carbonarismes réconciliés*
agèrent alors des liens dont la politique an-
les avait enveloppés; ils s'émancipèrent de
elle, se jurèrent alliance, jurèrent aussi *de*
r le genre humain de sa servitude, et l'al-
fut consommée! — Ce rêve-là avait du
une bonne erreur, et pourtant son réveil
être plus prompt que tous les autres. — Ce
éanmoins alors que se fit le rapprochement
les chefs du mysticisme allemand et du car-
isme fougueux de l'Italie.
fut alors que l'organisation des sociétés se-
, ainsi régénérée et formée, ne tendit plus
s'étendre, et son but fut de devenir euro-
e, puis universelle.
ndant ce temps, la France ne savait pas com-
l'effet de cette fièvre devenait contagieux et
épidémique; son souffle franchissait les Al-
et venait apporter jusqu'à nous la semence
agitation nouvelle. Pour faciliter cette exten-
qu'on voulait donner à la propagande, on
tout à la fois dans les lois du thugenbhund,
celles données par l'Angleterre à la *venta*

suprême de Capoue, et dans celles du c
risme italien. De toutes ces lois on fit un c
devint le régulateur de la société. — On
mulgua comme la constitution d'un empi
sant, et je vis à Paris, en 1816, bien de
supérieurs, des têtes très-fortes qui pliè
vant le prestige d'*un tribunal secret*, r
dans le plus beau temps de la civilisation
devait amener le bonheur complet du m
tier. J'ai entendu parler ainsi des homm
plus haute capacité, qui, en lisant ce c
me sauront gré de ne pas les nommer.

L'association fit bien, au reste... En
temps elle fut bien puissante, et doubla
en se recrutant dans les nombreux mécor
la maladresse de la Restauration avait fait
liers. — C'était en foule qu'ils s'enrôlai
les *renta*, et bientôt l'armée n'eut pre
un ancien officier qui ne fût affilié.

Beaucoup de mystère, une sorte de po
gieuse, des sermens prêtés sur des poign
menaces écrites avec du sang, des illusio
ment présentées, une foule d'événemens
habilement, firent une vive impression
adeptes que recrutait l'association. Ce fu
premières années de la Restauration que
la plus importante partie des sociétés
parce qu'elles n'étaient pas, comme auj
remplies de frères peu zélés, pour ne
autre [illegible] Tout était pur alors, et d'a

dangereux pour l'état des zélés que cette association rappelait cette secte dont le vieux de la Montagne était chef, et qui donnait la mort par la main d'un esclave au plus puissant de la terre, sur un regard de son maître... Peut-être le carbonarisme serait-il arrivé à ce point s'il fût demeuré dans sa première pureté. C'était bien aussi la pensée de Hammer, lorsqu'il écrivit et publia l'*Histoire des Assassins*, il y a seulement quelques années. — Il pensait comme moi qu'on pouvait comprendre de même les motifs qui avaient inspiré les statuts de l'ordre. Sans doute le carbonarisme avait dans son sein des membres peu zélés pour la *cause sainte;* mais il y en avait d'autres qui n'allaient pas seulement aux *venta* pour jouer une scène de mélodrame, et qui étaient assez exaltés pour faire abnégation de leur vie, pourvu qu'ils obtinssent ce qu'ils voulaient pour l'association. — Certainement on peut mettre de ce nombre Sand et ses amis... et surtout Louvel.

Mais enfin les gouvernemens s'éveillèrent. Les rois tremblèrent sur leurs vieux trônes! ils pressentirent enfin que la liberté conçue par Napoléon était au moment de sortir de ses langes, et qu'elle allait jeter son premier cri d'appel. Alors l'Angleterre, comme ce chimiste qui avait fait un homme, recula devant son œuvre, car cette œuvre menaçait de l'engloutir elle et ses vieilles institutions, à moitié libérales, à moitié despotiques. Pour la première fois les partis s'entendirent contre un en-

nemi commun ; la ceinture marine qui entoura les trois royaumes ne parut pas assez forte, et l'a lien-bill fut renouvelé. Cela seul montrait combie le pays avait peur de la contagion.

Cependant, quelque promptes et quelque sévi res que fussent les mesures prises par les gouve nemens effrayés, leur vigueur ne put étouffer l progrès de la propagande. Trop d'intérêts avaie été maladroitement froissés, il fallait de la ve geance ! ... et ce mot annonçait tout !...

Ce ne fut néanmoins que sur la fin de 1818 q les progrès de cette association furent de nature fixer les regards des gouvernemens, tant le aveuglement était grand ! ... Alors les Apennin les Alpes, les Pyrénées furent franchis en un m ment, et la spontanéité du mouvement se fit re sentir en même temps des bords du Tage aux bor du Tibre.

En France, l'association fut plus long-temps à répandre, parce qu'elle voulait faire de plus util progrès. Ce ne fut qu'au mois de février 1820 q la cloche mortuaire, qui sonna pour le duc de Ber donna la première alarme (1), et le mois d'août s vant la première conspiration de la garnison de Pa confirma ce que le premier crime avait fait soupç ner ; mais cette sotte conspiration, mal ourdi mal conduite, fut livrée néanmoins à la chaml

(1) Cet événement du duc de Berry sera traité plus long dans le chapitre suivant.

des pairs, comme si la majesté de la chambre des pairs, qui alors était héréditaire, et la seule vraie noblesse en France, devait connaître de ces sortes de choses. Cette conspiration avait été ourdie dans la garnison de Paris. Il fallait nommer une commission militaire, et tout eût été bien; mais alors on prenait souvent des balances et des poids bien lourds pour peser des coquilles de noix, et en donnant une importance très-grande aux choses que, peut-être, on devait dérober au reste de la nation, on donnait à ces mêmes choses une valeur qui, parmi nous, devait leur donner de l'existence. Au surplus, le danger fut grand; mais, je le répète, la chose, mal organisée, tomba d'elle-même, et le gouvernement respira.

La tranquillité, au reste, dans laquelle il dormait à cette époque est vraiment admirable !... On lit dans des journaux ministériels d'alors :

« Que des sociétés secrètes pareilles à celles » du carbonarisme n'étaient aucunement faites » pour inspirer des craintes, sous un gouverne- » ment où les droits du peuple étaient reconnus » *et assurés*... »

Pour excuser un pareil langage, il faut dire que le gouvernement, toujours sous la tutelle de la sainte alliance, devait craindre que le bruit des troubles de la France ramenât l'ennemi sur notre territoire. Je ne puis attribuer qu'à cette crainte des paroles aussi insensées à côté d'un péril positif... Ce péril était encore augmenté par les

réactions de 1815, le licenciement de l'armée, et surtout *la chasse* ou plutôt *le traque* des officiers à demi-solde par la police. Tous ces mécontens, comme je l'ai dit, se réunissaient, avec les écarts de la presse, pour jeter une foule de gens dans le carbonarisme.

La preuve que l'armée mécontente formait la majeure partie de ces conspirations que le carbonarisme faisait éclore en Europe, c'est que toutes étaient *militaires*. Celle du 20 août s'était formée dans la garnison même de Paris, et la cour des pairs était encore saisie de cette affaire lorsque le 20 mars 1821, jour fameux pour tout ce qui tenait à l'Empire, une conspiration bien autrement grave éclata à Grenoble... Dix jours avant le 20 mars, une *échauffourée* plutôt qu'une conspiration avait eu lieu en Piémont. L'armée piémontaise, électrisée par les succès des *révolutionnaires militaires* d'Espagne, avait voulu lever aussi le drapeau de la révolte. Le prince de Carignan se mit d'abord à sa tête. Il était jeune, ardent : il crut que ce mouvement pourrait adoucir les mauvais traitemens que le roi de Piémont faisait subir à ses sujets : il se laissa proclamer le chef de l'insurrection ; mais il n'était alors qu'un enfant, et bien qu'il eût en lui de bons germes de liberté, ainsi qu'il nous l'a fait voir depuis, alors il pouvait être craintif et se laisser facilement ramener : ce fut ce qui

Le repentir du prince, sa soumission concertèrent ses complices, et le mou-

vement fut aussitôt comprimé. — Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que le prince de Carignan, aujourd'hui roi de Piémont, devrait être plus indulgent pour des fautes qu'il a partagées. Ce fut seulement DIX JOURS APRÈS qu'éclata le mouvement de Grenoble. Sans une méprise, il aurait eu lieu le même jour, l'erreur vint du Piémont.

C'était le 20 mars. Il était neuf heures du matin; des troupes de jeunes gens, portant des rubans tricolores à leur boutonnière, et plusieurs ayant à la main des drapeaux également tricolores, se répandirent dans les rues de Grenoble en criant :

« A bas la charte !... Vive la république !... Vive le duc d'Orléans !... »

Et les mêmes jeunes gens s'écriaient que Louis XVIII avait abdiqué et que la régence était donnée au duc d'Orléans... Cette fois on ne voulait pas mettre en avant Napoléon II. Il était usé, parce qu'on avait la conviction que l'Autriche ne voudrait pas rallumer la guerre en le donnant à la France. C'était donc le nom du duc d'Orléans qui cette fois servait de drapeau.

A peine ce cri de *vive la république* se fut-il fait entendre que les fenêtres de toutes les maisons se garnirent de femmes à peine vêtues qui coupaient des rubans tricolores et les jetaient dans la rue comme une pluie républicaine !... Les boutiques des chapeliers furent bientôt garnies de cocardes pareilles, et plus de douze cents personnes suivirent

les premières colonnes... La ville fut entièremen bouleversée en une heure. La garnison fut aussitô mise en mouvement, et le général Pamphile de l Croix, qui commandait alors la division, prit su l'heure même de vigoureuses mesures. C'était un position fâcheuse pour lui; car enfin la couleu tricolore était son premier drapeau!...

Des détachemens furent envoyés sur tous le points que les insurgés pouvaient envahir, ave crainte dans les résultats... La citadelle, l'arsenal furent occupés par les troupes; mais ces troupe seraient-elles fidèles? voilà ce qui était douteu et ce qu'on devait craindre. Le magasin à poudr était surtout ce que le général craignait de voi surprendre.

En se rendant à la place Saint-André, où s trouvait le foyer de la révolte, le général rencon tra une nouvelle colonne d'insurgés dont le cri *Aux armes!* était continuel... il avait avec lui u bataillon du 10e régiment de ligne, à la tête du quel il marchait; en l'apercevant, la foule fit u mouvement rétrograde, mais une seule allocutio partie d'une bouche qui avait l'éloquence du mou vement, fit revenir la foule sur le bataillon. El lui présenta le drapeau tricolore, en criant : Viv la constitution!... Vive le brave dixième!!...

Le porteur de ce drapeau paraissait déterminé.

[illegible]ne de grenadiers Destor, qui commat [illegible]illon de ce 10e régiment, s'élança s [illegible]saissant le drapeau, voulut le lui arr

cher. La lutte fut vive. Dans ce mouvement, le capitaine Destor fixe l'individu au drapeau, et reconnaît en lui un déserteur de l'armée française en Espagne. Cet homme avait acquis par son courage le droit d'être chef de guérillas : il avait été en cette qualité commis à la garde de plusieurs prisonniers français à la Corogne, et, loin de les protéger, il les avait sévèrement traités... Du nombre de ces prisonniers était le lieutenant Frely, qui commandait ce même jour le premier peloton de grenadiers... Cette rencontre était bizarre...

On pense que le capitaine Destor chercha encore plus à renverser le drapeau en reconnaissant celui qui le portait, il lui semblait qu'un transfuge était indigne de le toucher!... Non pas que je proclame la révolte, mais le drapeau tricolore sera toujours un signe sacré parmi nous.

Cependant l'insurrection prenait de la consistance. On jetait des pierres du haut des fenêtres... Les autorités sentirent que la retraite devait se faire, mais honorablement. Le général mit alors le sabre à la main, se jeta au milieu des groupes dont les cris avaient le plus de force, et voulut tenter de gagner la place Saint-André pour que le 10e régiment pût se former en bataille. Il savait par expérience que c'est toujours une chose imposante qu'une masse régulière opposée à une foule assez souvent sans chef, et dont les impressions sont plus ou moins relatives. Enfin il faut que cela soit, parce que nous avons toujours vu

des masses innombrables céder à quelques régimens lorsque ces régimens ont fait leur devoir.

En effet, dès que le régiment se déploya dans la place, l'action changea de face... Le préfet, qui venait enfin de rejoindre le général Pamphile de la Croix, consentit à lui laisser la conduite de l'affaire, et Grenoble fut sur le lieu même de la place déclaré *en état de siége !*... Ces mesures-là sont toujours déplorables !... Cependant je ne les blâme pas ; seulement, je demande qu'alors on ne blâme pas aussi perpétuellement le système de l'empereur contre ceux qui conspiraient contre le pays et contre lui !... Ce qui est certain, c'est qu'aussitôt que le général, se rappelant le langage que les lieutenans de l'empereur ne prenaient que trop loin de lui, eut proclamé l'état de siége de la ville, et qu'il y ajouta d'une voix tonnante :

« Et j'étendrai un bras de fer sur les factieux. » Et je les réduirai en poudre !...

Un cri de *vive le roi !*... lui répondit aussitôt Etait-ce crainte ?... était-ce conviction que la révolte ne serait pas soutenue ? Voilà un mystère résoudre. Je fais la part de l'histoire. Ce qui e probable, c'est que ce mouvement avait été com biné pour éclater le même jour que celui de Tu rin !... Les autres avaient mis trop de promptitud dans l'exécution, et le mouvement de Turin aya avorté par le retour du prince de Carignan, cel de Grenoble avait été abandonné à ses propres fo cela seul malheureux dans ses résultat

Ce fut au moins ce que montra l'instruction du ocès qui suivit cette convulsion populaire... Il eut beaucoup de personnes compromises, mais ureusement pas assez gravement pour voir se nouveler les horreurs de 1815 et 1816.

L'instruction prouva même que ce n'était que r *un mal-entendu* que les choses avaient été dif- rées jusqu'au vingt mars... Il y eut là-dedans *plus ie du mal-entendu cependant* (1) !

Tout cela ne prouvait qu'une chose : c'est qu'on e *savait pas conspirer*, mais qu'on conspirait... a facilité avec laquelle se répandait le méconten- ement hautement manifesté donnait la mesure de out ce qui pouvait arriver en ce genre. Les com- unications secrètes prenaient chaque jour plus l'extension. On était sur un terrain miné, et on y marchait avec sécurité. Le gouvernement, oujours dans la crainte de voir revenir les étran- gers, s'efforçait de persuader à l'Europe que l'in- érieur de la France était tranquille. Il y avait là n esprit de vertige ; car enfin ce qui se passe dans n royaume comme la France peut-il être caché ? ion. Il y a une nécessité que les scènes soient con- ues, jugées, et sifflées ou applaudies, selon que

(1) Séguret, directeur des contributions directes, qui se rouvait à Colmar chez le maire, le 20 mars 1821, fut vi- ement engagé à ne pas se mettre en route pour retourner Grenoble, attendu qu'*il y avait un grand mouvement*, que gouvernement était aboli.

la pièce est mauvaise ou bonne... et que les acteurs jouent leur rôle mal ou bien. Le gouvernement était cependant toujours au fait des différens progrès du mouvement, puisque dans la seule année de 1821 TRENTE-CINQ PRÉFETS dénoncèrent l'existence des sociétés secrètes dans leurs départemens !... mais le gouvernement ne se réveilla pas davantage de sa léthargie. La classe des officiers à demi-solde occupait seule la police... Il y avait bien une lenteur d'opération qui pouvait passer pour de la douceur, mais qui n'en était pas... C'était plus qu'une faute, je dirai même qu'une semblable paresse, une inertie aussi complète, est un crime.

La seule activité, comme je l'ai dit plus haut, se réduisait à pourchasser des hommes malheureux qu'on avait renvoyés dans leurs familles sans pain et sans moyens d'existence, et que le désespoir poussait dans les mêmes associations, si dangereuses au repos public !... On s'occupa beaucoup encore de la réorganisation des légions en régimens... Du reste il ne fut pris aucune mesure vigoureuse pour empêcher les médecins sans clientelle, les avocats sans cause, les commis-voyageurs, de colporter et d'étendre le carbonarisme par toutes les voies possibles que leur ouvraient les carrières des hommes dont je viens d'écrire les noms.

CHAPITRE VII.

Conspirations répétées. — Béfort. — Caron. — Le 1er janvier 1822. — La Rochelle et Couder. — L'Abbaye-aux-Bois. — Couder et son frère. — Madame Récamier. — Elle est un ange comme toujours. — La princesse royale de S... — Sa consolation. — M. Ballanche. — Démarches de madame Récamier. — Le sursis. — M. de Peyronnet et M. de Montmorency. — Couder est sauvé par madame Récamier. — M. de La Fayette à Béfort. — Les cocardes tricolores. — La voiture brûlée. — Les proclamations et les uniformes. — MM. de La Fayette. — Le général P.....e de la C..... — Le duc de N....., — M. de C....., — La duchesse de L.....t. — Son portrait. — Comme elle est charmante. — M. de Metternich. — Son portrait. — Ce qui se passe dans le midi. — Le capitaine Maillard. — Le général Berton et le général F..... — Scène au Luxembourg entre eux et moi. — M. Guillemin. — Ses belles poésies. — Il faut les lui entendre lire. — Comme il est honnête homme! — M. de Montrand et le général F..... — *Réséda et la tulipe.* — Conspiration de Béfort découverte par le carbonarisme. — Beau motif primitif de cette association. — Comme elle eût été belle sans les traîtres! — Qu'ils périssent comme tous ceux qui trahissent, et plus misérablement encore! — Anathème sur le capitaine K..... — Le général Rambourg. — M. de Chabannes. — Roger. — Interrogatoire. — Supplice. —

Le baron Billard. — Ma position. — La campag
taire. — Versailles. — Mes amis. — Le comte d
— Le mariage. — Le suicide.

A cette époque la France voyait chaq
éclore une nouvelle tentative pour renve
gouvernement, et l'avenir était effrayant p
savait regarder. J'avais entendu en Italie d
versations bien étranges. J'avais vu be
d'artistes; j'en avais entendu un grand nom
m'avaient donné, non pas la clef, mais au
une sorte de fanal qui m'éclairait, quoiqu
jour douteux, dans ce labyrinthe où la pol
se liant aux intérêts privés de vengeance po
d'existences détruites, augmentait le dang
lequel marchait le gouvernement. Il y ava
ses voies à lui-même des entraves qu'il ne s
éviter ni détruire. C'était une douleur po
les cœurs français que de voir ainsi saper,
main invisible, des fondemens si forts et si
Mais l'évidence était là! — On entendait le
de l'attaque, on en ressentait la secousse, o
sentait une chute... et rien n'était ordonné
exécution pour arrêter le mal! Il y a pl
grands meneurs de toutes ces intrigues étai
compensés, tandis que les têtes subaltern
baient, comme celles de Bories et de pl
autres. — Des millions, des places, des fa
étaient les prix du marché, et tandis que
d- plices rougissait les échafauds,

courageait la révolte à lever le front et à pousser son cri de guerre.

Le premier qu'elle fit retentir après celui de Grenoble fut le plus alarmant pour le gouvernement. Jamais il ne courut un danger plus imminent, puisqu'il était dans les troupes, et que les bras chargés de la défense étaient armés pour l'attaque. — Je parle de la conspiration de Béfort (1),

(1) C'est ici pour moi le lieu de répondre à une attaque que je n'ai apprise qu'hier seulement, et qui me paraît tellement bizarre que je me résous même avec peine à y répondre. Il paraît que l'on m'accorde le droit de parler de l'empire : alors j'avais, dit-on, deux yeux pour voir, un peu d'esprit pour juger, et une langue pour parler. Mais, d'après quelques personnes, le retour de la Restauration m'aurait enlevé tout cela : je ne devais plus voir, plus entendre, plus parler; je ne devais plus voir personne ; mes amis devaient m'abandonner parce que je n'étais plus gouvernante de Paris. Je cessais dès-lors de pouvoir me placer dans une loge au grand spectacle du monde et de dire : *Comment va-t-on jouer?* Tous mes amis cessaient de m'être connus, et je ne pouvais plus les juger politiquement, parce que j'en disais du bien. Si j'avais dit du mal du duc de Bassano, de M. de Metternich, de M. Decazes, du duc de Valmy, du duc de Raguse, cela eût été à merveille! Il y a là un degré d'aberration qui ne peut être expliqué que par l'ignorance des gens qui veulent me juger. Sans cela, ils auraient su que les trois premières années de la Restauration, j'ai plus vu le monde politique de l'Europe que jamais je ne l'avais fait jusque-là, et j'étais alors bien plus en état de l'apprécier. Il y a plus, tout ce qui était important en Europe, et qui venait à Paris, venait aussitôt chez les notabilités de l'empire. C'est une vérité blessante pour bien

conspiration ourdie avec talent, et conçue p
ces hommes qui ne reculent devant aucun p
homme était en apparence le colonel Caron
tout ce que demande l'état de conspirateur
non-seulement de la résolution, mais d
de la vie, et il savait que la volonté de l
et l'indifférence de la recevoir fait reculer

Ce fut le 1er janvier 1822 qu'éclata la c
tion de Béfort. On voit que les mouvemen

des vanités, mais CELA EST. Où l'empereur de Ru
déjeûner ? chez le maréchal Ney et le maréchal
Quand il vint chez moi et que depuis il s'en oc
tant de bonté, pourquoi le fit-il ? Enfin à ces
n'est pas de réponse. Les trois premières années
tauration, j'allais à la cour de Louis XVIII, plus
qu'à celle de l'empereur, et surtout moins intime
est vrai, mais qu'est-ce que cela fait ? Est-il néc
voir une femme cent fois pour juger si elle es
laide, si elle est droite ou bossue, si elle marc
Atalante ou comme M. de Talleyrand ? Je ne ré
à de pareilles pauvretés. On écrit l'histoire de
parce que le grand spectacle s'en passe sous
vous êtes contemporain, vous parlez de ce que v
et de ce que vous entendez. M. Thiers a-t-il vu la
pour en avoir écrit l'histoire ? non ! n'est-ce pas
c'est pourtant une belle œuvre. Tous ceux qui on
Napoléon ont-ils vécu dans son intimité pour
comme une foule de gens en ont parlé ? Non, en
Eh bien, pourquoi ne veut-on pas que, comme
qui me répondent, *j'aie écrit sur les faits, ils pa*
haut ! Je dis aussi à mon tour : *J'écris sur les fai*
haut!

de près : février 1820, août 1820, mars 1821
vier 1822!... Je parlerai aussi de la conspi-
de la Rochelle, et surtout de ce trait tou-
de ce frère qui, n'ayant plus d'espoir dans
tice des hommes, n'en a plus que dans un
madame Récamier, et lui demande de don-
ı vie à son malheureux frère!... Ce frère
omis dans l'affaire des sergens de la Rochelle,
Couder!... Son procès avait fourni une
ction tout-à-fait alarmante, et enfin il était
mné!... et c'était pour le surlendemain. Il
ın frère, ce Couder, dont il était tendrement
il pleurait dans sa prison, excédé de fatigue,
urant surtout de cette témérité des hommes
ondamnaient pour un délit politique un
ıe qui aurait pu être leur juge à eux-mêmes,
ıe le condamné lui dit : — Mon frère, va
er madame Récamier, je sais combien elle est
; elle est l'amie de M. de Montmorency! il
emier ministre... il est tout puissant!... elle
tout sur lui. — Va la trouver, mon ami;
pouvons espérer si tu la vois.

frère de Couder ne le laisse pas achever; il
ce hors de la Conciergerie, court à l'Abbaye-
ois, où madame Récamier occupait alors une
chambre dans le haut de la maison, et là, y
ait ses amis, qui n'ont jamais manqué d'aller
rter les consolations que leur affection pou-
lonner à une peine matérielle. Madame Réca-
avait elle-même trop souffert pour ne pas

comprendre toutes les douleurs!... Des yeux q ont pleuré connaissent le prix des larmes! Mada Récamier, dont la vie ne présente aux indiffére qu'une corbeille de fleurs toujours fraîches, peut-être passé plus d'heures pénibles en fa de cruelles souffrances qu'aucun de ceux qui ve lent parler d'elle.

Elle était dans cette chambre avec M. Ballanc et la princesse royale de S....., aujourd'hui reine ce royaume, lorsqu'on vit entrer ce frère de Co der avec madame Donadieu, femme du généra qui ne connaissait pas du tout madame Récamie et pourtant n'en venait pas moins avec ce pauv suppliant pour l'aider dans sa demande, car il n vait pas sa tête à lui. Il pleurait, criait, se mett à genoux, et ne disait que ces mots touchans : Sa vez! sauvez mon frère!...

Il avait si peu la tête à lui qu'il se jetait da les bras de tout le monde et que les dames furc obligées de le repousser doucement. La princess qui est pourtant une personne excellente, lui do nait des consolations à sa manière. Elle all après; lui prenant la main, elle lui disait :

Monsieur, monsieur, je vous en prie, rev nez à vous... sans doute le coup est affreux... ma croyez-moi, dans six mois vous n'y songerez pr que plus!...

vre Couder n'en pleurait qu'un peu p ne on le pense bien, et tout en gém

sant il disait toujours : Madame ! sauvez ; sauvez mon frère!

J'ai déjà dit que M. Ballanche était alors avec madame Récamier. C'est un homme selon Dieu, comme les patriarches dont parle l'Écriture, que M. Ballanche. Je lui trouve la naïveté du cœur avec le savoir (don du ciel !), et ce feu sacré avec la douceur d'une femme ! Il comprit d'abord les paroles de ce frère demandant la vie de son frère. Il connaissait déjà Couder, et, malgré la différence d'opinion, il était le défenseur de celui qui souffrait, et le protecteur de sa vie s'il pouvait le servir. C'est un homme à aimer et à estimer que M. Ballanche.

M. de Montmorency venait tous les soirs chez madame Récamier, après une journée fatigante, pour y trouver du repos et quelques momens de douce conversation. Le malheur de Couder voulut que ce soir-là, précisément, il ne vînt pas.

— Mais reposez-vous sur moi pour sauver votre frère, en tout ce que je puis, dit avec émotion madame Récamier !... Je ne puis que vous affirmer que je ferai *ce que je pourrai.* C'est peu de chose, mais je le tenterai.

Ce frère la quitta à moitié rassuré. La voix d'un ange fait tant de bien quand on l'entend au milieu de la douleur! C'est un avertissement de Dieu pour ne pas céder au désespoir.

Le lendemain, à peine était-il jour, que madame

Récamier était levée, et M. Ballanche à sa
l'attendant pour lui donner le bras dans c
rinage secourable, pour obtenir la vie d'u
cent : car ce malheureux Couder n'était qu'é

Madame Récamier fut d'abord chez M.
ronnet... Elle ne le connaissait pas, et lu
ne l'avait jamais non plus rencontrée! —
sans doute un doux moment pour les regar
homme accoutumé à ne fixer que de
n'ayant à côté d'eux que des satellites
armés de sévérité, et ne prononçant que
roles de mort ou de douleur!... Que devait
une femme à la douce voix, au regard ca
avec une si suave pudeur! une personne
mante d'attraits! ... car à cette époque
Récamier était encore ravissante comme à
ans. — M. de Peyronnet ne fut cepen
touché de ce charme répandu sur toute ce
cieuse vision qui venait s'offrir à lui. Il y e
un redoublement de sévérité en lui, puis
la refuser!... et pour un délit politique
délit politique, où les juges peuvent den
ger sur le banc des accusés!... Hélas! M.
ronnet en a fait la triste expérience.

En sortant de chez le garde des sceau
dame Récamier fut chez le président du
Là, elle eut à soutenir une lutte qui était
le travail pénible; car elle v
reux de ne pas faire ce qu'ell
plus malheureux de ne pas

sauver un homme, puisqu'une voix qui jamais ne le trompait lui disait :

— *Il est innocent!*

Mais plus M. de Montmorency était honnête homme lui-même, et plus, en sa qualité de ministre, il devait respect aux lois.

Madame Récamier n'insista plus quand elle le vit aussi déterminé à ne pas suivre la route qu'elle lui ouvrait.

— Mon devoir à moi, dit-elle à M. Ballanche, aussitôt qu'ils furent remontés en voiture, mon devoir est de sauver un homme innocent! Je n'ai rien promis... rien, qu'à Dieu de toujours suivre le précepte de charité, qui est de prêter appui au faible innocent, et même au faible malheureux.

Et Couder fut sauvé!... Madame Récamier associa M. Ballanche à son œuvre. Ce fut lui qui porta tout ce qui fut nécessaire pour la fuite du prisonnier... ce fut lui qui donna l'argent de la part de la libératrice ... ce fut lui qui fut l'instrument dont l'ange se servit enfin.

Cette affaire de Bories est encore une grande preuve de ce que j'ai avancé plus haut, c'est-à-dire que l'armée fournissait chaque jour des mécontens, et des mécontens ayant raison... Bories porta sa tête sur l'échafaud, et pourtant sa mort ne fit aucune impression sur ceux qui demeuraient après lui.

Cette conspiration de la Rochelle fut, non pas

nulle dans ses résultats, mais incomplète. Ce fu ce que comprit Caron, et il agit avec plus de rai son et surtout plus de dissimulation, c'est-à-dir moins de pétulance.

La conspiration de Béfort éclata en Alsace mais ses ramifications étaient de tous côtés en Eu rope, et formaient le réseau qui enveloppait l gouvernement royal de 1822... Un homme don le nom est attaché à celui de la révolution, et qu marche avec elle de période en période, fut un de *grands meneurs* de cette affaire, c'est M. de l Fayette.

La conspiration de Béfort, organisée par se soins, *ses conseils*, offrait beaucoup de chanc de succès... Il y avait alors en Europe, et surtou en France, un besoin de déployer ses moyens qu six ans de paix avaient comprimé, et qui ne d mandait qu'à paraître, et surtout à se répandre. M. de la Fayette le savait... Le carbonarisme eu ropéen, qui, à cette époque, faisait de rapid progrès, donnait, à cet égard, des inquiétud aux uns, et un point de tranquillité, au contrair aux autres. — Ce qui est curieux à observer, c'e le grand concours d'*adeptes* italiens et alleman appelés à en être les acteurs et à fournir le force matérielle, leur fortune, enfin leur ex tence! Cette conjuration si vaste, dont les rés aient si grands,... fut déjouée par des i ons!... et des circonstances fortuites! nprend-on des indiscrétions?

Dans un ouvrage publié il n'y a pas long-temps par M. B. Sarrans jeune, aide-de-camp de M. de la Fayette, lequel ouvrage a été, et est, je le suppose, dans l'intention de disculper son général du reproche de n'avoir pas constamment conspiré, il est dit dans cet ouvrage, intitulé : *La Fayette et la Révolution de* 1830, pages 123 et 124, 1er volume :

« Il est vrai de dire que, dans la célèbre affaire de Béfort, qui échoua par un événement fortuit, la Fayette n'avait *pas été étranger* au mouvement : son fils et lui répondant à l'appel qui leur avait été fait par de nombreux patriotes, et même par des corps de l'armée, se dévouèrent en cette occasion de manière à courir des dangers dans lesquels ils furent bien servis par leur étoile, etc. »

Voici quels furent les dangers auxquels MM. de la Fayette échappèrent. Je tiens ces détails *des autorités mêmes de Strasbourg et de Béfort.*

— MM. de la Fayette partirent de Paris avec beaucoup d'officiers avec eux. Tous ceux qui les accompagnaient avaient la connaissance plus ou moins positive de ce qui allait se passer. Tous étaient initiés... au moins aux mystères de l'association... tous avaient connaissance de la conjuration... MM. de la Fayette, dont la présence était, (surtout celle du père), un *gage positif*, apportaient avec eux une foule de preuves qui eussent été terribles contre eux si l'on avait surpris leur caravane. — Heureusement, ils furent avertis avant

d'arriver à Béfort ! car ils avaient avec eux cocardes tricolores, des drapeaux, des unifor des proclamations, et tout ce qui pouvait enf perdre s'ils eussent été arrêtés; mais aussitô l'exprès envoyé au-devant d'eux les eut rejoin milieu des bois où ils étaient, malgré la rigue la saison, ils se décidèrent à une mesure vi reuse, mais urgente. Tout ce que contenaien voitures fut brûlé à l'instant même sous les même de M. de la Fayette !.. On m'a même a que la voiture dans laquelle il était venu à B avait été brisée et brûlée... Cela se peut, et s bien dans le caractère de l'homme dont l'hur à la fois vacillante et peu durable savait cepen donner la preuve qu'on peut être, comme ho public, un être sans aucune consistance co bien, et comme homme privé, l'être le meil et le plus vertueux.

Quoi qu'il en soit, voilà ce qui lui arriva lo l'affaire de Béfort. Nous allons maintenant l prendre dès son origine. Je dirai seulement, a d'aller plus loin, que M. le général P..... la C....., qui alors commandait à Strasbour qui a été investi de toute cette affaire, me d encore l'autre jour qu'en apprenant cette si si lière aventure de M. de la Fayette, et recevan vertissement et la déposition du lieutenant K du 29e régiment d'infanterie de ligne, il s'éc

Mais c'est impossible!...un vieillard comme M.

ne peut se laisser séduire par ce qui éb

c'est impossible !!...

Le général P.....e de la C...., qui commandait à Strasbourg alors, me répétait encore ces paroles il n'y a pas trois jours; mais il était pourtant bien vrai que M. de la Fayette avait donné la main à la révolte, et même à la révolte imprudente... Il se fiait beaucoup sur son nom, sur le prestige de ce nom sur la garde nationale, car il en avait un, on ne peut le nier. — Cette garde nationale, toujours bonne dans son principe, avait été mal réorganisée comme une foule de choses également mal faites sur de bonnes bases et d'anciens souvenirs. C'est ainsi que la garde nationale, improvisée le 13 juillet 1789, instituée par l'assemblée constituante en 1790 (12 septembre, 12 décembre), désorganisée ensuite par l'anarchie révolutionnaire en septembre 1791, ne fut que très-mal reconstituée par le directoire lorsqu'il voulut remplacer par cette force intérieure celles qu'il était obligé de porter hors de France, pour défendre l'entrée du territoire lors de la coalition continentale que vint foudroyer Napoléon. — Il ne voulut pas conserver la garde nationale, et sa suppression fut un acte du consulat. Ce ne fut qu'en 1805 et 1806 que le même motif de remplacer les forces militaires portées en masse au-dehors pour les guerres fit remettre en activité cette belle institution. En 1812 et 1813, l'empereur comprit tout ce qu'il en aurait pu faire lorsque, pénétré lui-même d'un profond sentiment, il confia sa femme et son fils à ces hommes qui donnaient alors leur sang et leur

fortune pour lui et pour les siens !...
tion trouva donc la garde nationale t
et possédant même une grande forc
dans cette force, qui s'était établie
une digue que ne pouvait lui faire surm
voir... Mais la Restauration ne profit
elle l'aurait pu faire, de cette disp
explorée habilement, pouvait tant p
tait la volonté et l'amour de la paix
véhicule puissant ! quelle voix on a
aux hommes quand on leur dit : —
pour défendre le toit de famille, l'asi
mes et de vos filles,... le berceau d
le tombeau de vos pères !... Au lie
des moyens simples et naturels, on
nationale devenir un instrument so
dans les mains du parti qui prétenda
défenseur de la royauté. Avec ce par
une arme contre la liberté publique d
de provinces. Sans doute M. le c
était à la tête de toutes les gardes
France ; mais s'en occupait-il ? conn
l'esprit de chaque légion de Paris
suis *autorisée à dire que non*, et cel
certitude. La garde nationale, dans
ties de la France, et cela je l'ai vu
yeux (1), était un instrument d'op

répète ici ce que j'ai déjà dit
est que l'esprit de parti dérais

eance... C'est ainsi que la haute valeur de
r avait été méconnue. Que n'avait-elle pas
rtant pour le trône ! elle l'avait sauvé bien
du poignard des assassins. C'est ainsi qu'au

passionne sur tout. Il y a quelques semaines une
, ayant pourtant de l'esprit disait : « Mais, c'est
d'avoir vu madame d'Abrantès écrire des sou-
ır la Restauration !... qu'elle se mêle d'écrire sur
; mais la Restauration, qu'a-t-elle à y voir ? C'est,
, un texte à commenter qui ferait le sujet d'un
e qu'une pareille personne à mettre en scène, si
même elle était plus amusante, ce qui n'est pas. »
ersonne, qui prétend frapper d'aveuglement, de
de compréhension, une personne de trente ans à
ue j'avais alors, mère de quatre enfans, dont je
le seul soutien, et intéressée par là à suivre avec
a marche des événemens, venant dire à une per-
ont le nom, le rang, la position sociale, lui ou-
toutes les cours de l'Europe, dont le nom personnel
titre parmi ce nouveau régime, dire à cette femme :
devez voir, ni entendre, ni comprendre. Tout ce
ra, ce qu'on dira, ce qui se passera sera pour vous
un mur d'airain qui ne vous laissera parvenir
ndice qui puisse aller contre l'histoire du P. Lori-
ui écrivait que le plus glorieux des règnes parmi
de France, était celui de Louis XVIII, parce qu'il
onné la conduite de ses armées au marquis de
arte. Ah ! nous avons vécu dans un temps bien fait
ire pleurer autant de pitié que de douleur ! Il faut
ier aussi ; mais, en vérité, en voyant tant d'achar-
et si peu de raison, on est tenté de laisser bien loin
pte évangélique.
après tout, il est une chose qui console de ce ta-
c'est la conduite pleine de mesure des hommes et

6 octobre, au 21 juin, la garde nationale fut la
bératrice de la famille royale. Pourquoi l'oubli
Louis XVI en avait eu l'âme pénétrée, et ses bel
paroles à ses enfans en sont une noble et dig
preuve !

Une ordonnance du roi, en août 1818, a
réformé une foule d'abus, et avait remis la ga
nationale sous sa véritable autorité, celle des m
res, des préfets, des sous-préfets et des autor
civiles enfin. — Je m'arrête sur ces détails pa
qu'ils sont importans, et le seront lorsque j'arri
rai à 1826 et à 1830 !

Cette ordonnance du 30 août 1818 replaçai
garde nationale sous la dépendance du pou
civil ; elle supprimait tous les emplois d'offic
supérieurs, et les réduisait à celui de command
de commune et de canton. Elle détruisait sur
l'arbitraire de l'état-major général, qui était
petite puissance qui allait tout simplement sur
brisées du grand pouvoir : c'était celui qu'a

même des femmes qui sont à la tête du parti le plus ex
de tous les partis royalistes, car on sait qu'il y en a
sieurs. Eh bien, jamais une parole injurieuse n'est
de la bouche de M. le duc de N...., de M. de Ch..., de
Br...., de la duchesse de P..., de la duchesse de
jeune et charmante femme, aussi bonne que spirit
et une foule d'autres que je pourrais citer... Non, l
qui jappent sont obscures et tout ce qui est injur
-e sommité, et quelque gen- mre que ce soit
)yez M. Berryer !

s M. de la Fayette ; c'était celui qu'il voulait uérir *avec un autre encore probablement !* rdonnance est belle, en ce qu'elle ordonne ançais de revenir au simple moyen de tran- et de paix, en oubliant les opinions politi- ans les nominations. Cette loi et celle des ns, en février 1817, sont deux beaux monu- lu ministère de M. Decazes.

e la Fayette voulait donc évoquer les vieux irs des temps où son nom était un clairon nt les Français sous son drapeau... Et dans ffaire de Béfort, la plus importante de toutes spirations qui aient existé sous la Restaura- l a toujours été guidé par ce motif et cet

e congrès d'Aix-la-Chapelle, en retirant upes du territoire français, avait donné une latitude aux conspirateurs. M. de la avait laissé marcher les choses, et ne se en avant que lorsque ces mêmes choses ent une vive lumière sur ce qu'il pouvait rendre... Il attendait, ayant en regard le *mortuum* qui planait sur toutes les décisions prenaient dans le conseil qui, de nouveau, it la France. C'était en vain que M. Decazes uc de Richelieu combattaient cette fourmil- ns cesse active et pourtant neutralisante ; a vain que tous deux, et même le général s, qui n'avait d'autre tort que de trop se er que Moreau n'aimait pas l'empereur, et

d'avoir trop oublié que celui-ci lui avait dor
vie ; c'est en vain que ces hommes luttaient c
cette force sans cesse renaissante, qui voul
qui ne *pouvait plus être*... Et pourtant il f
une pierre angulaire à cet édifice qu'on recon
sait ; il fallait une clef de voûte, et non p
frêles roseaux qui cédaient à tous les vent
On a parlé du ministère de M. Decazes ;
a-t-on connu tous les obstacles qu'on lui
sait ?... Le duc de Richelieu, qui était son a
même temps que son collègue, pouvait
répondre au nom d'un homme qui fut cal
par l'esprit de parti.

Au reste, c'est folie à nous-même de v
parler sur tout cela !... Je ne suis ni froide
optimiste, ni frondeuse zélée de tout ce q
fait : je suis raisonnable dans mes jugemen
aussi impartiale qu'il soit possible de l'être
déjà cité, je crois, deux vers de Pope, les
leurs qu'on puisse donner comme justesse de
de conduite. Je sais qu'on va se récrier et dir
le bel esprit popiste et dépendant ne peut
cité en cet endroit, où la liberté invoque se
témoignage ; mais je crois pouvoir prouver c
j'avance. Ainsi, lorsque Pope dit :

For forms of government let fools contest,
Whate er is best administered, is best.

« C'est folie de discuter les formes de go

» nement; le meilleur consiste dans la meilleure » administration. »

Et cela est vrai. Que faisait la charte quand on la violait? que faisait à Napoléon l'autorité du sénat quand il l'obligeait à rendre ses sénatus-consultes (1)? que faisait le parlement à Louis XIV quand il entrait tout botté dans le lieu de ses séances, et le contraignait à passer ses édits?... que fait maintenant?... Mais il serait trop long de suivre ce qui se présente en ce moment à ma pensée; je dirai seulement que je crois qu'il faut, pour la tranquillité d'un pays, qu'il existe autour de lui un système d'égale tranquillité. Ce mécanisme est le mouvement perpétuel et bien ordonné des sociétés entre elles. C'est le rêve de M. de Metternich; c'est la pensée de son âme grande et belle; c'est ce qu'il veut amener! ... (2). Ce serait l'âge d'or!...

Revenons à Béfort! ... Il y a un peu loin de là!...

M. de la Fayette, en partant de Paris, avait engagé dans *son équipée* (car on ne saurait donner un autre nom à une tentative faite sans une entière certitude de réussite), une centaine d'hommes

(1) Cela est si vrai, que le jour où le sénat a mis son autorité en vigueur il a renversé celui qu'il adulait depuis quinze ans.

(2) M. de Metternich est le plus adroit, le plus vertueux comme le plus habile de tous nos gouvernans aujourd'hui.

très-dévoués à la cause, et partis de Paris c
férentes manières et par des barrières oppo
y avait des hommes de tous les rangs, de
les classes dans cette affaire, et, ce qui de
plus effrayer le gouvernement, il y avait d
putés! entr'autres M. de V... d'A... Jama
cause n'appartint plus de droit à la chamb
pairs!... Eh bien, telle était alors la marc
mide du gouvernement, qu'on n'osa la lui co
on craignit l'ébranlement du crédit publ
craignit la mauvaise humeur des cours étra
et le silence enveloppa cette affaire de Béfo
fut seulement soumise à une enquête ordin

Tandis qu'on hésitait à frapper les grand
pables, comme M. de la Fayette, M. Laf
beaucoup d'autres qui, par leur nom et leu
tion, étaient comme dans une redoute, M
un ancien officier de la garde impériale, ét
damné A MORT pour embauchage, et subis
arrêt à Bayonne.

Le capitaine Vallée, aussi de la garde imp
accusé de chercher à soulever le Midi, fu
par des hommes qu'il cherchait à ramener
eurent la bassesse de le dénoncer. Il fut co
à mort par la cour d'assises du départem
Var, et exécuté malgré tout appel en grâc

Dans le même temps, c'est-à-dire en 1
mois de janvier, d'autres complots se fo
e, dans la Seine-Inférieure
ire.

es hussards du Nord étaient en garnison à
ny; on chercha à les soulever. La chose était
le; mais il y eut des traîtres, et les hommes
avaient été envoyés parmi eux furent dénoncés,
rsuivis; mais prévenus à temps, ils s'éloignè-
t sans être arrêtés. Cependant la recherche fut
ve, et ce ne fut que sur l'impossibilité recon-
qu'on ne pouvait les atteindre, que la contu-
e prononcée contre eux cessa son active
rsuite.

Saumur, Sitejean subissait la peine de mort
quelle il avait été condamné avec Delon, pour
tative d'assassinat sur les hommes qui les
ient trahis par leurs aveux. Ces trahisons
ent odieuses.

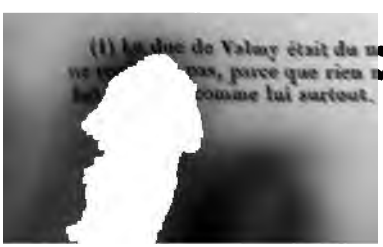
En 1820, on avait poursuivi, d'après les arti-
87 et 88 du Code pénal, le capitaine Gravier
e capitaine Bouton, comme prévenus d'avoir
lu faire faire une fausse couche à madame la
hesse de Berry, en tirant des pétards sous ses
êtres, attentat, dit l'ordonnance du 24 août
20, dont le but criminel *était de changer l'ordre successibilité au trône* (1)!!...

Dans le même temps, le régiment de ligne qui

(1) Si ce n'était une ordonnance royale, c'est-à-dire un
t suprême émané du premier pouvoir, quel autre sen-
ent que de la pitié risible serait le résultat de cette
ure!... C'est aussi par trop se rire de la crédulité pu-
ue.

avait une foule de carbonari dans son ré
entièrement acquitté par le jury de Nantes
qu'on craignait la vengeance des sociétés
et que le nombre des carbonari était très
dans ce régiment. Est-ce donc pour la même
que les *grands meneurs* de Béfort furent
même sans enquête !!...

Cette sorte d'indulgence apparente fut i
tée d'une si étrange manière, que, le mo
vrier suivant, on vit le général Berton
Thouars, et de la plus singulière façon qu
spirateur le puisse faire. Il était si exalté
fiant dans la cause qu'il proposait à la
personne qu'il rencontrait dans Paris o
ensuite, de le suivre aux Tuileries, o
même soir il devait attaquer, disait-il, le
du-corps. J'étais alors à Versailles, que j'
mais je venais trois ou quatre fois par s
Paris pour suivre un procès que je soute
mon fils aîné, et qui, étant fort consi
prenait tout mon temps par ces voyages.
mes amis (1) fréquemment, et, par int
ma famille, je suivais fort strictement to
pouvait arriver en France, où l'expéri
vait donné la preuve que les révolutions
être bien proches les unes des autres. J



(1) Le duc de Valmy était du nombre de ces
ne remplace le
comme lui surtout.

souvent rendez-vous à mes amis, soit aux Tuileries, soit chez quelqu'un d'entre eux : le duc de Valmy était un de ces derniers. J'allais déjeuner chez lui, et de là j'allais au palais avec mon avocat, M. Guillemin (1), qui, lui-même, tenant par le cœur et par ses opinions au régime de la Restauration, connaissait tout ce qui se rapportait à elle. Il plaidait à cette époque pour mademoiselle de Chelers, contre M. Olivier de Verac, pour la succession de M. Micault de Courbeton, et ce procès très-curieux occupait alors Paris et les provinces. M. Guillemin est un homme doublement fait pour sentir une juste cause, parce qu'il a du talent, et une vertu et une piété qui donnent bien de la force à sa parole. Il était très-dévoué à la cause royale et lui est demeuré fidèle. Il connaît le fond de ma pensée, et il est également demeuré l'ami des miens, ainsi qu'il est fidèle à nos relations amicales.

Un jour j'étais venue à Paris pour une affaire pressée et relative à mon procès, lorsque je vis arriver à moi, du fond d'une allée du Luxembourg, où j'attendais mon avoué, le général****, qui

(1) M. Guillemin est poëte, et poëte à renommée et à avenir. Il traduit en ce moment les psaumes de David sur l'hébreu. Il les a déjà traduits en vers sur la Vulgate, mais il m'en a récité quelques-uns traduits sur l'hébreu, que j'ai trouvés admirablement beaux. Il a de la foi du saint roi en les disant ! c'est une musique échappée de l'arche d'alliance et qui vibre entre les ailes d'or des chérubins !

causait très-vivement avec un autre homme que je reconnus, lorsqu'ils furent près de moi, pour le général Berton... Il faisait des exclamations très-bruyantes, et quoiqu'il fût presque seul avec le général****, celui-ci, qui pourtant n'était guère prudent, lui disait de se taire, surtout en m'apercevant; mais aussitôt qu'il m'eut reconnue, il doubla le pas, et, venant à moi, il dit très-vivement à Berton, et surtout très-énergiquement :

« Tiens, voici une femme que j'ai vue au feu de l'ennemi, et mettre au jour un enfant dans une ville pleine de décombres et de cadavres, et dénuée de tous secours : elle n'est pas femme pour le conseil, celle-là, je t'en réponds! »

Berton me regarda avec des yeux pleins de larmes; sa physionomie était bouleversée... Il me fit de la peine.

« Franck, dit-il au général, tu es un brave homme, mais tu ne sais pas ce que le cœur souffre en voyant des soldats avec lesquels on a passé des jours bons et mauvais, mendier leur pain!... et tendre, pour recevoir l'aumône, une main mutilée par ces mêmes hommes qu'on a reçus ici, et qui ont emporté le plus pur de notre sang!... Tu n'as pas vu cela... ainsi tais-toi. »

Le général F*** (1) baissa la tête, et son regard

(1) M. de Montrand, si connu par son esprit caustique et mot bien remarquable sur le général F..... qu'on appelle dans le beau monde un peu

de feu fut amorti par une pensée qui lui traversa le cœur... Il comprenait le général Berton.

« Oui, oui, poursuivit Berton, je veux aller les tuer tous!... Il me faut une vengeance pour le lion qui est enchaîné à Sainte-Hélène, même dans sa tombe, il m'en faut pour l'agneau qu'ils égorgeront aussi à Vienne!...

— Tais-toi pour l'amour de nous, si ce n'est pour l'amour de toi, s'écria le général F*** en lui pressant fortement le bras. Comment ne t'ont-ils pas arrêté?... Sais-tu une chose? c'est que je connais des gens qui t'accuseront d'être de la police! »

Je n'oublierai jamais l'expression du regard du général Berton!... Il devint atone... ses joues devinrent pâles et puis violettes : c'était une transformation complète. Il me fit de la peine!...

« Comme vous êtes inconsidéré, dis-je au général F***, voyez dans quel état il est!... »

Et je fis asseoir Berton sur un banc.

« Franck, dit-il au général F***, un autre serait venu sur le terrain avec moi!... Mais je te connais... et je te pardonne. »

furaud, si ce mot-là a lui-même cours dans le monde élégant. On changeait les noms; le comité de salut public changeait en fleurs, en herbes, en légumes, les saints du calendrier : c'était un redoublement de folie. Le général F..... s'appelait *Réséda*, dans la nouvelle *nomenclature*. « Par Dieu! dit M. de Montrand, puisqu'il prenait un nom de fleur, à sa place je me serais appelé *la Tulipe!* »

C'est aussi charmant qu'un mot d'esprit peut l'être.

Le général F*** était déjà fâché de
Il prit la main de Berton, et lui dit :

« Je t'ai seulement observé que ta co
étrange ; voilà tout !... Quant à toi,...
nais aussi ; il ne faut donc pas prendre
part ce que je te dis là... seulement so
conspect. » Le général Berton lui serra
releva, mais fort abattu.

« Croyez-vous donc que d'autres
puissent penser ce que vient de me dir
me demanda-t-il.

Je levai les épaules. En effet ce mot
était absurde. Il devait plutôt lui parle
renton que de la police. Comme je
encore, je vis venir à moi un vieux cou
mari, M. Bréon, encore vivant aujourd'h
ayant traversé toute la révolution, a
rempli d'importantes fonctions admi
pouvait parler avec autorité à Berton. I
prendre pour aller au palais ; je l'app
se tenait à l'écart me voyant avec des
et je lui parlai deux minutes pour le me
Il faut connaître l'homme pour se fair
de la conversation qu'il eut avec Bert
parla, du reste, avec éloquence, et
choses vraiment paternelles ; mais c'ét
coulant sur du marbre. Berton l'écou
sombre, et le résultat de l'entretien
exhortations fut sa triste fin, qui conva
ceux qui l'avaient accusé qu'il était au

cent de la perfidie qu'il avait pu faire présumer. — Le gouvernement, après l'avoir fait arrêter lors de son entreprise folle mais courageuse sur Saumur, se crut assez en sûreté; comme si le meurtre du duc de Berry, arrivé deux ans avant, n'aurait pas dû lui faire ouvrir les yeux plus que tout le reste. Louvel, qu'était-il donc?... un carbonaro et pas autre chose. Comment le doute a-t-il pu exister une seule minute!... Je me suis arrêtée devant cet affreux et sanglant mystère!... Il m'aurait empêché de dire tout ce que j'ai à dire de cette suite de conspirations, dont au reste l'assassinat du malheureux prince fait partie, mais sur lequel je veux parler longuement, et sur lequel je reviendrai. — Je continue et je vais raconter ce qui se passa à Strasbourg après l'affaire de Berton.

L'apathie du gouvernement n'était pas partagée par les hauts meneurs du carbonarisme de Paris. Ils redoutaient beaucoup les révélations d'un nommé Letellier, adjudant au 29e régiment, et l'un de leurs principaux agens. Cet homme traqué, poursuivi, avait enfin été arrêté en Suisse. — Au moment de comparaître devant un tribunal qui devait prononcer sur sa mort ou sa vie, il avait eu du repentir ou de la crainte, et dans une lettre fort touchante écrite à son père, il témoignait des regrets qui devaient faire craindre aux chefs de l'association, dont à cette époque M. La.... était un des plus ardens, qu'il ne divulguât des secrets qui pouvaient compromettre bien des têtes... Ils

profitèrent alors de l'espèce de fièvre qui
les esprits, et firent de nouveaux adeptes
garnison de Strasbourg surtout, qui, étan
breuse et toujours composée de corps d'élit
nait plus d'espérance qu'une autre.

Le 20 mars, qui était toujours une époqu
pour tout ce qui tenait à l'armée, le colonel
colonel du 40e régiment d'infanterie de
fut déclarer au lieutenant-général Pamphi
Croix, commandant en chef la division,
officiers d'artillerie et d'autres encore avai
posé à un officier de son régiment de fair
d'une vente de carbonari.

Voici maintenant ce qui fut fait pour a
la connaissance du fait que le lieutenant-
fit parvenir à Paris dans le plus bref délai.
sard faisait *que lui*, qui avait créé le carbo
italien, se trouvât maintenant face à face
même carbonarisme qui avait dévoré ses
et, devenu géant, attaquait tout ce qui se
devant lui et lui faisait barrière!... Le go
ment, alarmé véritablement quoiqu'il par
quille en apparence, ordonna que l'offici
initié, et qu'il rendrait compte de tout
pourrait entendre et voir.

Le résultat fut effrayant!

« Le moment est venu, disait-on; no
» tendons qu'un général qui va nous arr
... Aussitôt après, deux de nos bons
désignés par le sort, et glorieux

» mission, doivent se présenter chez le général et » les colonels de la garnison, et LES ARRÊTER, *quel-* » *que résistance qu'ils fassent...*

» Qu'en même temps des ordres seraient donnés » pour que les régimens de la garnison, dont eux » conjurés entraîneraient CE QUI RESTAIT à séduire, » se rendissent sur la place et fussent dispo- » nibles. »

Ils ajoutèrent qu'un grand nombre de bourgeois de la ville étaient pour eux. Dans le fait, nous avons eu la preuve de la vérité de la chose, puisque le ministère a vu dans son sein, depuis, des noms révérés dans les ventes de carbonari.

Ces faits étant connus par la plus infame perfidie (car je ne puis nommer autrement la conduite de l'officier qui se fit recevoir pour trahir...), on arrêta les malheureux officiers qui faisaient partie de la vente où le traître avait eu entrée! Ils furent tous dirigés sur Paris par différens courriers de la malle; et en les envoyant, le lieutenant-général ne put s'empêcher de faire observer qu'il n'existait aucune charge positive, puisqu'il n'y avait pas eu commencement d'exécution!... C'était au moins son devoir d'en agir ainsi... car enfin ces têtes qu'il envoyait à la mort appartenaient à des frères d'armes...

Mais ce n'était ni M. de la Fayette, ni M. Laffitte, ni d'autres grosses têtes, qui n'étaient pas de force à lutter avec le gouvernement, non qu'ils fussent trop faibles pour lui, mais trop forts au

contraire. Le gouvernement, n'ayant pas à r
ter en frappant même les inférieurs, renvo
officiers à Strasbourg pour y être jugés *d'après
propres aveux*, comme ayant fait partie
vente de carbonari.

Les grands meneurs, malgré la paix plus
dulgente qu'on leur laissait, avaient peur de
ques révélations... Les trois députés surtou
avaient trempé dans la conspiration de B
tremblaient sur ce qui pouvait arriver. U
homme était tranquille : c'était le *général qu
tendait de Paris !*... La mort même ne lui in
pas de crainte : lorsqu'il avait une fois arr
parti, il le suivait ; c'est une noble créature
arriverons tout à l'heure à son nom.

Ces députés dont je viens de parler, cra
extrêmement le jugement de la cour d'assi
Haut-Rhin, résolurent d'éviter toute confront
toute dénonciation, et puis en même tem
remplir un devoir de *bons cousins* en sauvan
amis. Ils résolurent donc de faire délivrer l
sonniers des cachots de Colmar, où ils étaie
fermés en attendant leur jugement. Mais pou
entreprise, il fallait un homme aussi déte
que fidèle. Ils le trouvèrent dans le colonel
Il était comme Berton, un de ces ennemis
nés du gouvernement royaliste, et voulait l
verser. A l'époque de la conspiration de Be
llement dans les mêmes opinions
mme l'autre, qu'il devait le mêm

commencer la contre-révolution... Il était alors à Épinal, et voulut faire des adeptes dans le régiment des dragons de la reine, qui alors y était en garnison.

Au premier mot que les grands meneurs lui dirent de l'entreprise à laquelle on le destinait, il fit un cri de joie. Délivrer des braves, et de leurs amis!... Il jura tout ce qu'on voulut et ne demanda qu'un jour de délai pour se préparer.

M. de la Fayette, qu'il ne faut pas oublier ici, avait alors un violent accès de goutte, il fit appeler son médecin, et lui dit :

« Docteur, j'ai besoin d'être libre pour quelques jours, comment le puis-je?

— Mais, lui dit son médecin étonné, que voulez-vous donc faire?

— Une absence *forcée*, pendant laquelle j'aurai même besoin de monter à cheval.

— Mais c'est impossible.

— Il faut pourtant que cela soit! Vous devez avoir des moyens pour arrêter le mal, quelque grave qu'il soit, quitte à ce qu'il revienne plus grave ensuite ; mais cela m'est égal.

— C'est une indignité, général, que vous me demandez-là, et je ne vous obéirai pas.

— Vous pouvez désobéir à un malade en délire, mais vous ferez ce que vous demande un ami plein de raison, lui dit le marquis de la Fayette avec un sourire doux et vraiment héroïque... Allons, docteur, faites ce que je vous demande, ou bien

je m'adresserai à un autre!... J'ai b
vité pour huit jours seulement!... Ap
jours, que ma santé, MA VIE même,
ce qu'elles voudront, cela m'importe

Ce trait de la vie de M. de la Fay
blime de grandeur et d'abnégation de
Caton n'aurait pas agi plus noblemen
térêt de son parti. C'est une âme gran
courageuse! c'est de la vraie noblesse

La folie de Caron fit avorter ce b
ment; il partit trop tôt, agit trop tôt
quer l'entreprise par sa folie.

M. Chevalier et une foule de carbon
aujourd'hui publiquement qu'ils devaie
Caron.

Il existe dans TOUS les ministères u
pétitions faites en 1830, dans lesquel
TITRES on pose comme *fait* d'avoir été
mière, seconde ou troisième conspirati
c'est-à-dire de celle de Béfort, de cel
bonari de Strasbourg, ou de celle
Conçoit-on un tel degré de turpitude
CELA EST.

Aussitôt que M. de la Fayette apprit
de Caron, qui, du reste, fut trahi p
frères, il s'embarqua en toute hâte sur
timent, sans se donner le temps d'
vaisseau de soixante-quatorze que le p
États-Unis avait fait mettre à sa dispo
partit pour l'Amérique.

M. Voyer d'Argenson, redoutant aussi les révélations de Caron, partit pour l'Angleterre ; M. Jacques Kœchlin, moins compromis que les deux autres, se contenta de publier une brochure dans laquelle il attaquait la moralité des troupes qui avaient arrêté Caron.

C'était le colonel Chabannes de la Palisse, parent de M. de Talleyrand, neveu de Madame de Feuchères, et le lien de raccommodement entre M. de Talleyrand et M. le duc de Bourbon ; il attaqua cette brochure très-vivement dans la séance du conseil de guerre du 22 septembre 1822. Il commandait le premier régiment de chasseurs à cheval.

Voici un extrait *sténographié* de la séance : c'est je crois une pièce assez rare ; elle est parfaitement juste.

LE COLONEL.

« Monsieur le président, je voudrais vous demander, dans l'intérêt de l'honneur de mon régiment et *de toute l'armée*, si dans le cours de la procédure il n'a pas été parlé de cris séditieux proférés par la troupe dans les villages où elle aurait passé ?

LE PRÉSIDENT.

— J'ai déjà fait justice des calomnies qu'on a

répandues sur ce point. Les accusés, les témo
tant à charge qu'à décharge, les militaires
étaient présens, *tous* ont uniformément répo
qu'aucun cri séditieux n'a été proféré dans les
lages.

L'ACCUSÉ CARON.

— Je répéterai ma déclaration... *Thiers* (1)
demanda, à l'entrée de Rouffack, de faire cr
Vive l'empereur ! Je m'y refusai, et les chass
ne crièrent ni là, ni dans aucun autre village d
route.

LE PRÉSIDENT.

— Je déclare du haut de ce tribunal, et
face de la France et de l'Europe entière, et
ma responsabilité personnelle, que les troupe
roi ont été indignement calomniées dans un inf
libelle, où l'on a osé dire que deux escadrons
tiers avaient traversé les villages d'Alsace en cri
Vive l'empereur ! et en excitant les citoyens
révolte. »

Et voilà comme parle un magistrat! il
ainsi capituler avec sa conscience; car c'e
faire que de dire : *Je jure que deux escadron*

(1) Frère de M. Thiers, aujourd'hui ministre.

tiers n'ont pas crié... Oui, sans doute, vous pouvez jurer que les deux *escadrons entiers* n'ont pas crié... mais comment est-il possible qu'au moment où un venin rapide parcourait mortellement les veines du grand colosse de l'état on prît d'aussi pitoyables détours pour en imposer aux puissances étrangères?

M. Jacques Kœchlin avait été imprudent; il l'expia au reste bien durement, car, malgré son caractère de député, il subit un jugement sévère. Il fut mis pendant un an en prison et ne réclama même pas, ce que je trouve très-blâmable en lui. Le courage ne consiste pas seulement dans la parole et dans l'injure; il faut aussi savoir soutenir ces mêmes injures, surtout lorsqu'elles sont peut-être méritées. Sans doute le député, le représentant du peuple, devait à ce titre d'être paisible et de ne pas troubler l'ordre; mais ce même titre aussi lui donnait le droit de demander compte de la gloire française à un fils de la France... et lorsqu'on voyait déclarer *publiquement* que des officiers prêtaient des sermens pour aller ensuite dénoncer ceux qui avaient eu foi en eux, ils pouvaient bien être susceptibles ensuite de toute autre chose pour venir à bout de la même entreprise. Je trouve que M. Kœchlin a mal répondu; il avait sa réponse toute faite; mais alors la perfidie des officiers transfuges n'était peut-être pas connue de leurs victimes.

Il y avait à Colmar un général de brigade,

nommé Rambourg. Il suivait toute cette affa
Béfort, de Strasbourg, et enfin de Caron,
bien que divisée en trois parties, ne formait
tout... Il apprit que Caron avait eu des ra
avec un homme nommé Roger. Il le fit venir
demanda si la misère ou quelque autre motif
pourrait détruire l'avait porté à se conduire
follement. Je parlerai pour vous au préfet, s
avez quelque affaire à traiter avec lui, con
l'ai entendu dire.

Roger avait en effet une créance sur l'éta
il poursuivait le remboursement. Le général
aux autorités. Comme ce Roger était évidem
un conspirateur dangereux, mais qu'il ne l
pas de prise sur lui pour le condamner comm
autres, on préféra le gagner par la douce
créance fut liquidée; car il n'était pas ar
cette époque. Roger, qui avait alors un
dans les dents pour l'empêcher de mordre
son complice : — Tout est découvert.

« *Bah !* dit Caron ; *s'ils savaient tout*,
seraient pas si BÊTES *que de ne nous pas m*
main dessus ! »

Le malheureux, qui agissait avec co
dans l'inertie de tout ce qui l'entourait, fut
comme il commençait à exécuter son pr
libérer les prisonniers de Colmar... Arrêt
, il fut, par décision de la c
envoyé par-devant le conseil de
ème division militaire : il y co

le 18 septembre, ne nia aucune des charges qui lui étaient personnelles, mais *n'accusa personne.* — Le 22 septembre il fut condamné à mort, à l'unanimité, par le même conseil... Le conseil de révision, dernier degré de la juridiction militaire, confirma le jugement huit jours après, et il reçut son exécution *immédiatement*...

Caron mourut en brave homme... Il était ardent pour sa cause, et fidèle comme la foi même !...

Le capitaine rapporteur insistait beaucoup pour savoir *un nom*...

« Pourquoi cette curiosité ? dit Caron : *Un nom* ne vous suffirait pas... il vous faudrait des preuves... je n'en ai pas... Je subirai mon sort !...

Une remarque à faire sur cet homme, dont le caractère avait une mâle énergie et un côté grand et généreux, c'est que toute sa vie il avait eu le pressentiment que sa mort serait sanglante et tragique.

On a mal connu le procès de Roger et de Caron... Les royalistes ne l'ont jamais présenté pur de toute injustice ; *les libéraux*, comme on les appelait alors, ne l'ont jamais non plus offert tel qu'il était. — Le ministère d'alors, ne voulant pas probablement donner de pâture à la curiosité publique, ne fit publier que la première séance du conseil de guerre, le 27 septembre, par la voie des journaux. Cette séance, consacrée à l'examen des pièces et à leur lecture, était presque nulle. — Le lendemain, au lieu de rendre compte

de la seconde séance, qui avait été remplie par la question de compétence *et l'interrogatoire des accusés*, les journaux se bornèrent à parler du jugement, annoncé par le télégraphe.

L'issue de ce procès une fois connue, nous sommes tellement légers, qu'il ne parut d'aucune importance aux journalistes de parler des séances de ce même procès !... Le silence le plus absolu fut gardé *dans tous* les journaux. Ce silence ne fut interrompu que par quelques notions inexactes sur les hommes et les choses, mais peu importantes, et seulement sur des circonstances futiles, telles que le pourvoi en révision et quelques autres choses semblables.

Les ennemis du gouvernement, et il en avait alors beaucoup plus encore qu'il ne le soupçonnait et ne le voulait dire, profitèrent de ce laconisme pour *attaquer et constater* ce qui était en effet : c'est qu'il y eut dans toute cette affaire une précipitation bien condamnable... On alla plus loin, et le jugement de Caron fut appelé, par nous autres impérialistes, un assassinat juridique.

Je sais bien que toutes les autorités d'alors ont prétendu que rien n'était plus légal que tout ce qui avait été fait : ainsi soit-il (1) !

Voici ce qui fut envoyé au gouvernement par l

(1) Ces notes sont officielles autant qu'elles peuvent l'être ; il est inconcevable qu'elles aient paru toutes mutilées ceux qui me les ont données !...

nant-général de La Croix, après la mort du ureux Caron : c'est l'extrait du capitaine rteur.

e soussigné, capitaine au 5e régiment d'in- terie de ligne, rapporteur du premier conseil guerre permanent de la cinquième division itaire, déclare, sur mon honneur, que j'ai avec l'accusé Caron trois conférences avant nort, *par ordre supérieur, pour l'amener à des lations dans les dernières vingt-quatre heures a vie, après la confirmation, par le conseil révision, du jugement qui le condamnait à la ne de mort.*

La première de ces conférences, le 30 sep- bre, depuis deux heures et demie de relevée qu'à trois, devant M. Ramoud, lieutenant de tigeurs au 31e régiment de ligne, officier de vice, et le sieur Humbert, concierge de la son militaire ;

La seconde conférence, le soir du même jour, puis *sept heures jusqu'à huit*, devant les mêmes noins, et M. l'abbé Schittig, AUMONIER DE LA SON ;

La troisième conférence LE LENDEMAIN matin, octobre, à sept heures, devant les mêmes noins que la première ; et que dans aucune de conférences, ledit Caron, qui a *froidement* cuté sa culpabilité et la compétence du conseil l'avait jugé, n'a parlé d'un pourvoi qu'il au- t fait, ou qu'il aurait su être présenté en son

» nom devant la cour de cassation, contre le jugement de condamnation rendu par le premier conseil de guerre permanent de la cinquième division militaire, le 22 septembre dernier, lequel pourvoi, *s'il avait existé*, serait contraire à la jurisprudence de tous les conseils de guerre et à l'article 22 de la loi du 18 vendémiaire an VI, qui rend leurs jugemens exécutoires sitôt qu'ils sont confirmés par le conseil de révision.

» Je déclare en outre que le jugement n'a reçu son exécution qu'après l'expiration de tous les délais légaux, c'est-à-dire vingt quatre heures après la confirmation du conseil de révision.

» En foi de quoi j'ai signé le présent avec mon greffier, à Strasbourg le 7 octobre **1822.**

» *Signé :* F. DE FOSSA, *capitaine rapporteur;*
» DUCLAUX, *greffier.* »

A cette pièce, rapportée par moi dans la plus grande vérité, est jointe une autre de la même nature, quoique bien moins importante....

« Je déclare que, me trouvant de service à la prison militaire du 30 septembre au 1er octobre, j'ai été présent aux trois conférences dont parle M. le capitaine rapporteur, et que le condamné Caron n'a point parlé de pourvoi en cassation.

» Strasbourg, le 7 octobre 1822.

» *Signé :* RAMOND, *lieutenant au* » 31e *de ligne.* »

» Je déclare la même chose que M. l'officier de » garde.

» Ce 7 octobre 1822.

» *Signé* : HUMBERT, *concierge.* »

« Je soussigné, curé de Saint-Louis, faisant les » fonctions d'aumônier de la prison militaire, cer- » tifie qu'ayant passé plusieurs heures avec le con- » damné Caron, SOIT SEUL, soit avec témoins, tels » que le capitaine rapporteur, l'officier de garde, » le concierge de la prison, surtout dans la soirée » du 30 septembre et dans la matinée du 1er octo- » bre dernier (1), je n'ai entendu dire audit Caron » aucune parole qui pût me faire entendre qu'il » se fût pourvu en cassation contre le jugement » du conseil de guerre qui l'avait condamné à la » peine de mort. En foi de quoi j'ai signé le pré- » sent, pour servir et valoir ce que de raison.

» Strasbourg, ce 8 octobre 1822.

» *Signé* : F.-Xavier SCHITTIG, *curé de* » *Saint-Louis.* »

(1) C'est-à-dire une heure avant sa mort!... Cet homme, qui alors devait par *métier*, si ce n'était par devoir religieux, lire au mourant plein de vie les prières des agonissans, cet homme a l'indignité *d'écrire et de signer* qu'il faisait partie du *Tribunal* nouveau qui venait donner la question au malheureux déjà frappé de mort.

« Vu pour légalisation des signatures, qui me » sont parfaitement connues,

» *L'intendant militaire de la cinquième* » *division militaire*,

» *Signé :* JACQUEMINOT, COMTE DE NAM. »

Ce n'est pas tout !... Encore un peu de patience :

« Sur la requête de M. le capitaine rapporteur » de la cinquième division militaire, je, soussigné, Robert-Auguste Latouche, prêtre, aumônier au collége royal de Strasbourg, certifie que, » dans plusieurs conférences que j'ai eues avec le » condamné Caron depuis le 22 septembre jusqu'au 1er octobre midi, heure à laquelle il refusa » *décidément* mon ministère, quoiqu'il m'ait parlé » *en détail* de ses moyens de défense, il ne m'a jamais nommé ni fait soupçonner le pourvoi en cassation.

» En foi de quoi j'ai signé le présent.

» A Strasbourg, le 9 octobre 1822.

» *Signé :* Robert-Auguste LATOUCHE, *aumônier.*

« Vu pour légalisation de la signature par le rec » teur de l'académie

» *Signé :* LABORIE, *recteur.* »

Vient ensuite le général baron Billard, qui signe comme les autres ; et au bas de sa pièce, que je ne rapporte pas, parce qu'elle ressemble aux autres pour légaliser SA SIGNATURE, il y a aussi celle de *Jacqueminot, comte de Ham !...* Un maréchal-de-camp, donnant à son lieutenant-général une signature et qui a besoin qu'un intendant militaire la légalise ! Mais quelle est donc la confiance de ce même gouvernement, qui a besoin d'être rassurée par les contre-attestations ? Il est dommage que le lieutenant-général n'ait pas eu quelqu'un derrière lui pour certifier que sa signature était valable et non contrefaite !... N'est-il donc pas suffisant que le lieutenant-général dise : Voilà la vérité ! Le conseil de guerre a jugé ; le conseil de révision a confirmé ; le jugement a été exécuté ? Et certes, on doit croire des hommes qui remplissaient un pareil rôle et abandonnaient leurs camarades ; ils ne pouvaient trahir deux fois !...

Les Spartiates étaient laconiques, parce qu'ils disaient la vérité, *et rien que la vérité...* Là où vous ne voyez que des faits dans leur nudité, vous avez peu à dire....

Je n'incrimine personne ; je réponds à ma pensée. Elle est profondément triste en interrogeant le passé. — Il y a tout un texte profond et terrible dans cette suite non interrompue de conspirations remplacées par des spectres, et des spectres remplacés par de nouvelles conspirations !... Que

vois-je dans ce tableau mouvant ?... de nouvelles fautes et de nouvelles cruautés ! Sans doute il y a eu des coupables, mais il y a eu aussi des victimes. — Qu'on ne nous parle donc pas continuellement d'indulgence et de pardon. On a bien fait sans doute d'être sévère, mais on l'a été... On a beaucoup parlé de la cruauté de l'empereur... Eh bien, MM. de Polignac avaient certes bien conspiré contre le gouvernement d'alors ; ils étaient en face de lui comme Berton, Caron et tant d'autres étaient en face de la Restauration, et pourtant MM. de Polignac sont tous deux vivans aujourd'hui, et l'un d'eux peut répondre, du haut des tours de Ham, qu'il avait conspiré contre le gouvernement consulaire en 1804.

Pour revenir à l'affaire de Caron, je ne puis exprimer l'effet que m'ont fait les pièces toutes uniformément positives, pour dire à des chrétiens, à des hommes civilisés :

« Un homme a été condamné à mort pour un délit politique !... Cet homme vient de recevoir son jugement, sans appel cette fois !!... C'est le dernier moment par lequel il tienne à la terre... Eh bien, il lui sera refusé de demeurer seul pour faire sa paix avec Dieu !... pour écrire à son père, à sa mère, aux siens, à ses amis !... Des hommes, des juges viennent se placer entre sa bière et lui, non pas pour lui montrer un retour à la vie, mais pour le harceler, le torturer de questions, d'en- demandes insidieuses !... pour inter-

rompre son sommeil et saisir au passage une parole accusatrice !... pour lui dire : Soyez traître à vos sermens !... soyez perfide !... Et cette torture morale, qui est plus horrible cent fois pour un homme de cœur comme Caron que le chevalet et les tenailles de la question d'autrefois, elle lui est imposée et infligée par des prêtres !... Ce sont eux qui *signent et déclarent* que, même dans la *confession* (1), Caron ne leur a rien dit de ce pourvoi, ce fameux pourvoi qui a d'autant plus été demandé qu'il est de fois renié. — Je parle là d'après ma conscience, mais je ne puis dire autre chose ! C'est un sacrement pour moi que ma plume, et je ne puis mentir à mon âme lorsqu'elle est appelée par les faits à rendre témoignage de ce que j'éprouve en face d'un grand événement.

Le ministère de 1822 n'était plus celui de M. Decazes et M. de Richelieu! Ils étaient remplacés par du talent sans doute, et même beaucoup de talent ! mais il fallait faire de ce talent un autre usage que celui qui en fut fait... cependant il y avait de la finesse, et beaucoup encore, dans ce silence qui était gardé par les journaux. Le gouvernement sentait que toutes les polémiques qu'il laisserait engager lui seraient nuisibles, au moment surtout où l'adjudication des canaux venait

(1) J'appelle confession tout entretien intime, car Caron n'a pas voulu se confesser à l'aumônier Latouche. Je crois qu'il refusa également l'autre, et je le crois bien !

d'être faite au ministère de l'intérieur ; il ne fallait pas nuire à l'écoulement des actions concédées en adjudication aux membres influens du parti libéral, qu'on se flattait de dominer par les intérêts.

Le haut parti dominant dans ce temps, et en général sous la Restauration, n'appréciait et n'estimait, c'est-à-dire ne flattait que le parti financier ; l'armée, toujours attachée au sol de la patrie, tant de fois arrosé de son sang, serait toujours là pour le défendre. Voilà quel était le raisonnement du gouvernement : il est flatteur pour l'armée. C'est comme une femme qu'un homme blesse et torture lorsqu'il ne l'aime plus !... il en dit du mal, il blesse à la fois son cœur et sa vanité ; il dit qu'elle lui déplaît, qu'il ne l'a jamais aimée ; tout ce qu'il admirait, il le déprise... Que lui importe ? le cœur dont il fut aimé lui est connu ! L'âme qui sut aimer ne désaime jamais !... Quand Dieu en ferait une de ses âmes d'élite... Ainsi toute torturée, toute abreuvée de larmes qu'elle est, jamais elle ne se laisse aller à un bas ressentiment ; elle sait trop bien que faire une pareille chose serait avilissant pour elle !... Mais laissons cela.

J'ai donc dit que les finances absorbaient tout à cette époque. — Il y avait un vertige qui voilait le reste. Que faire à cela ?... Le gouvernement dormait et s'absorbait donc dans les hauts calculs de finances... Trois millions par jour avant tout ; c'était général !...

Pierre avait à ce même temps une s[illegible]

de commencement de querelle avec nou
avait eu une forte opposition pour la gue
pagne : on allait l'entreprendre, et c'était
qui allait recommencer comme cela s'
en 1777. M. de la Fayette était encore là
les temps fussent plus semblables... Le
risme n'était plus employé, parce que
peur ! mais les sociétés secrètes s'organis
celle de *aide-toi*, *le ciel t'aidera*, et plus
tres, prirent naissance à cette époque.
tourne maintenant à l'effroyable événem
mort du duc de Berri.

J'étais alors dans une campagne à qual
de Paris (1), avec mes enfans, et me

(1) Il y a, dit-on, des gens qui se mêlent de to
en sait, et qui disent que j'eus à cette époque
feus d'enterrer mes enfans et moi dans le fond
pagne solitaire ! Je ne réponds jamais et n'eng
polémique avec des personnes évidemment mal
qui ne parlent dans le sens où elles le font que
des haines cachées ou par méchanceté personnell
dire cette attaque contre moi en prétendant que
mes enfans dans une campagne solitaire ?... I
à dire d'abord : Cela ne vous regarde pas !... ma
répondre.

Lorsqu'en 1813 je perdis mon mari (29 juille
demeurai veuve à vingt-neuf ans, avec quatre e
l'un tétait encore, et *sans aucune fortune*. L'em
cupé de ses propres affaires en Champagne, ne
par aussi de celles de mes enfans (je ne parle pa
bey). *Il* tomba... et je demeurai sans fortu
venir ! Lorsque les majorats furent détruits

des suites de l'orage politique don
ailes brisées. J'étais là, vivant tran
ne recevant du monde que le bruit
querelles. J'avais alors chez moi m

étaient en Hanovre et en Prusse), la ter
priété personnelle du roi de Prusse, qu
abandonnée *par lui-même*, nous fut enlev
à moi personnellement, beaucoup de rev
me faisaient une sorte de fortune !... la l
terre se liquidèrent, l'une avec 100 louis,
elles me devaient plus de 140,000 fr. !..

Que Dieu leur pardonne !

Je gardai le silence. Les cent jours arr
pas aux Tuileries, et je quittai Paris sans r
il était heureux ! Si j'eusse prévu Waterl
Je partis pour la Bourgogne.

Eloignée de toute intrigue, sans fortu
moyen droit et honnête d'en retrouver
mes enfans sans demander une pension
pas obtenir. J'avais une affaire à Rome
téressa M. de Metternich, comme un nobl
Mais qui peut lutter contre la destinée ?
sans avoir réussi. Ce fut alors que je d
une pension par les soins de monseigneu
aujourd'hui notre roi ; mais elle me f
arriérés, ce qui ne se fait jamais. Le pr
était *mon ami intime*. On voit qu'il n'ab
veur pour enrichir ses amis ! Enfin, depu
de Junot, la veuve d'un grand officier
en France sans aucune fortune et avec

Ce fut alors que le duc d'Orléans s'inté
parut à cette époque comprendre la Fr
térêts étaient inhérens à ceux de la révo
pire. Ce fut dans ce sens qu'il écrivait

te amie, madame la comtesse de La Marlière, naison de Carignan, et parente de Louis XVIII Charles X. Elle m'a vue naître et m'aime e son enfant; et moi, qui le lui rends de

ıe survivait à la mort, à ce maréchal Saint-Cyr dont duite fut, en cette occasion, celle d'un méchant e. Celle du duc d'Orléans fut noble et généreuse. fut le seul qui avait rempli la charge de colonel- ıl des hussards, il s'en rappela, et me l'a prouvé. le majorat de mon fils lui fut rendu, mais seulement ıui concernait la France : ce qui est fort peu de chose. ension me fut accordée au même temps, ce qui me it au moins une sorte de fortune; mais depuis sept ıus en avions été privés; les arriérés ne me furent yés pour ma pension. Cas inouï! et qu'on fit, je renaître pour moi seule! Ce fut alors que je me re- lans cette campagne d'Orgeval pour y respirer et re jour avec le sort, pour arranger ma destinée et de lui si je pouvais compter sur un avenir!... ı alors trente-six ans : ce n'était pas non plus pour âge de la réclusion, mais la raison l'ordonnait pour nps. Je demeurai donc à Orgeval pendant vingt mois. nt ce temps j'organisai mon avenir. Je m'établis en- ı Versailles et non à Paris, où d'anciennes habitudes :e et de position, des relations qu'il me faudrait en- ir et dont l'état n'était pas changé, parce que les au- vaient eu l'esprit de *prévoyance*, tandis que Junot t été qu'un sot ainsi que moi*, et que mon état dif- trop du leur. Ce n'est pas que j'eusse de la vanité, ɔp de fierté pour être vaine; mais je ne me sens pas

t ainsi, par exemple, que dans la guerre d'Espagne de 1809 à uillet), nous avons fait venir plus de 200,000 fr. de France en ɔ.

respect et d'attachement, je lui donne nom de mère, car j'ai pour elle la tendres fille.

Elle était donc chez moi lorsque ce arriva. Oh, quel coup elle reçut !... Si d la cause royale, si attachée par le cœu cette famille ! Je crus qu'elle mourrait de comme ces gens qui tombèrent en e

faite pour supporter un intérêt qui nous blâme plaindre. Toutes ces considérations me déter m'établir à Versailles, dont la proximité de Pa d'ailleurs propice pour l'éducation de mes enfan ainé étant au collége Henri IV et le plus jeune à Mes filles étaient près de moi, oubliant bien la forcée d'Orgeval, car il ne se passait pas de jou n'eussent des fêtes les plus amusantes du mond Jouanne, excellente et bonne amie dont la ma sous tous les rapports, la meilleure de la ville, danser tous les jours uniquement pour mes fil un temps certes bien divertissant pour elles, et j pas qu'il leur rappelle *cruellement* leur jeune l'historique de cette réclusion de mes enfans *campagne déserte*, voilà l'historique de cette *mèr ses enfans* dans une solitude. Hélas ! s'il l'eût fa serions restés ! contre l'impossibilité il n'est r puisse faire. La patience et la résignation, vo que l'on peut opposer au malheur avec la dign même.

Je n'aime pas à occuper de moi ; mais je ne sous silence une réponse qu'on a provoquée marques sur un temps de ma vie privée qu'on a On me force à sortir de ma réserve habituelle

ne.

nnoncer la nouvelle de la mort de Henri IV !... lle fut très-mal, et même dangereusement.

Il y a de ces événemens vraiment marqués d'un ndex sanglant dans le ciel. Celui de la mort du duc de Berry est de ce nombre ; mais après l'admirable ouvrage de M. de Chateaubriand, il est impossible même de tenter cette relation ! Il y a dans cet ouvrage un dramatique puisé à une source primitive. C'est beau comme Priam baisant les mains sanglantes d'Achille ! ... c'est beau comme tout ce qui est simple et vrai ! comme tout ce qui est traduit du cœur. Traduisez cette brochure de M. de Chateaubriand en quelque langue que vous vouliez, et dans toutes ce sera beau, très-beau ! Vous aurez de belles pensées. — Ces pensées-là seront comprises par tous les pays de la terre, parce que partout il y a des pères, de jeunes femmes, des rois à cheveux blancs, dont la couronne d'or est doublée d'épines ! M. de Chateaubriand est aussi éloquent qu'Homère dans ce moment où il peint Louis XVIII arrivant près du lit où repose le seul espoir de cette famille, si souvent exilée et si souvent frappée du fouet du malheur ! ... Oh ! qui peut rendre ce qui, en effet, fut en ce moment ? Qui peut dire tout ce que ces âmes avaient de fiel et de souffrances ? Eh bien, je n'y étais pas, mais je l'ai compris par la relation admirablement belle et simple, touchante, naïve de M. Chateaubriand !... C'est ainsi, je le répète, qu'on est poëte !... Ce n'est

pas seulement en faisant des vers. Qui de nc peut se flatter d'entendre le Dante parfaitemei c'est-à-dire au point de penser dans son espr sans le traduire en français, pour rendre son ic à soi-même ? car voilà comment, je crois, qu' sait une langue ;... alors on peut dire qu'on comprend ; eh bien, quel est celui ou celle de nc qui comprend cet Homère, dont je parlais tout l'heure ?... C'est par la richesse des pensées, largeur des conceptions des choses admirables q cet homme immortel a placées dans son œuvr qu'il traverse les siècles ; il est arrivé jusqu'à no pour se montrer tel qu'il est : colosse, géant, fait pour régir le monde pensant !...

M. de Chateaubriand a plusieurs de ses œuv dont on peut tenir ce langage. Il faut être de m vaise foi, il faut être d'un parti passionné pour pas accorder à M. de Chateaubriand la couroi et le sceptre de notre royaume littéraire, d Victor Hugo a été l'héritier légitime.

J'ai parlé de M. le duc de Berry dans les d premiers volumes de cet ouvrage. Je l'ai fait s passion, sans aucune passion de parti surtout j'ai toujours blâmé l'empereur qui crut faire grand acte d'autorité impériale, en parlant M. le duc de Berry comme il l'a fait : c'est une dignité vraiment peu faite pour attendrir en fav de l'empereur, qui montra, dans cette circ stance, plus de fiel que de justice, et plus d'es corse que de grandeur française.

M. le duc de Berry avait, en 1820, quarante-deux ans. C'est bien jeune pour mourir !... Il y a dans cette destinée toute la révélation des malheurs de 1830 ! Comment ne pas prévoir que la nue renferme encore de la foudre, et qu'elle ne s'est pas épuisée à tomber tant de fois sur les têtes, lorsqu'après tant d'années de souffrances et de résignation, une sainte martyre comme madame la duchesse d'Angoulême, reçoit cette nouvelle couronne d'épines et cette nouvelle palme?... Ah ! sans doute, il est permis de douter que jamais la fortune nous rendra, non pas ses faveurs, mais le repos de la souffrance !

On connaît tous les détails de la mort du duc de Berry, tous les antécédens surtout, entre autres le fameux mot du duc de Fitzjames, qui, étant la veille à un bal masqué chez M. Louis Gréfulhe (1), et étant masqué en je ne sais plus quel niais, mais en tout cas qui n'est pas lui-même, car c'est assurément un homme de beaucoup de talent, dit au duc de Berry, qui était à ce bal, en lui montrant un de ces petits couteaux qu'on appelle un Eustache ... : *Papa, c'est pour quatre heures*, ou telle autre bêtise comme celle-là... Le lendemain arrive l'événement ! Qu'on juge de l'état dans lequel M. le duc de Fitzjames dut se trouver ! il en

(1) M. Louis Gréfulhe était le pair de France qui avait épousé mademoiselle de Vintimille. Il logeait alors rue Blanche. Sa maison était ce qui fait aujourd'hui Tivoli.

fut malade ! ... Ah ! quelle douleur ce
lui, pour ces serviteurs zélés comme
M. de Maillé, M. de Damas, M. de L
M. de Blacas, s'il y eût été surtout ; ca
attachement aux princes, il était bien
bien apprécié.

Le coup frappé par Louvel l'était hal
c'étaient les racines de l'arbre coupées
profondeur et justement assez avant poi
ne pussent repousser ; car on avait,
paraît, la cruelle et perfide espéran
frayeur ferait faire une fausse couche à l
si elle était grosse, ce qu'on ignorait
château ; mais, malgré l'horrible ca
malgré l'affreuse et terrible secousse q
faire éprouver un tel accident, il est co
le ciel fut juste et la sauva. Ce qui es
malgré tout ce que le parti libéral a pu

Il est arrivé dans ce genre une aventu
cercle de mes amis intimes que je vais r
pour prouver que la frayeur peut re
fruit maternel d'une jeune femme, dé
nature lui confie et qu'elle lui conserve
par ce même motif admirable de conse
régit l'univers. Je le fais avec d'autant p
rêt qu'il y a maintenant un fait bien av
staté : c'est que M. le duc de Bordeaux e
M. le duc de Berry et de madame la d
Berry; mais les factions sont toujours viv

énier un fait, parce que

la passion de l'opposition. Ce n'était au reste qu'un rendu : et les ridicules propos tenus sur le roi de Rome avaient appris le chemin pour le duc de Bordeaux.

Madame M....l, femme d'un banquier d'Orléans, avait deux filles : l'une, qui était l'aînée, s'appelait mademoiselle Avoie M....l; et l'autre, la cadette, se nommait Betzi. Cette dernière était mon amie d'enfance; elle est aujourd'hui madame de L....c, et habite l'Abbaye-aux-Bois; l'aînée était l'amie de ma sœur, madame de Geouffre. Mademoiselle Avoie M....l n'était pas jolie, mais elle était fraîche, elle avait de beaux cheveux blonds, et son caractère était peint dans ses yeux bleus remplis de douceur; elle avait une belle dot et formait enfin ce qu'on appelle un bon parti.

On parla à sa mère à cette époque d'un mariage pour elle dont toutes les convenances étaient parfaites : le prétendu était M. le comte Charles de P...; son père avait été intendant de Metz; sa sœur, madame la marquise de F....., était une des plus jolies personnes de Paris, et cette alliance enfin était convenable en tous points.

Madame M....l et son mari prêtèrent donc l'oreille aux propositions qui leur furent faites, et donnèrent un demi-consentement. Cette amie, qui était madame de L..... , était aussi aimée de ma famille, et nous sûmes doublement ce qui allait se passer.

Les deux familles paraissaient parfaitement

d'accord, lorsque tout-à-coup le plus singulier incident vint mettre une entrave à la réussite... Le comte Charles n'avait été instruit que très-imparfaitement de ce qui se passait, et il avait toujours répondu qu'il ne voulait pas se marier.... Le fait est qu'il avait alors une liaison très-intime avec madame la comtesse de C..... et que cette liaison, qui étonnait ses parens et ses amis, avait déjà empêché plusieurs établissemens pour lui. Ce n'était pas cela qui était étonnant, c'était l'objet d'un amour qui en vérité tenait du phénomène.

Madame la comtesse de C..... avait alors plus de quarante ans; elle était contrefaite, portait une perruque, avait d'assez jolis petits yeux, pas de dents, le menton de galoche, une tournure inconcevable; mais une âme belle et grande, un cœur d'or et un esprit des plus ravissans.

Le comte Charles de P... avait vingt-sept ans, cinq pieds sept pouces, une des belles tournures d'homme que je connaisse, et en tout il était un homme remarquable par ses manières et sa position, dont il tirait un grand avantage pour paraître ce qu'il était réellement : un homme de haute société... La préférence qu'il avait accordée à madame de C..... prouvait tout ce qu'il savait comprendre en esprit et en charme de conversation ce que quelques personnes lui refusaient. Sa passion pour madame de C. ... était profonde. Il

t de chemin que celui qui menait ch

elle; il était constamment avec elle, ne voyait qu'elle, et l'aimait d'un amour si entier qu'elle fit envie. Le monde trouva étrange que deux êtres s'avisassent d'être heureux sans qu'il l'eût permis! de quoi se mêlaient cet homme et cette femme d'être heureux, de sourire à la vie sans que le monde, ce grand justicier des actions de chacun, eût approuvé ce qui se passait entre eux?... Aussitôt que la voix de l'accusateur public eut retenti sous la voûte du ciel, toutes les voix répondirent, et le comte de C..... s'avisa à son tour de demander un beau matin de quoi s'occupait chez lui le beau jeune homme qui ne paraissait guère y venir pour lui.

M. le comte Charles de P.... fut alarmé, mais non pas pour lui de cette inquisition... il trembla pour la comtesse, et lui parla de ses craintes...

La comtesse voulait aborder ce sujet depuis quelque temps... on était venu à elle... pour lui demander son assistance afin de déterminer le comte Charles de P.... à conclure ce mariage; et d'abord elle avait refusé de se mêler d'une telle affaire.

« Le comte Charles est son maître, » avait-elle répondu à sa sœur, lorsqu'elle était venue pour lui en parler; « je ne puis influer en rien dans une décision de cette nature; je ne lui en parlerai pas. »

Et la sœur dut en effet comprendre que la comtesse de C..... lui disait en même temps: *Je ne*

veux pas frapper sur mon propre bon truire ! !...

Mais lorsqu'elle vit que leur liaisor cée, elle en parla la première au cor pour le déterminer à conclure cette al que toute sa famille la souhaitait ! m Charles ne voulut rien entendre, et p mois il résista avec force même aux pri dame la comtesse de C.....

« Eh bien! lui dit-il un jour, vous le vo marierai... mais c'est pour notre info tuelle ; rappelez-vous mes paroles : vou malheur de tous deux. »

Le mariage fut enfin arrêté à la grand vieux comte de P.... et de la famille M. certes était loin de s'attendre à ce qu'il coûter.

J'ai déjà dit que mademoiselle Avoie M.. fraîche et agréable...: madame de C..... e jalouse dès les premiers jours des accord premières larmes qu'il vit couler, Charles, lui avait jamais donné un sujet de plainte, q mais ne lui avait coûté une larme, devint c insensé... il se jeta à ses genoux, fit et dit folies, et finit par s'engager solennellement pas vivre autrement qu'en frère et sœur avec demoiselle Michel. Madame de C..... ne deman pas ce sacrifice. mais comme elle aimait tend Charles, elle sourit en le receva se fit. Le comte Charles s'étal

une terre avec sa femme et la famille de sa
e, qui se composait alors de sa mère, et
jeune sœur ; le père restait à Paris pour ses
:s. Cette terre était auprès d'une propriété
bitait madame la comtesse de C.... Chaque
le comte montait à cheval et allait la voir,
ır liaison était plus tendre qu'elle ne l'avait
; été.

jour, madame la comtesse de C..... se trou-
dîner dans une maison avec M. de P.... et
ıne femme... Celle-ci ne mangeait pas; la
:sse de la maison répondit en souriant à ma-
de C..... qui en faisait l'observation avec in-
que c'était une maladie toute naturelle,
ıt à une jeune femme!... Madame de P....
, baissa les yeux et le comte Charles n'osa
les siens sur madame de C....., qui devint
:omme la mort... Après le dîner, Charles
t s'approcher d'elle ; mais elle s'entoura de
e monde qu'il ne put lui parler, et la soirée
la sans avoir amené un seul moment où il
ı trouver seule.

lendemain matin il était à peine midi, qu'il
sur la route de son château. En arrivant il
ıuva prête à le recevoir, mais sérieuse et
expression qui devait tout lui faire pré-
r.

harles, lui dit-elle, vous savez que votre
ge s'est fait complétement de mon aveu et
ıa volonté vous y a même déterminé. Je ne

puis donc aujourd'hui vous dire que ce que je vous ai dit alors : vivez heureux et séparons-nous.

— Jamais ! s'écria Charles en pâlissant, jamais !

— Je le veux, et cela doit être ainsi, répond madame de C.....; ma propre dignité me le commande. Je ne veux pas de partage, ajouta-t-elle plus bas, et comme en regrettant de laisser échapper le reproche.

— Ah ! s'écria Charles, voilà donc le motif de votre colère !... eh bien, le divorce est là.

— Insensé ! croyez-vous donc que ce soit ainsi que vous me ramènerez vers vous ? un divorce !... si vous prononcez encore une fois ce mot, je ne vous revois plus. »

Charles ne savait ce qu'il devait dire ; sa tête était en feu.

« Ne plus me revoir, s'écria-t-il, ne plus me revoir ! Mais vous êtes insensée vous-même de me faire cette menace ! ne me connaissez-vous plus ?

— Charles, dit avec fermeté madame de C....., je ne veux pas de scènes aussi scandaleuses. Que voulez-vous de moi ? une approbation tacite et entière de votre conduite ? cela m'est impossible. Voilà mon dernier mot ; j'en souffrirai comme vous, mais je veux faire cesser une relation qui cesse d'être convenante. Croyez que je vous aime toujours ; mais je ne puis vous aimer maintenant que

frère. »

isant adieu de la main, elle passa dans

ne pièce voisine dont elle ferma la porte sur elle. harles se précipita contre cette porte. Il fit et dit ille folies : il pleura, cria, supplia et fut enfin ontraint de partir en entendant la voix du comte e C... qui revenait de la chasse.

Rentré chez lui, il écrivit une longue lettre à comtesse de C....., dans laquelle il lui parlait ec un accent du cœur. Mais il n'eut aucune réonse, et jusqu'au lendemain il fut dans cet état ue connaissent tous ceux qui ont aimé lorsqu'ils ttendent la réponse d'une lettre qui importe à ur existence ; car aimer n'est-ce pas notre vie !

Aussitôt qu'il fit jour, il s'achemina vers le châau de C..... En arrivant il demanda si la comsse était levée : le concierge lui dit qu'elle était artie pour Paris.

« Partie pour Paris ! s'écria Charles. » Le conerge répéta qu'il était positif que la comtesse ait partie pour Paris, le matin même, avant le ver du soleil.

C'était vrai !

Charles fut attéré. Il reprit lentement le chemin e son château où il trouva sa femme qui l'attenait avec inquiétude. Elle l'aimait ! sa mère seule onnaissait le mystère de cette liaison entre Chares et madame la comtesse de C..... Sans doute lle l'ignorait avant le mariage ! Comment aurait-lle pu sacrifier son enfant à un homme dont le œur était dévoré par une passion délirante qui ouleversait sa vie ? Elle était dans le salon au mo-

ment où son gendre y entra, et sa pâleur
changement la frappèrent. Elle s'approch
cement de lui; mais en la voyant, il s'é
rapidement d'elle, et courut se renfermer d
chambre.

« Mon Dieu! qu'a donc Charles? dit e
rant madame de P..., en voyant son mari r
ser la main qu'elle lui avait tendue pour
la sienne.

— Je ne sais, ma fille, » répondit sa m
attendrie, car elle venait de lire le malhe
fille dans le regard que lui avait jeté son g

« Mais si j'allais lui parler, lui demander
a, » dit doucement la jeune femme?

Madame M... l'approuva. Elle fut alors
doucement à la porte du cabinet de so
elle était fermée. Elle frappa deux fois sa
de réponse : enfin, à la troisième interp
Charles lui ouvrit : mais sa pâleur, le dés
ses cheveux et de ses vêtemens effraya sa
En le voyant ainsi, elle se jette dans ses
fondant en larmes :

« Charles, lui dit-elle en sanglottant,
dis-moi ce que tu as! Est-ce un chagri
puisse consoler, une peine que je puisse
dis-moi ce que tu as... dis-le moi, mon ami
une dette? Aurais-tu joué? ajouta-t-elle
en se penchant vers lui; dis-le moi, je p
mon père, il m'aime et il t'aimera aussi!

[illegible] Charles eut un remords

voyant pleurer sur son sein cette femme qui imait avec confiance, avec amour, et lui pro-sait d'embellir, d'adoucir sa vie, lorsqu'il bri-t la sienne !

« Non, lui dit-il, je n'ai rien que tu puisses lmer ; laisse-moi ! »

Et, l'embrassant au front, il la poussa douce-nt hors de la chambre, et referma la porte sur e. Madame de P... se retira avec le désespoir ns l'âme : elle était alors grosse de cinq mois ! mère essaya de la consoler ; mais la plaie était p vive, il fallait la voix de la personne aimée ur calmer une telle souffrance ! Madame de P..., ignant d'irriter son mari, essuya ses larmes et servir le déjeuner, mais Charles prétexta des ires, et ne vint pas. La journée fut triste et nplie par des messages continuels du château Charles à celui de C.....; mais on rapporta jours la même réponse : madame la comtesse st pas revenue !

Charles avait de la fermeté dans l'âme... mais il it faible par le cœur et par la tête ; il aurait été rfaitement brave au feu de l'ennemi, parfaite-nt brave devant un duel, et il ne savait pas aver un danger comme celui qui s'offrait à lui !... pleurait comme un enfant... et ne savait pas re à cette douleur de la passion : va-t-en de moi.

e lendemain, Charles fut chez madame de C... *Elle était encore absente !* lui dit-on à la grille. ais le concierge lui dit tout bas avec intérêt

qu'elle y était ; mais qu'il avait ordre, sous peine d'être chassé, de ne pas le laisser entrer !... Charles fut atterré !... Un amour comme le sien méconnu à ce point ! Qui pouvait l'avoir amené à ce point de malheur ?... Il jugeait madame de C... d'après lui, et ne voyait pas que plus cette femme l'aimait, plus la jalousie avait bouleversé son âme. Elle était laide, plus âgée que lui, elle savait tout cela ! Que de raisons pour être craintive ?... Mais madame de C... avait accueilli avec tant de bonheur la passion insensée de Charles, que la découverte du contraire lui avait fait bien plus de mal que ne lui aurait causé une infidélité arrivée un an plus tôt. Un partage ensuite lui paraissait indigne d'elle, et elle ne voulut jamais le revoir aussitôt qu'elle put penser qu'il n'y avait dans son amour ni convenance de femme, ni sécurité d'amante.

Charles revint chez lui, pensif et sombre. Il ne se mit pas à table. Sa femme, dont l'éducation avait été très-religieuse au milieu des troubles de la révolution, priait et pleurait en attendant son retour. — Oh ! disait-elle à sa mère, si je pouvais savoir ce qui le rend ainsi !.... Si c'était une affaire d'argent, j'irais prier mon père, et il ferait bien pour lui ce qu'il ferait pour moi !

Et la mère embrassait sa fille en pleurant aussi, à répondre.... .

Lendemain, Charles écrivit une lettre qui dé-

son absence de raison. Madame de C... lui dit :

Vous serez toujours mon meilleur ami; mais parlons plus d'un titre plus intime. Je suis blue à ce que nos rapports cessent d'être ce ils étaient. Je ne veux ni scène ni trouble, angeons notre vie pour qu'elle soit à l'avenir me et heureuse; plus d'orage et plus de trou-, j'en ai eu trop long-temps. Je n'en veux s; soyez mon ami, mon frère; mon amant, ais! mon amitié et mon estime sont à ce prix. tre femme mérite vos soins, elle est jeune et le; qu'elle soit heureuse! C'est mon vœu, et ir y contribuer, je ferai tout ce que mon voir de femme et d'amie m'impose. Adieu; and vous serez plus calme, je vous reverrai : que je redoute votre présence, mais parce ma santé me défend les émotions vives, et les éclats de votre désespoir me font de la e. Si je vous parais dure et peu votre amie, qu'au contraire, je le suis du fond de l'âme. encore; un jour vous approuverez ma con-

»

cevant ce billet, Charles devint insensé de et de désespoir. Il se frappait la tête con-rbre de sa cheminée, et faisait jaillir le ue sur ses mains. Alors il riait et appelait le C.. en lui montrant ce sang, et lui e voix entrecoupée de sanglots qu'il vou-s'il ne la revoyait pas. Sa femme, alar-

mée de l'état où il était, et dont son valet-de-chambre l'avait avertie, envoya un exprès à son père, qui était demeuré à Paris... mais il fallait deux jours pour qu'il vînt, et malheureusement le temps courut plus vite que lui.

Le jour suivant, Charles fut chasser dans les bois de son château ; les bois de madame de C... touchaient aux siens. Il tira pendant quelques heures sans rien viser ; ne sachant ce qu'il faisait, il ne reprit sa connaissance, dit depuis le garde qui le suivait, que lorsqu'il fut sur les terres de madame de C..... Alors il tira juste, et abattit un lièvre et trois perdrix... En revenant chez lui il fit un détour et passa devant la grille de C... Il donna les perdrix au concierge avec prière de les remettre à madame de C..... à l'instant même, avec un mot qu'il écrivit au crayon sur un morceau de papier qu'il arracha de son souvenir. « Ces perdrix sont » de chez vous, ne les refusez pas parce que je les » ai tuées. Peut-être un jour aurez-vous plus de » pitié de moi lorsque je serais comme elles. »

Il rentra chez lui, et entra dans le salon, où il s'assit, mais sans avoir adressé la parole à sa femme et à sa belle-mère... Il y était depuis un quart d'heure lorsque son valet-de-chambre entra dans le salon, tenant à la main trois perdrix qu'il lui présenta de la part de madame de C... C'étaient les siennes !

Il devint pâle, et se leva sans toucher aux perdrix !...

« Qui vous a remis ce gibier, Louis? dit-il à son valet-de-chambre.

— Le domestique de la comtesse de C... monsieur... il est reparti à l'instant... Monsieur veut-il qu'on courre après lui?

— Non... Oui... appelez cet homme!... Qu'on l'arrête! Mais non... non laissez-le aller... je vais écrire, et vous irez vous-même à C..., Louis! »

Charles passa dans son cabinet, et écrivit une longue lettre... Il mit sur l'enveloppe : *A madame la comtesse de C...*, pour être ouverte à l'instant, et lue sans témoin...

« Louis, dit-il à son valet-de-chambre, qui croyait son maître atteint de folie par son amour pour une femme aussi laide que madame de C...., Louis, vous donnerez vous-même cette lettre à madame de C...., VOUS-MÊME, entendez-vous?... et vous lui direz que c'est une *question de vie et de mort* que celle qui nous occupe en ce moment. Il faut donc qu'elle ouvre cette lettre, et qu'elle l'ouvre au plus vite... et qu'elle me réponde à l'heure même. — Va donc, misérable, s'écria-t-il en le poussant par les épaules... va donc vite... tu me tues avec ton retard... »

Louis se sauva promptement; car la voix de son maître était tellement tremblante et ses yeux si hagards, qu'il craignit pour lui-même; il fut aussitôt prendre un cheval à l'écurie, se jeta dessus, et courut à bride abattue au château de C....

Charles rentra dans le salon, où sa femme

faisait de la musique... En le voyant si pâle, elle courut à lui et lui prit la main, qui était froide et tremblante... Elle lui posa l'autre main sur le front...

« Charles, lui dit-elle d'une voix douce, en lui donnant un baiser... comment pouvez-vous être aussi méchant pour vous-même?... Voyez, il est six heures!... vous ne demandez pas le dîner, et vous n'avez pas déjeuné!...

—Comment le savez-vous, demanda Charles d'un ton rude... Je suis allé à la chasse!...

— Je l'ai su par Robert, répondit madame de P..., en baissant les yeux et retirant son bras, car le regard de son mari la faisait trembler!... Je lui ai demandé si vous aviez fait une bonne chasse, et...

— C'est-à-dire que vous questionnez mes gens, s'écria Charles avec colère!.. La première fois que cela arrivera à votre fille, madame, ajouta-t-il en s'adressant à madame M....l, qui travaillait silencieusement dans un coin du salon, vous voudrez bien lui dire que cette conduite me déplaît... Si vous voulez dîner, faites servir, » poursuivit-il en sortant et frappant la porte avec violence.

Madame de P... resta quelque temps sans faire un mouvement... La conduite de son mari était si étrange qu'elle ne la comprenait ni ne la devinait même confusément. Comment son soupçon aurait-il pu tomber sur madame de C...? et Charles ne

qu'elle...

le sonna et dit qu'on servît... Lorsque la
ie se fit entendre, Charles vint aussitôt dans
lon, et dit à sa femme : « Vous pouvez vous
re à table ; je ne dînerai pas, j'ai mal à la
... » et il se mit à lire les journaux en s'éta-
ınt dans un fauteuil, et faisant signe à sa
-mère de suivre sa femme, car il vit que
ıme M....l voulait lui parler.

dîner fut court... Madame de P... avait les
rouges et gonflés, et madame M....l ne pou-
ever les siens sur sa fille sans pleurer... Ces
êtres représentaient le malheur dans sa dou-
silencieuse... Madame de P... prit son ou-
:... c'était la layette de son enfant à laquelle
ravaillait... Elle prit un petit bonnet qu'elle
t de finir, et, s'approchant de son mari :
Charles, lui dit-elle, voyez un peu comme ce
et sera joli sur la tête de notre fils !... »
arles se retourna vivement et tressaillit !...
›m de fils venait d'éveiller en lui des mouve-
. qui avaient pu sommeiller, mais qui ne
aient être étrangers à un homme dont l'âme
noble et belle... Il leva les yeux sur sa femme ;
tait là auprès de lui, tenant son petit bonnet,
le faisait tourner sur sa main ; et sa figure
e et pure reflétait en ce moment tout le mys-
ıi profondément beau de l'épouse qui devient
!... Sa maternité, déjà très-apparente, au
le déformer sa taille, lui donnait un charme
fallait l'aveuglement de Charles pour ne pas

comprendre et sentir. Il le sentit cependant... et prenant sa femme dans ses bras, il la serra contre sa poitrine avec une expression de bonheur et d'orgueil qui rendit la jeune femme à la fois heureuse et confuse !... Elle se baissa vers lui, et laissant tomber sa tête sur son visage, elle le baisa au front avec cette chaste pudeur, cette tendresse permise qui ne se trouvent que dans le cœur d'une femme. Dans ce moment on entendit le galop d'un cheval !... Aussitôt que le son même éloigné parvint aux oreilles de Charles, il repoussa sa femme, et courant au-devant de Louis, il lui arracha la lettre qu'il tenait avant qu'il n'eût le temps de lui dire le résultat de sa commission...

« Donne, donne ! » lui dit-il... et retombant dans le fauteuil qu'il venait de quitter, il tint quelque temps la lettre qu'il venait de recevoir avant d'oser l'ouvrir... Il sentait, au volume, que le paquet était long, et qu'il y avait plusieurs feuilles... Il regardait l'adresse... Il sentait battre son cœur à la vue de cette écriture qui tant de fois lui avait annoncé le bonheur... Ce cachet, qui représentait une belle tête de femme, était une pierre antique gravée, qui avait été rapportée de Rome par le comte Charles, et qu'il avait donné à la comtesse de C... Depuis ce jour-là, jamais elle ne cachetait ses lettres qu'avec ce cachet. Que de fois sa jalousie inquiète ne l'avait-elle porté à [illegible]nder à madame de C.... si elle avait [illegible] fidélité à leur promesse, si elle

n'avait jamais cacheté d'autres lettres avec leur *sceau!* Ah! combien tous ces souvenirs revenaient en foule dans les pensées tumultueuses de Charles!... Il était comme soumis à un vertige... il sentait qu'il ne pouvait ouvrir ce paquet avec calme, et il sentait en même temps que l'impatience qu'il éprouvait le dominait à lui donner la mort....

Enfin il brise le cachet! l'enveloppe est déchirée! il voit son sort... et demeure atterré... c'était sa propre lettre!...

Elle n'avait pas même été ouverte... elle était encore intacte et sans la moindre apparence qu'on eût voulu même l'ouvrir. Du reste, aucune ligne, aucune parole, même au crayon, n'accompagnait cet envoi, ou plutôt ce renvoi injurieux...

Charles demeura quelque temps sans pouvoir ni se lever, ni faire même un mouvement; ce qu'il éprouvait était étrange : c'était un mélange de colère et de pitié sur lui-même, qui troublait sa raison. Il était comme insensé... et insensé de fureur autant que d'amour!... Enfin il se leva brusquement et sortit en appelant Louis avec une violence et des éclats de voix qui firent retentir la maison...

Louis accourut aussitôt.

« Que t'a dit la comtesse?

—Rien, monsieur.

—Comment, rien?

—Non, monsieur... » et Louis, se rappelant aussitôt l'ordre de son maître, se hâta d'ajouter :

« Et cependant, comme monsieur l'avait ordonné, j'ai demandé à voir madame la comtesse.

— Eh bien !

— Eh bien, monsieur, il y avait du monde, et le monde était dans le grand salon où était madame la comtesse... J'ai demandé à Baptiste, le grand valet-de-pied de madame, de lui dire que j'avais à lui parler de la part de monsieur : alors Baptiste est allé le dire à madame, et madame la comtesse... et madame la comtesse...

— Eh bien ! dit impatiemment Charles en frappant avec violence sur la table : « eh bien... après...

— Eh bien ! comme j'ai eu l'honneur de le dire à monsieur, madame la comtesse est sortie dans le petit salon vert... alors je lui ai remis la lettre de monsieur en répétant mot à mot ce que m'avait dit monsieur, et madame la comtesse m'a répondu en souriant :

— C'est très-bien, mon ami, c'est très-bien ! continuez à servir aussi bien votre maître !... continuez, et je vous ferai du bien.... parce que vous êtes un honnête garçon... Et madame la comtesse s'en est allée ensuite pour répondre à monsieur, et Baptiste m'a apporté la réponse que j'ai rapportée à monsieur.

— Et tu lui as dit ce que je t'ai fait répéter plus de dix fois : *Il y va de la vie et de la mort ! il y va de la mort !*

— Oui, monsieur, je l'ai dit à madame la comtesse...

— C'est bien, laisse-moi. »

Le fait est que Louis avait oublié la phrase si importante de son maître, et qu'il avait tout bonnement remis la lettre à Baptiste, qui servait à table dans le même moment; et que Baptiste, tout simplement aussi, avait remis la lettre de Charles à la comtesse, qui avait dix personnes à dîner ce jour-là... Son mari, en reconnaissant l'écriture, avait froncé le sourcil, et avait dit à sa femme :

« En vérité, madame, vous devriez bien recommander à vos gens de garder votre correspondance pour vos heures de liberté... il est étonnant qu'on vous poursuive à table pour vous demander une réponse. Si c'est là de la liberté des champs, j'aime encore mieux l'esclavage de Paris... là, du moins, cet esclavage ne se voit pas !... »

Madame de C..... avait reconnu l'écriture de Charles aussitôt que le plateau d'argent sur lequel la lettre lui avait été présentée avait été sous ses yeux; cette vue l'avait fait pâlir, et dix fois pendant le discours de son mari elle fut au moment de se trouver mal...

« Ma réponse ne sera pas longue, dit-elle au comte de C..... aussitôt qu'on fut hors de table... et vous allez la voir. »

Et s'approchant d'une table, elle mit la lettre de Charles sous une enveloppe, la cacheta, mais ne

put résister à sceller cette dernière parole muette avec ce cachet qui en avait fermé tant de douces et de tendres, et qui désormais devait demeurer inactif!... En le posant sur la cire, madame de C..... se sentit défaillir. Elle sonna cependant avec une apparence de calme.

« Donnez cette lettre au domestique de M. le comte de P...., dit-elle à son valet-de-chambre, avec mes complimens pour la comtesse de P.... et madame et mademoiselle M....l. »

C'est ainsi que la commission de Charles fut faite; c'est ainsi qu'une lettre qui contenait la demande de *la vie* ou l'arrêt de *la mort* fut remise à celle qui devait en prononcer! triste expérience pour ceux qui croient s'être acquittés de leur mission pour avoir fait seulement une partie de la chose!

Charles, demeuré seul, se promena quelque temps dans son cabinet!... Il tenait dans sa main la lettre qu'on venait de lui rapporter; il la froissait, la jetait loin de lui, puis la reprenait; voulait en écrire une autre, puis la déchirait, il s'écria:

« Non! plus de lettres... plus de paroles! ce sont des actions, et de terribles actions qu'il faut à cette femme, pour lui prouver qu'elle est aimée!... Mon Dieu, mon Dieu! pardonnez-moi! »

Il se prosterna un moment et pria: mais la prière n'est consolante que lorsque le désespoir a fini; ce n'est pas lorsqu'il est dans toute sa viol[illegible] faut lui demander d'écouter! Alors

il n'est qu'une voix qu'il puisse entendre... il n'est qu'une bouche qui semble être l'organe d'une volonté... c'est celle de l'objet aimé... Oui... jamais le désespoir n'a cédé à ce qu'on appelle raison, ou raisonnement, ce qui est encore plus fort.

Charles se releva sans être non-seulement consolé, mais encore plus agité... Sa raison s'égarait encore davantage en voyant les morceaux épars de sa lettre... Il s'assit à son bureau et voulut écrire... mais sa main courait, et son esprit ne pensait pas. Oh! si dans ce moment madame de C..... avait pu le voir, elle aurait été touchée et attendrie, elle aurait pardonné. Oh! qu'elle eût été effrayée, la malheureuse femme, si elle eût vu Charles s'approcher d'une espingole chargée qu'il avait dans son cabinet... la regarder en souriant... se pencher vers l'ouverture évasée de son canon, et lui dire avec joie :

« Merci, toi! merci!... Je vais te devoir ma liberté et ma guérison!... »

Il prit l'arme, l'examina... vit exactement si l'amorce était bonne... puis, reposant l'espingole, il se mit à écrire...

Madame de P.... était demeurée dans le salon avec sa mère et sa jeune sœur; elles travaillaient toutes trois sans parler... leur silence avait une sorte de solennité lugubre qui lui donnait une teinte presque sinistre... Le temps qui avait été beau tout le jour, commençait à s'altérer. On était alors au mois de septembre; le soir s'appro-

chait et le ciel, chargé de nuages noirs, sait que peu de place au soleil coucha donner ses rayons encore chauds et viven lorés... Madame de P.... avait demandé sa pour faire une promenade; mais ensuite el contremandée, et demeurait silencieuse, rant devant ce malheur inconnu qui comme un mystère terrible et semblait lu

« Prends garde à toi!... »

Tout-à-coup une forte détonation se fai dre; elle part de l'appartement du com trois femmes poussent un cri. Madame de s'élancer vers la chambre de son mari, ne peut faire un pas, et retombe sur teuil. « O mon Dieu... mon Dieu! s'écri qu'est-il donc arrivé? »

Puis, se reprenant, elle sourit avec pression presque insensée, car elle était une terreur qu'elle ne pouvait comprendr enfant lui répondait par des mouvemei pités!...

« Je veux aller voir ce que fait Charles enfin; il aura déchargé son fusil comme toujours, et il aura effrayé tous les oi parc!... »

Elle se leva alors, et alla vers le cabin mari. En traversant sa chambre à coucl fut saisie d'une horreur qui n'était qu'u ntiment !... Elle fut contrainte de s'

« Charles ! dit-elle d'une voix étouffée, Charles, réponds-moi donc ! »

Ce silence l'effraya !... Elle s'avança vers la porte et frappa doucement d'abord. « Charles ! dit-elle plus haut enfin... Charles !... c'est moi !... » Elle voulut ouvrir... la porte résistait... Elle insista plus vivement, et repoussa un obstacle qui était contre la porte... Elle entra dans cette chambre !... et vit le cadavre de son mari étendu devant elle, la tête fracassée par la violence du coup qui avait emporté tout le visage et le haut du crâne ; les cheveux baignaient dans le sang qui couvrait le plancher.

Madame de P... ne put que pousser un cri, et tomba à côté du corps encore chaud et tout palpitant de son mari.

Sa mère, qui l'avait suivie, arriva sur le lieu de la scène presque aussitôt qu'elle... En voyant cet affreux spectacle, elle fit emporter sa fille dans son appartement... Elle appela aussitôt les autorités du lieu, et défendit à tous les domestiques de parler de cet événement dans le village.

Madame M.....l est une femme excellente et d'un esprit supérieur... Elle avait marié sa fille à M. de P... avec une entière confiance, pour son bonheur, dans l'honneur et la loyauté d'un homme qui devait tout son avenir à la fortune de la femme qu'il épousait. Elle était détrompée d'une manière terrible pour le bonheur de ce même avenir... Que pouvait-elle faire maintenant de la jeune

existence de cette fille demeurant veuve
ans, et donnant peut-être sa vie pour pr
son amour et de son dévouement pour l
qui mourait pour une autre, laissant en o
enfant, sa femme, sa sœur et son père !.

Madame M.....l fut au-devant du juge-d
au moment de son arrivée... elle lui dit
mots, que son gendre voulant décharg
espingole qui était chargée depuis long
s'était fracassé la tête et qu'elle le priait
baliser pour constater ce fait.

Le juge-de-paix était un bon proprié
l'endroit qui connaissait la vie toute
de M. de P... et de madame de C...
la pensée d'une catastrophe ; mais en voy
madame M.....l se taisait, il n'en parla
mit à écrire sur le bureau même de M. de

Il prit pour le brouillon de son procè
la première feuille de papier qui lui tomb
main. Il la remplit presque aussitôt par
mule, seulement de ce qui se dit en
occasion. Lorsqu'il eut fini, il voulut to
feuille de papier pour continuer : quel
étonnement de la voir remplie de l'écri
M. de P... ! C'étaient ses dernières pens

(1) Qui de nous n'a pas connu M. de P... chez m
Montesson dont il était l'ami intime, alors surto
demeurait rue de Provence. Ce fut lui qui fut s
appé dans une barque au feu d'artific

vait écrites au moment d'exécuter sa funeste résolution..... il l'avait mise à fin avant de terminer ce qu'il écrivait :

« Je déclare au moment de mourir que personne n'a attenté à ma vie. C'est moi-même qui ai mis fin à mes jours que consumait une passion devenue le malheur de ma vie, par la dureté de la femme que j'aimais : madame la comtesse de C... me donne la mort par ma main; c'est elle qui a chargé l'arme, c'est elle qui l'a tirée... je le lui pardonne !... Elle avait raison ! quand on est aimé d'une femme comme elle, comment peut-on demander quelque autre bien à Dieu... j'ai été bien puni. Je dois me punir encore en me privant pour jamais de la voir. Mais la voir comme amie... jamais !... plutôt mourir; c'est ce que je vais faire... Oui, je meurs pour elle, c'est encore une douceur de pensée qui me donne même de l'orgueil... Oui, je meurs pour elle !... Adieu ! Adieu, toi que j'ai aimée avec cette idolâtrie qu'on a pour Dieu !... Adieu, ma bien-aimée !... Quoique mort pour le monde, je ne le serai pas pour toi !... Tu me verras, tu me sentiras près de toi... Mon âme t'enveloppera d'elle-même et la nuit et le jour. Toujours enfin je serai près de toi !... Aime-moi; conserve le souvenir de nos beaux jours ! de ces momens que jamais tu ne retrouveras ! Car sur quel cœur ta tête pourra-t-elle reposer après avoir senti battre le mien ? Quels yeux pourraient se mirer dans les tiens, après

« mes regards d'amour ! Non, jamais tu n
« [illegible]. Dans un autre monde si
« j'attendre [illegible] aimera toujours, et n
« [illegible] adieu encore... Oh ! si tu pensa
« tous les jours à cette heure [illegible]
« jour [illegible]... prends cette heure
« [illegible] cette heure qui fut celle de n
« [illegible]... C'est à cette heure qu
« [illegible] pour la première fois... je veux... »

La [illegible] feuille s'était trouvée remplie, et
heureusement il n'avait pas eu le temps de contin[uer]
était allé en effet demander à son arme
et la consolation qu'il en attendait et qui lu[i]
[illegible] par le seul être qu'il eût jamais
[illegible] aimé. Cette étrange particularité et
le mystère que voulait garder madame N.
jusqu'alors [illegible] observa.

« Faites ce que vous voudrez faire, lui [illegible]
madame N..., je ne sais que vous di[re]
il faut que vous laissiez votre affaire en
bonne. »

Il le fit en effet ; et madame de P... ne
long-temps après ce qui s'était passé da
heure terrible.

Mais ce qui était bien inquiétant pour
ce qui lui donnait des alarmes cruelles, c
voir sa fille sans aucune connaissance et
état tellement affreux que la mort sembla
elle ! « Que puis-je, mon Dieu ! »

e mère! mon Dieu, inspirez-moi!» Il fit plus, auça.

rs le soir, les douleurs se calmèrent, et le len- in matin l'accoucheur de Versailles déclara n'y avait rien à craindre.

effet, malgré cette terrible secousse qui t non-seulement briser les liens de la vie si e de l'enfant que portait madame de P..., la sienne propre, elle mit au monde, cinq après, un fils qui est vivant aujourd'hui et it le portrait de son malheureux père; seu- it il est brun et monsieur Charles de P... olond.

dame de P... adorait son mari, au moins t que madame la duchesse de Berry adorait eigneur le duc de Berry. La secousse fut aussi le d'un côté que de l'autre! peut-être même, lui de madame de P... le fut-elle davantage. ivait dans cette longue agonie de l'âme une ur inquiète qui devait être une affreuse pré- ion à ce coup qui frappait ensuite comme une e lancée par une main ennemie sur une tête ente. La duchesse de Berry reçut le sang du e Berry sur ses habits de fête, sans doute, la robe blanche de madame de P... fut aussi ée du sang de son mari, et depuis bien des , elle l'était des larmes du désespoir! Oh! doute, la douleur de madame la duchesse de fut affreuse! mais je le répète, celle de ma- de P..., fut plus profonde et devait bien plus e donner la mort à son enfant!

C'est donc pour arriver à la conclusion de c que je veux prouver que j'ai raconté cette histoir Madame la duchesse de Berry a pu conserver so enfant malgré la terreur de cet affreux événemen Il y a dans cette terreur même une sorte de s lennité rassurante par le cri de sympathie jeté pa la France au cri de mort jeté par la royale victim au cri de désespoir poussé par sa malheureu veuve. Mais la plainte douloureuse de madame d P... ne fut entendue que d'une mère et d'une sœu au désespoir, et qui ne pouvaient lui donner d'autr consolation que celle de pleurer avec elle ! Ell renfermait son chagrin dans son âme blessée mort et conserva pourtant son enfant ! Elle l conserva et lui donna la vie ! Madame la duches de Berry a donc également pu conserver son enfan et d'autant mieux qu'elle avait autour d'elle un barrière de consolation qui empêchait la doulen de doubler son malheur.

Oui, le duc de Bordeaux est le fils du duc d Berry. On a fait comme toujours des fautes et de fautes réitérées. On a été plus qu'imprudent dan toute cette affaire. Que de légèreté ! Quel peu d soin pour prévenir ce qui avait été dit lors de l naissance du roi de Rome ! Il était le fils de l'em pereur comme le duc de Bordeaux était celui d duc de Berry. C'est un fait qu'on ne peut plu mettre en doute aujourd'hui.

Tous les détails de cet affreux attentat sont dan ux du temps. Il y a une sorte de voil

sinistre jeté sur cette histoire sanglante, et nulle main humaine n'a eu le courage de le lever à cette époque! Mais depuis on a eu plus de force et je dirai plus de justice. Il ne suffit pas de dire cet homme a *tué*, il faut le prouver, et monsieur Decazes fut accusé par la folie la plus stupide et l'injustice la plus cruelle. C'est un homme d'une généreuse nature que M. Decazes, et s'il a pardonné, nous pouvons pardonner, nous, ses amis, à ceux qui l'ont offensé.

C'est un fait immense dans l'histoire de notre époque que la mort de monseigneur le duc de Berry; c'est pour cette raison que j'ai passé sous silence les détails de cette catastrophe; je voulais en parler avec tout le soin que mérite un aussi grand événement; il va d'ailleurs se rattacher à ceux que je viens de traiter; car Louvel est loin d'être étranger à l'histoire du carbonarisme. J'ai déjà parlé de monseigneur le duc de Berry dans le volume précédent: j'ai raconté son enfance, sa jeunesse et j'ai cité de lui des faits dignes de le faire aimer et estimer de la nation française. Nous avions été long-temps abusés, nous autres gens de l'empire, surtout de la jeune génération, non-seulement sur le véritable caractère du duc de Berry, mais sur sa vie; c'est ainsi qu'il était reçu parmi nous que les princes français n'avaient jamais été à l'armée; et cependant lors du licenciement de l'armée de Condé, le duc de Berry avait déjà fait huit campagnes. Une chose curieuse peut-

être à lire dans ces mémoires, sera un extrait
bulletin de la fameuse bataille d'Hohenlinden éc
par le duc de Berry à la reine de Naples, le
décembre 1800 : on y verra comment les pu
sances étrangères ménageaient à cette époque
Français se battant pour la cause légitime.

« ..... En même temps, (trois divisions
» l'armée de Moreau) passèrent l'Inn entre N
» beieren et Rordoff, défendu ou plutôt obse
» par vingt-cinq dragons d'Enghien et douze hc
» mes de Durand. Les Français s'avancèrent en
» battant toujours contre M. le duc d'Engh
» (qui avait réuni son régiment et celui de l
» rand), jusqu'au village de Riedering. Les
» trichiens n'arrivèrent qu'à une heure. Le gé
» ral *** s'emporta beaucoup sur ce que n
» avions laissé passer deux mille cinq cents hc
» mes devant vingt-cinq dragons, et surtout de
» que M. le prince de Condé avait abandonné
» position de Rozenheim, où le canon nous av
» démonté deux pièces, tuant hommes et chevat
» les Français d'ailleurs nous ayant débordés
» étant déjà à Riedering, à deux lieues en arriè
» de la position. Le général*** envoya *le génér*
» Guilay avec *sa division* pour se joindre av
» M. le duc d'Enghien et forcer Riedering. C
» ordre fut exécuté. M. le prince de Condé
» M. le duc d'Angoulême attaquèrent avec les gr
» p Bourbon, et emportèrent sur-l
batteries de l'ennemi. M. le d

l'Enghien chargea, avec les dragons à pied, l
égiment de Durand et les dragons de Kinski;
es trois corps se couvrirent de gloire. Le comte
le Guilay faisait tous ses efforts pour nous faire
ppuyer par l'infanterie autrichienne : mais elle
tait harassée de tant de combats ! Trop faibles,
l fallut renoncer à nos avantages, et les Français
reprirent leur position où ils se maintinrent
usqu'à la nuit.

» Le brave régiment de Durand a été écrasé ;
douze grenadiers seulement sur la totalité de
la compagnie revinrent de l'affaire. M. le duc
d'Enghien a eu un cheval tué sous lui et a perdu
beaucoup de dragons. Gaston de Danray, frère
cadet de Roger, a été blessé ainsi que plusieurs
utres officiers de distinction. Le général-major
assère a été blessé grièvement en combattant
vec les grenadiers de Durand.

Depuis ce moment, nous n'avons cessé de
archer la nuit et le jour. Nous venons occuper
position de Rottman, par où les Français
urraient arriver sur Leoben, etc. »

bulletin a quelque chose de solennellement
, en ce qu'il est le dernier bulletin de cette
de Condé, flambeau toujours brillant de
eur français, dans l'émigration. Mais ce
ffre également de bien remarquable, c'est
dans lequel il est écrit. M. le duc de Berry
lle ici la générosité de Catinat (1), ainsi

éprouvé un sentiment de profonde tristesse en

que l'a fort bien observé monsieur de Chateaul
dans le beau livre qu'il a fait, intitulé : de
et de la mort de M. le duc de Berry. Dans ce ra
sur la bataille de Hohenlinden, il ne parl
de lui, quoiqu'il eût beaucoup à dire, car i

visitant la tombe de Catinat, à Saint-Gratien. Elle est l
une église de village, humide, sans luxe et dégra
La pierre tumulaire serait elle-même inaperçue, si l
d'un mur lézardé et tout couvert de larges taches ver
on ne voyait une dalle de marbre sur laquelle o
nom de Catinat!... Comment la Restauration, qui é
jalouse des maréchaux de l'empire n'a-t-elle pas rel
tombeau pour avoir le droit de dire par un fait :

Nous aussi, nous avions de grandes gloires dans
époque, et *nous savions reconnaître le mérite partou
était ! Voyez Catinat* !

Il est vrai de dire que le père de Catinat* était du
ment et ne faisait pas partie de la noblesse d'épée
combien le fils avait conquis doublement la gloire
renommée! On sait pour quelle raison il quitta le ba
carrière à laquelle il était destiné... Il perdit une
dont la justice lui paraissait démontrée, et le lenden
quitta le barreau et prit du service.

Son caractère rappelle les plus beaux traits de l'ant
et ne fut égalé dans notre siècle que par quelques gé
de la république... Il mourut fort vieux** dans sa te
Saint-Gratien, dont il ne reste plus aujourd'hui q
ruines même introuvables : je ne crois pas que le fi
chêne subsiste encore. La maison ravissante du marc
Custine n'a aucun rapport avec celle de Catinat.

* Catinat est né à Paris le 1er septembre 1637. Sa famille était or
ère était doyen des conseillers au Parlement de P
e-quinze ans.

tement brave, et ne cite que son frère et
eur le duc d'Enghien.
ıs ce que j'aime à recueillir de lui, je veux
ıurtout une pièce bien honorable pour son
tère, c'est la lettre qu'il écrivit à M. Acton,
premier ministre du roi de Naples : elle est
ois remplie de la noble dignité du malheur et
elle d'un homme qui comprend celle de sa
ınce et de son âme. C'est cette lettre qui
ience :
'e vous écris, monsieur, avec la franchise
n Bourbon qui parle au ministre d'un roi
ırbon, etc.
'ai appris avec une vive douleur que le roi
it désapprouvé la démarche que j'avais faite
quitter Rome pour rejoindre l'armée de Condé.
noblesse fidèle avec laquelle j'ai fait huit cam-
ıgnes n'avait jamais vu tirer un coup de fusil
ıs que je fusse à sa tête. Au moment où mon
re venait de la joindre, il me mandait : *Nous*
aquons le 15 *septembre* en Italie. Si j'avais
endu les ordres du roi, je perdais le temps :
suis donc parti sur-le-champ ; je suis arrivé
15, et le 16, nous étions au bivouac, devant
aquer le lendemain. Je n'aurais jamais quitté
rmée napolitaine si elle avait été devant l'en-
mi ; mais tout paraissait indiquer de ce côté
plus grande tranquillité. D'ailleurs, volontaire
us M. de Nazelli ou sous M. de Damas que j'ai
ı si long-temps colonel à l'armée de Condé, ce

» n'était pas une position bien agréabl
» Depuis que la paix a été faite, je
» trois fois sans recevoir JAMAIS DE RÉPO
» cette incertitude-là est cruelle. J'aur
» heureux qu'il est possible, lorsqu'
» dans son pays, d'être uni à la famill
» Mais les circonstances empêchent
» union ? ma présence serait-elle inco
» traitement qu'on a bien voulu m'acc
» une gêne dans un moment où les
» roi sont obérées ? Je mets le tout
» avec la même reconnaissance. Je v
» seulement de vouloir bien faire c
» payer les 5,000 ducats que le roi a
» bonté d'accorder aux officiers de ma
» gentilshommes inviolables dans leu
» leurs principes, ne fléchiront jamais
» le joug de l'usurpation, et tous ont
» leur fortune pour me suivre. Je ne r
» rien pour moi, etc.

» Je suis bien sûr que vous sentire
» de mon empressement à connaître
» quand vous saurez que dans un mo
» en vendant mes équipages que de qu
» mon père.»

La réponse de M. Acton n'arriva

(1) M. le chevalier de Vernègues fit conn
suite la vérité au roi de Naples, qui envoya
qui était dû au duc de Berry, une somm
ducats.

Il faut le voir maintenant sous un autre jour : voici l'extrait d'une lettre qu'il écrivait à la nièce de cette princesse de Naples, qu'il devait épouser seize ans après.

« C'est donc dans six jours que je vous verrai ! » j'ai toujours peur que vous ne me trouviez pas » beau; car les peintres de Paris ne sont pas » comme ceux de Palerme, ils flattent. Avec quel » plaisir je presserai votre main ! pressez aussi la » mienne si je ne vous déplais pas trop. La con- » trainte où nous serons pendant deux jours me » gênera bien. Ma Caroline, je vais m'occuper » de votre bonheur, de vos plaisirs. Je sais que » vous aimez le spectacle : j'ai des loges à tous les » théâtres. J'ai une jolie campagne dont on vous » aura parlé : nous irons bien souvent ensemble. » Je chasse souvent, vous y viendrez en calèche. » Vous aimez la musique, je l'aime aussi beaucoup. » Enfin, je chercherai à vous rendre heureuse et » j'espère y parvenir...

» Charles Ferdinand. »

J'ai cité ces deux lettres, parce que, selon moi, elles doivent donner l'idée de ce qu'était le duc de Berry. Si l'on y joint ce que j'ai déjà cité de lui dans les précédens volumes de cet ouvrage, on y verra un noble caractère et des qualités bien faites pour faire balancer ce qui était un défaut

néanmoins terrible dans un prince qui, par sa naissance, était appelé au trône; je veux parler de sa violence... quoique l'on ait pu dire elle était souvent bien funeste à son propre intérêt... Cependant il était évident qu'il se corrigeait... et j'en ai eu plusieurs preuves (1).

Du reste, il avait tort de craindre de déplaire à la princesse de Naples; il n'était pas beau, mais il n'était pas laid; il avait la tête trop forte pour sa taille, qui était petite; ses cheveux étaient blonds, épais et presque toujours mêlés; son front était blanc, ouvert, et son visage assez fortement coloré; ses yeux étaient bleus, à fleurs de tête, et son regard vif et doux; ses lèvres épaisses, vermeilles; et ses dents, quoique avancées, fort

(1) Ceci me rappelle un trait du duc de Berry que je vais citer, ce qui prouvera mon impartialité. Il avait pour habitude de prendre souvent deux glaces avant de se coucher. Un jour (c'était en 1814) il rentra plus tard qu'à l'ordinaire. Le valet-de-chambre chargé de surveiller les glaces, voyant qu'elles se fondaient et que le prince ne rentrait pas, jugea à propos de les prendre : au moins quelqu'un en profita. Un quart d'heure après le prince rentra, et se trouvant très-altéré demanda tout aussitôt ses glaces. Les camarades du coupable avouèrent sa faute, car le prince était très-emporté et on le craignait quoiqu'il fût bon. Le duc cria d'abord beaucoup, et puis ordonna que le valet-de-chambre comparût devant lui. Le pauvre homme arriva tout tremblant. Le duc lui dit, lorsqu'il fut devant lui : « Une autre fois, entends-tu? quand la tentation sera trop forte, tu auras au moins l'attention de ne manger qu'une glace et de me laisser l'autre. »

blanches. Sa tournure n'était pas agréable; son cou était court et annonçait une grande force. Quant à l'expression de son visage, elle était franche, spirituelle et bonne. Il avait les mouvemens habituellement brusques et précipités. Pour son esprit, ceux qui liront les lettres que j'ai choisies peuvent s'en former une idée. Le prince était bon musicien ; il peignait bien et parlait presque toutes les langues de l'Europe. Quant à ses opinions, elles auraient été, j'en suis sûre, très-convenables au temps, lorsqu'il aurait encore mieux connu la France.

Mon sentiment personnel sur le duc de Berry, est, que plus tard, il aurait été un bon roi pour la France. Les erreurs de principe qu'on lui avait reprochées, n'ont aucun poids dans la balance avec laquelle on juge les rois, à moins que, comme sous Louis XIV, une maîtresse ne veuille faire le ministre. Le duc de Berry était la *souche* de la famille royale comme la duchesse d'Angoulême en était le bonheur et la gloire. Louvel ne s'était pas trompé, le misérable! il avait frappé là où il fallait frapper!...

Le coup donné par Louvel avait pour but de détruire l'arbre qui devait porter des rejetons, c'est une pensée qui, dans son horrible cruauté, n'a pu être conçue par un homme comme Louvel, tout *profond penseur* qu'on nous le représente. Louvel tenait bien certainement à quelqu'une des sociétés secrètes qui alors couvraient de leur réseau la sur-

face de l'Europe. Son impassibilité même, son a surance, toute sa conduite pendant le procès, sont des preuves. Le secret si fidèlement obser pendant le cours de six ans confirme mon opinio

Louvel a déclaré qu'en 1815, il avait fait voyage de Calais pour assassiner le roi. Cette pe sée aurait donc été l'objet des rêves de cet homm pendant six ans! et pendant un espace de temp aussi long, il n'aurait parlé de ce projet à per sonne!... Dans le cours du procès, on a voul faire une sorte d'allusion au voyage de Louvel l'île d'Elbe; mais c'est aussi faux qu'injuste. Si Napoléon et ceux de son parti avaient voulu employer de pareilles armes, ils les auraient mises en activité bien avant 1820; alors que lui-même était chaque jour sous le couteau d'un assassin qui lui perçait le cœur par une nouvelle injure!... de ces injures qui blessent à mort.

CHAPITRE VIII.

Événement singulier arrivé à la mort du duc de Berry. — M. Lambert, médecin d'Orgeval. — M. le duc de Fitz-James. — Le père Sournois. — Louvel. — Réflexions sur le caractère du duc de Berry. — Entrevue pour le mariage. — Le bonheur conjugal dans le palais des rois. — Le dimanche gras. — L'entr'acte. — Le bal de M. Grefulhe. — Départ de l'Opéra. — La petite porte. — *Adieu, Caroline!* — Le coup de poignard. — L'assassin. — Le garde royal. — Arrestation de Louvel. — Le prince à l'agonie. — Les médecins. — Le roi dormait. — Dupuytren. — L'abbé de Latil. — *Caroline, es-tu là?* — Désespoir. — La duchesse d'Angoulême, un ange comme toujours. — Les prières. — La victime et l'assassin. — Les filles du prince. — Le roi arrive! — Il est cinq heures du matin. — Mort du duc de Berry. — Désespoir de la princesse. — Ses paroles au roi. — Le 14 février. — Portrait de Mademoiselle. — Ce qu'elle est maintenant. — Louvel interrogé. — Son flegme imperturbable. — M. Decazes. — Son innocence. — Singulier rapprochement pour le titre du duc de Berry. — Cherbourg et Paris. — M. Grandsire. — Mot de M. Siméon. — Lettre d'un prisonnier. — La duchesse de Berry à l'Élysée. — Egarement. — Les cheveux coupés. — Départ pour Saint-Cloud. — Les funérailles. — Jugement de Louvel. — Condamnation. — Sa mort. — Son discours.

On a beaucoup parlé de quelques incidens qui

se sont passés lors de la mort du duc de Be voici un qui peut faire voir à quel point s'abuser sur le compte de quelqu'un soi trop légèrement.

J'habitais à cette époque une campagne si près de Saint-Germain, tout-à-fait dans l'in des terres. Je m'y étais retirée avec mes e après mon retour d'Italie, et j'y vivais pi seule. Je faisais danser mes paysans tous l medi soir, et le temps se passait pour moi et ma famille bien plus heureux, si elle veut vraie, qu'il ne s'est écoulé depuis.

Le dimanche gras, jour du crime de Louve prince avait chassé le matin dans la forêt de S Germain. M. Lambert, médecin du village d'Oi val, qui y habitait alors, suivait quelquefoi cheval la chasse des princes. Il y avait été le m tin même; le soir, il était assis à côté de m dans un fauteuil, et comme il venait de mang des mufflngs et de boire une tasse de thé en reg dant sauter mes petites paysannes, à qui, l'honneur du carnaval, j'avais donné de la j deux jours de suite, il me dit en s'étendant b à l'aise dans son fauteuil :

Pardieu ! je suis bien sûr qu'en ce moment suis bien plus à mon aise et plus content que *duc de Berry!*

Il était alors onze heures et demie.

Il faut ajouter à cela que M. Lambert é napoléoniste enragé; et pourtant il était aussi ig

du crime qu'il est possible qu'on le soit. Eh
! s'il eût été à Paris, si ce propos eût été tenu
nt ces gens aux longues oreilles, et à l'esprit
t, il eût été dénoncé, arrêté, et peut-être
en accusation !... Que de personnes à cette épo-
furent compromises sérieusement, sans avoir
ement parlé... L'histoire de M. le duc de Fitz-
es est assez connue (1) !...
out en reconnaissant l'impossibilité que Louvel
t pas eu au moins des confidens de son projet,
en trouvant en lui un monstre d'une horrible
ire, il faut pourtant voir en lui une supériorité
doute effroyable, mais sortant toutefois de la
e commune. C'est la bête féroce avec la raison...
s c'est un homme, je le répète, d'une nature
différente que Ravaillac, que Damiens et que
Châtel. Tous ces hommes-là ont sans doute
çu, médité le crime, et un fanatisme aveugle
conduisait... C'était une folie... une aberration
plète. Mais le fanatisme de Louvel, c'était celui
a patrie... Il l'a mal vue sans doute, il l'a mal
prise, mais c'est une pensée grande qui s'est

) Il était au bal la veille où quelques jours avant chez
ouis de Grefulhe avec M. le duc de Berry. Il était dé-
é en père Sournois, comme Potier dans les *Petites*
aïdes... dans la soirée, il s'approcha du prince et lui
trant le petit couteau, il lui dit : *Papa, c'est pour qua-*
ieures ! On connaît le dévouement de M. de Fitz-James
toute la famille royale !... Après l'événement il fut
ide du seul effet du souvenir de ce qu'il avait dit.

présentée pour le séduire... Louvel est un mons
dont la conduite serait au reste d'un danger
exemple...

Louvel (1) avait trente-sept ans lorsqu'il com
son crime. Sa taille (2) était ordinaire, il é
blond... Son front était petit... Ses yeux extré
ment enfoncés et presque inaperçus lorsqu'il fr
çait le sourcil ; ils étaient d'un bleu clair,
presque toujours, à ce que m'ont assuré des g
qui l'ont beaucoup vu habituellement, d'une
pression farouche et méchante. Sa bouche é
petite, ses lèvres minces, serrées et d'une exp
sion presque toujours sardonique... Il était e
au service en 1803, dans l'artillerie de la vi
garde, et fut réformé quelques années (3) apr
Son esprit était naturellement sombre et por
des pensées qui devaient produire l'affreux
sultat qu'il a amené. Louvel devait commettr
crime.

C'était une grande chose que le mariage du
de Berry. Les ennemis de la maison de Bourbo
virent bien ainsi. En parlant de cette mani

(1) Louis-Pierre Louvel, fils de Jean-Pierre Louvel
Louise Mounier, est né à Versailles le 7 octobre 17
l'époque du meurtre, il était domicilié à Cusset, dép
ment de l'Allier, canton de la Palisse.

(2) Cinq pieds quatre pouces.

(3) Il entra dans la garde impériale en l'an XIV,
vendémiaire. Le 19 mai 1806, il fut réformé. Il étai
piste très-exalté.

je parle comme toute personne se dévouant à l'histoire ; je le fais avec une voix impartiale. Je comprenais alors comme aujourd'hui, que le repos de la France consiste dans le repos de ses habitans joint à une grande unité de pensées, et dans l'obéissance au pouvoir. Sans doute, mon cœur désirait le roi de Rome au même lieu où son père avait été le maître du monde; mais ma raison me démontrait que la chose était impossible à cette époque, et que les Bourbons, alors, étaient le seul pouvoir qui convînt à l'Europe armée tout entière contre nous. Louvel et les hommes qui pensaient comme lui, Louvel et tous ceux qui avaient de la haine pour les Bourbons, plus encore que de l'amour pour les Bonaparte, Louvel fit alors l'exécrable raisonnement de couper les racines de l'arbre dont il ne voulait pas voir pousser les branches. Les deux premières grossesses de la duchesse de Berry annoncèrent d'abord une union qui devait être féconde; ce n'étaient à la vérité que des filles, mais les garçons pouvaient venir ensuite et pour ce monstre il fallait le néant.

Je parlerai peu de madame la duchesse de Berry. Elle est malheureuse, et c'est un titre au respect ; mais j'ai dans l'âme des pensées amères qui s'y joignent ; sans doute il existe une grande différence entre elle et Marie-Louise. Si la duchesse de Berry a été envoyée du trône à l'exil par une tempête, comme Marie-Louise, du moins a-t-elle eu la force d'âme de se jeter dans un

esquif et de chercher à gagner la côte en prononçant le nom de son fils !... Si la duchesse de Berry a fait de la couronne royale une couronne de fleurs de jeune fille, le courage avec lequel elle a accepté la couronne d'épines lui donne le droit de regretter la première. Je ne parlerai donc pas ici des torts que non-seulement la France peut lui reprocher, mais de ceux sur lesquels sa propre famille doit éternellement pleurer. C'est une question qui reviendra plus tard...

J'ai cité la dernière lettre que le duc de Berry écrivit à sa *fiancée* avant leur entrevue. Je l'ai fait parce que je trouve que cette lettre peint le caractère et le cœur du prince, et montre que les fautes qu'on a pu lui reprocher étaient passagères et non pas inhérentes à sa nature. Il y a dans ces lettres un élan de l'âme qui révèle du feu sacré... Il y a tout un mystère d'amour chaste et tendre dans cette parole ! *Pressez ma main si je ne vous déplais pas trop, ma Caroline !... et deux jours sans pouvoir être seuls !...* J'avoue que j'ai été touchée en lisant ces lettres du prince, et qu'elles m'ont appris son cœur. Le duc de Berry eût été un bon roi, mais non pas s'il fût resté comme il se montra d'abord à nous en 1814 (1), accueillant tout ce qui

(1) Sa violence de caractère qui, en 1814, lui avait fait tant d'ennemis dans l'armée, cette violence qui lui avait fait quelquefois frapper des officiers, était tout-à-fait ou tellement modifiée qu'elle n'eût plus été à

gne ni de lui, ni de sa position, même so-
ais il était bien changé ; ses fautes elles-
taient au moins cachées par respect pour
nances. Il aimait le plaisir, mais il aimait
il était brave, et cela seul devait lui
l'armée, qu'on avait maintenue loin de
ne conduite maladroite, tandis que lui-
tteignait également par sa conduite per-
en 1814 et en 1815.

mière entrevue de la duchesse de Berry
nce se fit dans la forêt de Fontainebleau,
journée du mois de juin de l'année 1816,
beaux chênes de la croix de Saint-Hérem.
n ravissant coup-d'œil que le spectacle de
ir au milieu des bois, recevant une jeune
e dont le premier aspect donnait l'idée
armante figure, avec ses cheveux blonds,
bleus et sa taille fine, ses petits pieds;
doublait de gracieuseté dans cette forêt,
oyait aussi un roi infirme, à peine remis
eurs de l'exil, et lui donnant le baiser de
s les mêmes voûtes ombreuses, dont peut-
nêmes arbres avaient entendu les soupirs
XIV (1); Fontainebleau, fondé par saint
imé de François 1er et de Henri IV qui
vec amour de ses *délicieux déserts*, *Fon-*

xiste dans la forêt de Fontainebleau des chênes
us de quatre cents ans. Du reste, en ce moment,
forêt est ravagée par la cognée.

était destinée à la sortie particu
des princes... La portière était c
se trouvait le duc de Berry ; le c
était à gauche... La princesse m
ture ; madame de Béthizi la suit ;
voulait voir la fin du ballet, ser
princesse et se dispose à retourne
Adieu, Caroline, lui dit-il, nou
bientôt !...

Le duc fait un mouvement pou
rentrer ; dans ce moment un hom
lui, appuie sa main gauche sur
frappe de la droite et s'enfuit !...

L'homme s'était glissé entre
Ménars, le comte César de Choi
tionnaire, qui, tous trois entoura
Dans le premier moment, le co
fut tellement étonné qu'il crut
était ivre ou curieux, et il lui dit

« *Prenez donc garde !* »

L'homme fuyait cependant !..
avait-il fait quelques pas, que le
« Je suis assassiné !... » et il tomb

La duchesse s'élance de la voi
marche-pied soit baissé ; elle arriv
au moment où il venait d'arrache
la blessure (1), et son sang va c
de l'habit de fête !

(1) Ce poignard était formé d'une l
faite, emmanchée dans un morceau d

L'assassin fuyait toujours... Comme il passait devant l'arcade Colbert, un jeune homme en entendant les cris : *arrête !*.. saisit l'homme qui courait aussi rapidement; cet homme résiste; dans ce moment le garde royal qui était en faction, arrive et les saisit tous deux. « C'est lui, disaient à la fois les deux hommes!... » Ces deux hommes étaient, l'un, un des garçons du café Hardy... l'autre était Louvel !...

Desbiez, le garde royal, fut bientôt rejoint par un autre garde, nommé David; on conduisit Louvel au corps-de-garde; là, il fut fouillé, et l'on trouva sur lui un second poignard d'une forme différente de celui qui avait frappé le duc de Berry, et la gaîne du premier stylet !... Louvel fut aussitôt livré à l'autorité; on lui mit les menottes et il fut gardé à vue, à quelques pas de sa victime !...

Le prince sentit d'abord qu'il était perdu; il étouffait. La plaie était étroite et profonde... et l'agonie était déjà sur son front, quand on n'osait pas encore concevoir une crainte !

également. Cette lame avait six pouces de longueur. Elle était plate, très-aiguë et tranchante sur les deux côtés. Elle devenait plus forte en arrivant au manche, fait d'un bois très-commun. Il est à remarquer que dans le fond de la gaîne il y avait une petite rondelle en cuir destinée probablement à empêcher que la pointe ne reçût quelque dommage à son extrémité. On a beaucoup parlé de cette particularité comme de férocité, et je la trouve simple. C'est la conception du crime qui est TOUT, et non de pareilles choses, qui en sont la conséquence.

On fut chercher les premiers médecins venu
c'étaient M. Blancheton et M. Drogard... ils tr
vèrent le prince dans le petit salon de la loge
était d'abord tombé dans le passage où se tien
garde... En le voyant, les médecins jugèrent qu
fallait opérer pour obtenir du soulagement à
respiration, et ils *débridèrent* la plaie ; mais
prince ne cessait de répéter :

« Je suis perdu ! je suis blessé à mort ! je vo
drais voir le roi !... »

C'est ici que je ne puis m'empêcher de faire
remarque qu'il était à peu près onze heures
demie, lorsque la nouvelle parvint au châtea
elle y parvint sans doute dans sa terrible vérit
Comment alors a-t-on pu céler jusqu'à quatr
heures du matin, un aussi important événement?
car enfin le roi n'a été auprès de la victime qu'
cinq heures. J'avoue que je ne comprends pa
qu'on ose prendre sur soi une telle responsabilité

Le duc de Berry demandait constamment u
prêtre... Lorsque M. Dupuytren arriva près de l
avec M. Dubois, ils trouvèrent le prince assis dan
un fauteuil et suffoquant... ils agrandirent le dé
bridement de la plaie, appliquèrent les ventou
ses ;... mais tout fut inutile !... Dieu l'appelait
lui !... L'évêque de Chartres, l'abbé de Latil, fu
celui qui arriva le premier près de lui, lorsqu'
demanda un prêtre. Sa vue devenait faible e

ne, disait-il souvent... es-tu là ? — Oui

moi, répondait la princesse en pleurant... je ne vous quitterai pas !...

— Caroline, disait-il encore, je ne te vois pas !...

— Je suis là, répondait la princesse ; j'y resterai toujours !... »

Et la malheureuse femme était *là* en effet, avec ses beaux cheveux blonds, que la bouche déjà froide de son mari ne devait plus baiser, ses habits de fête tout souillés de sang ; et son cœur, brisé par toutes les douleurs, révéla dans ce moment d'épreuve qu'elle avait vraiment une âme qui pouvait être digne des grandes infortunes.

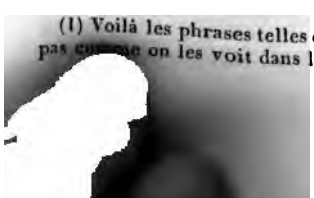
Mais une figure admirable dans cette scène tragique, c'était celle de madame la duchesse d'Angoulême !... La voyez-vous dans un coin de cette chambre mortuaire, agenouillée, priant pour cette âme qui va paraître devant Dieu ! Ses habits ne sont point des habits de fête, à elle !... on ne l'a pas arrachée d'une scène joyeuse pour la conduire au lit de mort de son frère !... Hélas ! depuis longtemps elle ignorait que le monde connût des joies et du bonheur !... Elle était là auprès du mourant comme un ange envoyé par Dieu pour lui annoncer le ciel !... C'était en vain qu'on avait cherché à la retenir... Des dangers ! des périls ! à elle, Madame royale ! L'orpheline du Temple avait déjà consolé l'agonie d'un frère mourant. Est-ce qu'il était jamais une douleur dans cette famille malheureuse qui fût étrangère à MADAME !... elle réclame le droit

de pleurer auprès de chaque nouvelle
comme un autre de partager une nou
périté.

Les détails de cette scène d'horre
couleur toute sinistre qui frappe plus
sement peut-être qu'un crime de mê
Le duc de Berry, seul rejeton de c
exilée, décimée par la hache, le fer,
le poison; le duc de Berry, frappé da
par un assassin fanatique comme Jacqu
tombant sous son poignard à la porte d
où il expire en mêlant ses soupirs d
chants de danse et de folie qui couvr
mourante de leurs accords; le duc de
fessantses fautes devant ses serviteurs
sa fille, son frère et tous les siens, à l
lequel il va paraître; le duc de Berr
moment, place un poids immense dans
qui va juger les torts de sa vie!... Il f
grand à cette heure!

Il est *faux* qu'on lui ait prêté les
ont été connues à cette époque. Il es
de dire que le trouble était si grand,
eu beaucoup d'oubliées...

Ah! s'écria-t-il une fois, *pourquoi
été tué dans une bataille!... j'aurais
moins que le hasard me frappait* (1)*!*



(1) Voilà les phrases telles qu'elles ont été
pas cu[illegible]e on les voit dans les journaux du

Et il répétait souvent :

— *Et mourir de la main d'un Français !... La France !... la France !...* disait-il aussi. Vers le milieu de la nuit il demanda sa fille. On porta *Mademoiselle* sur le lit mortuaire.

« Chère petite ! » dit le prince; et, tout en la caressant, il semblait vouloir lui demander d'aimer, pour l'amour de lui, ses sœurs, qu'il allait lui faire connaître. On sait, en effet, que le duc de Berry avait eu plusieurs liaisons, qui avaient été fort connues en Angleterre et en France; l'une d'elles avait été plus sérieuse; on avait même parlé d'un mariage non avoué. Il y avait deux petites filles de cette liaison. Dans ce moment solennel où Dieu rappelait à lui le père des pauvres petites, il ne voulut pas qu'elles fussent orphelines, et il avoua publiquement ses torts, en demandant à la duchesse d'être leur seconde mère... La princesse fut très-bien dans cette circonstance, où peut-être beaucoup de femmes auraient senti la jalousie à côté de la révélation.

En voyant la duchesse de Berry embrasser les deux petites étrangères, et les présenter à *Mademoiselle* comme ses sœurs, madame de Gontaud fut étonnée. — Elle sait tout, lui dit MADAME, et elle a été sublime !...

(disent les journaux) pourquoi n'ai-je pas rencontré la mort DANS LES COMBATS !... » Je pourrais relever de même les autres erreurs. Car c'est une erreur coupable que d'ôter à la mort sa noble simplicité !...

Enfin le roi arriva; il était cinq heures!... Le premier mot du mourant fut la demande de la grâce de son assassin. C'est un moment bien solennel que celui de l'agonie; et si alors on fait acte de générosité, c'est qu'on est vraiment généreux: l'âme qui supporte avec calme une grande souffrance, qui lui sourit, qui fait accueil à la mort, qu'importe le motif qui la guide, il révèle une grande force.

Louis XVIII répondit évasivement au prince. Il le devait. Le crime de Louvel est un de ceux qui sont du petit nombre que je regarde comme devant être punis de mort.

Le duc de Berry souffrait horriblement. Dans l'un des courts intervalles que lui laissaient ses douleurs, il voulut encore bénir *Mademoiselle*.

« Pauvre enfant! lui dit-il en étendant sur son jeune front ses mains déjà froides, puisses-tu être moins malheureuse que ceux de ta famille (1)!... »

Enfin, le lundi 14 février à six heures trente-cinq minutes du matin, le crime et le sacrifice de la victime étaient consommés. Le roi prit le bras

(1) Des personnes qui ont vu MADEMOISELLE à Prague l'année dernière, m'ont assuré qu'il était impossible de trouver une plus charmante personne. Sa tournure est celle de la femme élégante du monde élégant. Elle est spirituelle, fine et bonne. Comment serait-elle autrement l'ange qui l'a élevée sous ses yeux!... Elle n'est pas jolie, mais très-grâcieuse et charmante.

le M. Dupuytren, et s'approchant du lit, ferma lui-même les yeux de son neveu.

Une scène terrible pour les serviteurs du prince s'était passée pendant cette terrible nuit : il avait fallu que l'assassin demeurât près de sa victime; il avait fallu que le même air les fît respirer tous deux à quelques pas l'un de l'autre.

Louvel, après son arrestation, avait été conduit dans une petite pièce qui précédait celle où le prince avait été d'abord transporté. En montant l'escalier, sa démarche était chancelante, et il se frappa la tête assez rudement contre une colonne. Il demanda un verre d'eau et but avec une sorte d'agitation, qui fut, au reste, démentie plus tard par la fermeté constante que cet homme a montrée.

Le commissaire de police (1) qui l'interrogea d'abord lui demanda *quels étaient ses complices ?*

Je n'en ai pas, lui répondit Louvel; *j'ai été porté à cette action par ma haine pour les Bourbons. Je la médite depuis cinq ans !*

On a beaucoup parlé d'un mot dit à l'oreille du meurtrier par le président du conseil des ministres au moment de son arrestation. La haine que tout un parti portait à M. Decazes à cette époque était insensée !... On lui reprochait Louvel; on allait même plus loin et l'on persistait à dire : *Louvel n'a pas de complices !* Comment alors la police

(1) Le commissaire de police s'appelait *Ferté*.

pouvait-elle s'exercer dans la pensée d'un homme! il faudrait pour cela que les agens de police apprissent à magnétiser et fissent causer les gens.

M. Decazes s'approcha en effet de Louvel et lui demanda très-bas *si le poignard était empoisonné*... Cette question était d'une haute importance, et M. Decazes, en la faisant, avait, je le sais, les yeux pleins de larmes. Quant à tout ce qui peut tenir à cette affaire, les amis de M. Decazes n'y doivent répondre qu'avec le silence du mépris. La vie entière d'un homme est ici comme preuve, et ce serait lui faire injure que d'entreprendre même l'apparence d'une défense.

Une circonstance bizarre se rencontra au milieu de ce drame terrible.

Au moment de son débarquement à Cherbourg, le prince fut reçu chez M. Grandsire, qui fut ensuite nommé secrétaire général de l'Opéra. En quittant Cherbourg pour venir habiter Paris, M. Grandsire apporta avec lui le lit dans lequel avait couché le duc de Berry, et ce lit fut celui dans lequel aussi le malheureux prince rendit le dernier soupir, après avoir, rêvé sur son chevet un si long avenir de bonheur et de joie!...

L'interrogatoire de Louvel renferme des mots qui, à eux seuls, peuvent servir de texte à l'histoire du cœur humain. Il fut au moment de renoncer, dit-il, à son dessein, le 13 février, en attendant l'ordre de ramener la voiture à onze

, parce que CELA L'AURAIT FAIT COUCHER
RD !...

5 février, on le conduisit au Louvre, dans
ement du gouverneur (1), où le corps du
ıvait été transporté. Quel est le meurtrier
ıeure calme devant le cadavre de sa vic-
:h bien ! Louvel fut ainsi ; il demeura im-
:... Son interrogatoire fut très-remarquable,
dès le même jour, fixer l'opinion des ju-
:et homme (2).

ıept heures du matin, le 14 février, le corps du
erry fut transporté de l'Opéra au Louvre, dans
ment de M. d'Autichamp. La voiture qui fit ce
ice était la même qui l'avait conduit la veille à
Il était accompagné de M. le comte de Nantouillet,
son compagnon d'exil, le comte de Clermont-Lodève
croix.
fut interrogé ce même jour par le comte Anglès,
: police, M. Jacquinot de Pampelune, procureur
MM. Mans, Bourguignon, etc., etc. On demanda
: Reconnaissez-vous le prince que vous avez as-

le reconnais.
vous somme encore une fois de révéler vos com-

n'en ai pas.
la justice des hommes ne peut vous faire révéler la
ongez à celle de Dieu.
:u n'est qu'un mot. Il n'est jamais venu sur terre.
ıi a pu vous porter à cette action criminelle ?
urais voulu me retenir que je ne l'aurais pas pu.
ıel a été votre motif ?
la servira de leçon aux GRANDS de mon pays.

« Puisque vous ne craignez pas la mort, dit-on à Louvel dans l'interrogatoire du 14 février, pourquoi donc avez-vous pris la fuite?

Pour assassiner un autre membre de la famille royale, répondit froidement Louvel.

Malheureux! lui dit le comte Anglès, savez-vous que le prince a demandé votre grâce au roi?»

Louvel parut ému; mais cette impression fut passagère. M. Anglès continua. « Eh bien! vous méconnaissez cette bonté parfaite... vous vous repentiriez si le prince nous était rendu, vous ne commettriez plus un pareil crime!... »

Louvel était alors rendu à son impassibilité ordinaire; il ferma à demi ses petits yeux, fit un mouvement de dédain sur lui-même, apparemment pour avoir été faible, et répondit d'une voix ferme:

« Je recommencerais encore! »

Le roi voulant donner au procès de Louvel toute l'importance dont il pouvait être susceptible, rendit le même jour de la mort du prince, une ordonnance qui convoquait la chambre des pairs, et la saisissait de cette affaire. Le discours que M. Decazes prononça en présentant cette ordonnance en sa qualité de président du conseil des ministres

D. Persistez-vous à soutenir que vous n'avez aucun complice?

R. Oui. Mais au reste la justice est là; qu'elle fasse son [illegible] et qu'elle découvre ceux qu'elle présume me

: un morceau d'éloquence, à la fois, et de sensibilité cœur. M. Decazes aimait le roi, il devait alors oire aussi à son attachement pour lui; mais l'at-:hement des rois est bien frivole! M. Decazes a fait la preuve comme tous les favoris. Il fut core plus heureux que Luna et Cinq-Mars... l'on peut dire que les blessures de l'âme sont éférables à celles qu'on reçoit une fois pour ne us souffrir ensuite !

Puisque je parle de discours, il me faut dire un ot de celui du ministre de l'intérieur, prononcé, 7 mars 1820, à la chambre des députés. Le mi-stre était alors M. Siméon, homme de l'empire et directoire, et même de la révolution; mais je ne rlerai que de la maladresse de son discours: il ait pour objet la loi relative à la suspension de liberté individuelle.

M. Siméon a voulu prouver en un, deux et trois ints, très-courts à la vérité, qu'on pouvait con-r le pouvoir discrétionnaire d'arrêter au gouver-ment.—Témoin, dit le ministre, l'année 1817, il n'y eut que deux arrestations (1).

Croyez bien qu'il ne parle pas de 1815 et de 1816, ns lesquelles années, il y eut tant et si bien des restations, qu'il n'y en avait plus à faire, Dieu e pardonne, en 1817.

Et puis il ajoute, ce qu'il était au moins très-

(1) Voyez le discours du comte Siméon, 7 mars 1820, à chambre des députés.

inopportun de faire connaître à l'Europe, qu'il y avait des hommes dans les prisons de l'état ayant pour la Restauration assez de haine pour écrire à l'autorité :

Je regrette de n'être pas celui qui a porté le coup qui a donné la mort à un membre de la famille royale ; au reste, je puis être jugé comme complice d'intention.

Le jour même de la mort du duc de Berry, la duchesse retourna à l'Élysée, dans cette maison qui avait si bien mérité son nom pour elle dans les quatre années de bonheur sans nuages qu'elle avait dues au duc de Berry. Dans un moment de désespoir plus violent elle voulut revoir encore une fois l'appartement de son mari : en traversant une pièce pour s'y rendre, elle aperçut dans une glace le désordre de ses cheveux que le duc aimait tant à soigner lui-même. « Charles !... Charles !... » s'écria la malheureuse femme en sanglottant !...

Et voyant auprès d'elle une paire de ciseaux dans un nécessaire, elle les saisit au grand effroi des personnes qui étaient auprès d'elle, et suivaient tous ses mouvemens, et coupa aussitôt tous ses cheveux qui tombaient sur ses épaules.

« *Qu'en ferai-je*, disait-elle en pleurant?... *Charles ne les verra plus* (1)*! Prenez-les*, ajouta-t-elle en

(1) La conduite de la duchesse de Berry dans les premiers momens a été vraiment sublime !... et demande de l'indulgence pour le reste. Quel est le souvenir que peut in-

Marie-Louise ! !...

les remettant à madame de Gontaud, *vous les donnerez à ma fille en lui disant que sa mère les coupa le jour de la mort de son père!* »

Un moment après, elle aperçut des cheveux qui restaient encore autour de son front : elle les coupa également et les donna aux dames de sa maison, afin, dit-elle avec angoisse, qu'elles se rappellent mon malheur.

Son désespoir avait une expression terrible qui saisissait profondément.

« Je veux aller à Saint-Cloud, disait-elle d'une voix brève ; vous voyez bien que je ne puis rester ici... »

Oh ! qu'elle avait raison !... Comment est-il possible de demeurer dans le même lieu où l'on fut heureux, et que la mort, l'absence, ou l'abandon rendent désert pour vous de tout bonheur à venir ! Oh qui peut rendre le déchirement de cœur qui répond à cette pensée : Celui que j'attendais, je ne l'attendrai plus !...celui qui s'asseyait là, près de moi, il n'y viendra plus... jamais !... Oh oui ! il faut plus qu'une force humaine pour supporter une telle souffrance, car alors il n'est aucune distraction ! tout ce qu'on faisait n'est plus qu'un motif de douleur de plus ! le livre qu'on lisait ensemble doit rester fermé ! l'ouvrage qu'on brodait n'a plus de destination ! le livre qu'on faisait ne doit être ni loué ni censuré par une voix chérie, et la plume demeure inoccupée à côté du manuscrit ! la musique ne donne elle-même que des sons faux ! Enfin,

ce qui embellissait la vie n'est plus que malheur au lieu d'être joie !

La duchesse voulait partir à l'heure même, mais rien n'étant prêt à Saint-Cloud, il fallut attendre jusqu'au soir ! Pendant ces longues heures, l'état de la malheureuse femme faisait une pitié profonde... ses paroles étaient incohérentes, sa voix brève ; elle suffoquait et ne pouvait pleurer ; elle marchait sans but, regardait fixement des petits tableaux que le prince aimait beaucoup ; elle les prenait, les changeait de place, puis les rechangeait encore ; elle regardait sans voir, répondait sans entendre, et puis demeurait immobile devant le berceau de *Mademoiselle*, le seul être dans cette vaste maison qui ne souffrît pas ! Cet égarement, qui pouvait avoir des suites terribles, fut enfin dissipé par des larmes abondantes qui sauvèrent la princesse. J'ai entendu dire à Dupuytren, avec qui j'ai souvent causé de cette horrible nuit et de la journée qui suivit, qu'il avait regardé la princesse comme perdue, pendant quelques heures au moins, quant à la raison ; la secousse ayant été tellement forte que les organes du cerveau avaient dû en être fortement frappés.

Le duc et la duchesse d'Orléans et mademoiselle d'Orléans ne quittèrent pas un moment la duchesse de Berry dans toute la journée du 14 février.

Enfin, le soir, à sept heures, MADAME arriva et emmena la princesse, qui partit pour Saint-Cloud,

pagnée de M. le duc de Lévis, son chevalier
ieur, du comte de Ménard, son premier
', de madame la duchesse de Reggio, dame
ieur, de madame de Gontaud, gouvernante
demoiselle, et de madame la marquise de
ton, dame pour accompagner. Madame de
y, gravement malade, ne put continuer son
e dans ce moment.

princesse partit pour Saint-Cloud; le palais
désert, et le corps du prince fut exposé
me chapelle ardente qui avait été établie au
e dans une pièce dont les fenêtres donnent
rivière, en face du pont des Arts.

:œur du prince fut séparé et mis dans une
de plomb recouverte d'une autre en vermeil.
:s deux boîtes on grava l'inscription suivante :
: le cœur de très-haut et très-puissant prince
es-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, fils de
:e, mort à Paris le 14 *février* 1820, *âgé de*
s et 20 *jours, victime d'un attentat commis la*
sur sa personne.

nneur à celui qui a fait cette inscription, il
belle âme, il est chrétien. Il règne dans ces
toutes simples, toutes naturelles, une di-
qui touche. Aucune imprécation sur le meur-
on voit que celui qui a écrit ce peu de mots
·ofondément certain de l'existence de Dieu;
que Dieu ne retiendra pas la justice dans sa
:, il s'en remet à lui du soin de punir l'as-

Je voudrais connaître l'auteur de ce peu de mots!

Tous les jours jusqu'à la translation du corps à Saint-Denis, on disait deux messes aux autels élevés dans la chapelle ardente, auxquelles assistait une foule immense. Le corps était assisté de M. de Bombelles, évêque d'Amiens et premier aumônier de madame la duchesse de Berry et de l'abbé de Lanoue. La maison de MONSIEUR, et celle de monseigneur le duc d'Angoulême, firent le service d'honneur auprès du corps, conjointement avec la maison de monseigneur le duc de Berry. Le corps fut conduit à Saint-Denis le 14 mars. Le détail de cette cérémonie, qu'on n'avait pas vu se renouveler depuis quarante ans, se trouve partout; je n'en parlerai donc ici que pour dire que le cérémonial y fut admirablement disposé pour tous, que la cérémonie fut grande et solennelle comme son objet!

Monsieur le marquis de Brezé était conduit à la fois par son attachement pour la famille royale et ce que lui imposait sa charge; quand le cœur se joint au devoir, on est sûr de bien faire.

Ce fut monseigneur de Quélen qui prononça l'oraison funèbre du prince. Il était alors coadjuteur de Paris (1). Il fut alors ce qu'il est et sera

(1) Monseigneur de Quélen venait d'être nommé coadjuteur de Paris depuis un an seulement, et il n'avait alors que trente-neuf ans. Le cardinal de Retz, qui le fut si jeune, en avait quarante, et l'on disait que c'était bien jeune! Mais

toujours, un véritable apôtre de Jésus-Christ! En prononçant l'oraison funèbre du duc de Berry, tombé si jeune sous le fer d'un assassin, sa voix s'altéra. Il pleura avec abondance de larmes, et tout le monde fut touché en voyant ce jeune soldat de Dieu proférant des paroles de miséricorde dans cette vieille basilique chrétienne, en présence d'une famille désolée, qui prouvait par ses sanglots que les yeux des princes et des rois contiennent autant de larmes que les yeux des autres hommes (1).

Un moment qui fut aussi bien touchant, fut celui où le duc d'Angoulême, averti par le marquis de Brezé, quitta sa place pour aller à l'offrande! La figure douloureusement frappée du premier, au moment où, après avoir baisé l'anneau de l'évêque officiant, il s'inclina devant le corps de son frère assassiné, fut d'un effet profond sur les assistans. Ce n'était pas une mort comme toutes les morts que celle de ce frère, compagnon d'exil et de souffrance, comme il l'avait été de la joie du retour; la mort frappait ainsi doublement par le poignard de l'assassin.

quelle différence de raison! M. de Quélen est un homme de cœur et de tête. Le cardinal de Retz n'était qu'un homme d'esprit turbulent.

(1) C'est un beau morceau d'éloquence que cette oraison funèbre de Monseigneur le duc de Berry par Monseigneur de Quélen.

D'anciennes coutumes firent également beau coup d'impression sur cette génération toute igno rante des usages et qui apprenait ainsi, au milie du sang de ses vieux parens, les gothiques usage de leurs souverains. Après l'inhumation du corps le roi d'armes de France et deux hérault d'arme se rendirent près du tombeau : le roi d'arme resta à l'entrée et les deux hérault descendiren dans le caveau. Le roi d'armes appela successive ment les principaux officiers de monseigneur l duc de Berry qui portaient les insignes ; ils furen présentés dans l'ordre suivant : l'ordre de l Toison-d'Or, le grand cordon de l'ordre de l Légion d'Honneur, le collier du Saint-Esprit, l grand cordon de l'ordre de Saint-Louis, le man teau et la couronne ducale. La couronne fut appor tée par M. le comte de Nantouillet, qui prononç ces mots à haute voix, mais cependant brisée pa les sanglots, en s'adressant à la maison du prince :

« Monseigneur le duc de Berry, votre maître e le mien, est mort !... Officiers pourvoyez-vous ! »

Le roi d'armes dit alors deux fois à très-haut voix :

« Très-haut et très-puissant seigneur Charles Ferdinand d'Artois duc de Berry est mort, prie Dieu pour le repos de son âme ! »

Le jour des funérailles du duc de Berry, l Bourse, les administrations, les ministères to fut fermé et partagea le deuil de la famille royal Il y eut des voix qui blâmèrent cette dispositio

lui du reste fut presque volontaire ; ce sont les mêmes qui blâment aussi les pleurs de madame la luchesse d'Angoulême à la vue du théâtre du upplice de tous les siens !...

Les derniers momens de Louvel présentent un ingulier assemblage de fermeté et de petites pen-ées ; il est également l'homme du raisonnement et celui du moment. C'est un de ces êtres qu'on ne peut juger qu'après un long examen. Louvel parlait un jour de ses avocats avec ses gardes.

« Ils me défendent trop bien, dit-il ; c'est une peine inutile, ils ne me sauveront pas ! et puis d'ailleurs je ne le voudrais pas moi-même ; *je ne me sens pas capable de supporter le fardeau de la reconnaissance.* »

« Je suis très-content de la Chambre des Pairs, disait-il une autre fois ; seulement elle aurait mieux fait de terminer le procès en un jour au lieu d'en mettre deux.

— Tant mieux, répondit un gendarme, c'est du temps gagné. »

Louvel regarda le gendarme avec une sorte de mépris.

« Et moi, lui dit-il, j'appelle cela du temps perdu. »

Il paraît qu'il n'avait aucune religion. Ses réponses à cet égard sont d'un cynisme révoltant. « Vous n'avez donc aucune religion ? lui demanda un jour M. Dambrai.

— Celle de tous les hommes. Je suis né catholi-

que, je le crois du moins... tantôt théophilanthrope, tantôt catholique. »

Il ne voulut pas voir de prêtre, et avait d'abord refusé l'assistance de l'aumônier de la prison jusqu'au lieu du supplice. Ce ne fut qu'au nom de sa sœur, qu'il paraissait aimer beaucoup, qu'on l'y détermina.

Ses derniers momens sont empreints d'un caractère étrange; mais la force est la base de toute sa conduite.

On lui apporta des souliers neufs au moment de l'habiller pour la dernière fois.

Les vieux sont bons pour le voyage qui me reste à faire, dit Louvel, les neufs seront pour ce pauvre Jeannot (1).

Lorsqu'on fut lui lire son jugement, il était cinq heures et demie du soir : c'était le moment de son dîner. On le fit venir au greffe en redingote et sans cravate. Ce fut M. Cauchy, greffier de la Chambre des Pairs qui eut cette mission. Je crois qu'il l'a remplie aussi auprès de monsieur le maréchal Ney.

« Louvel, lui dit M. Cauchy, je suis chargé de vous signifier votre jugement. »

Louvel ne répondit rien. Pendant la lecture il demeura toujours aussi calme. Seulement il mouilla un des doigts de sa main droite et ne cessa de

(1) L'un des guichetiers de la Conciergerie, qu'il aimait

ter l'ongle du pouce de la main gauche. Lorsque Cauchy prononça le mot de *peine de mort*, ivel ne cessa pas ce mouvement.

« Louvel, lui dit M. Cauchy, la justice humaine satisfaite, songez maintenant à fléchir la jus- e divine ; faites demander un prêtre.

— Ma foi non, répondit Louvel, un prêtre ne ait rien à tout ceci ; le crime est commis.

— Mais vous aurez les consolations de la reli- on?

— Je les trouve en moi-même. » répondit fiè- nent Louvel.

A onze heures du soir, l'abbé Montès, aumônier la Conciergerie, fut conduit dans le cachot du damné et n'en sortit qu'à sept heures du matin is avoir pu le faire confesser. Il dormit fort isiblement et supporta avec le courage de la signation une attente qui fut une indigne agonie e ne devait pas prescrire le jugement : il avait prévenu qu'il mourrait à huit heures du matin, lui dit ensuite que ce serait à dix heures; on remit après à six heures du soir (1) ! Je trouve la d'une barbarie révoltante. Aussi Louvel ré-

(1) J'ai compris ce qu'une telle attente devait avoir d'an- isses, lorsque dernièrement j'ai subi une opération dont eure fut changée par une méprise. Je devais être opérée dix heures, je ne le fus qu'à trois. Je puis difficilement primer tout ce que cette attente a de douloureux. Qu'on ense ce que doit éprouver un homme attendant la ort ! ! !

pondit-il lorsqu'il lui fut dit que l'exécution était remise encore à six heures : *Tant pis !... c'est aussi souffrir trop long-temps !...* C'est la seule plainte qui lui soit échappée ! Il dîna avec très-bon appétit et but son vin pur ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là

Selon notre usage, la foule couvrait les quais et les rues par où devait passer le condamné. Des Anglais ont payé une croisée dans une maison de la place de Grève *quatre cents francs*. Voltaire nous appelait le peuple *singe-tigre*, avait-il tort? Il y avait plus de deux cent mille personnes hors de leur maison pour voir mourir cet homme !

A cinq heures trois quarts le condamné partit de la Conciergerie ; il avait une redingote bleue, et sur la tête un chapeau rond.

L'abbé Montès était assis près de lui et lui parlait avec onction ; mais Louvel ne paraissait pas l'écouter et promenait ses regards sur la foule. Il souriait souvent et paraissait seulement assez pâle. Un mouvement bizarre parut l'agiter en voyant tout l'appareil militaire qu'on avait déployé autour du lieu du supplice ; mais lorsqu'il reconnut surtout les cuirassiers de la garde royale, il ne put s'empêcher de sourire et dit : *Quoi ! les cuirassiers de la garde royale aussi ! en vérité c'est me faire bien de l'honneur !* Arrivé au pied de l'échafaud, Louvel descendit lui-même de la charrette avec beaucoup de fermeté. Il demeura quelques instans avant de monter, regarda autour de lui pour faire

robablement quelques adieux muets ! On l'a en-
ndu, m'a-t-on assuré, proférer encore des paroles
ui auraient produit un effet bien terrible peut-
re si elles eussent été entendues, car il parais-
ait regretter de n'avoir frappé qu'une tête, et lé-
uait le reste de son œuvre de sang à des fanatiques
omme lui ! Comme ses mains étaient attachées,
a fut obligé de l'aider à monter, mais ce fut cette
aison et non pas celle d'une défaillance, comme
ont alors écrit plusieurs journaux, qui l'empêcha
e monter seul. Oui, Louvel est mort avec le cou-
age d'un homme qui devait avoir une autre âme !
r enfin il était un monstre. Mais cet homme, bien
rigé, et livré à une autre destinée, eût été peut-
re un de ces hommes que l'univers contemple et
vinise !

Il mourut à six heures, le 7 juin 1820.

Je vais finir l'histoire remarquable de Louvel
transcrivant ici un discours que Louvel a lu à
séance de la Chambre des Pairs du 5 juin 1820.
discours écrit par lui, lu par lui, est-il aussi de
i ? c'est un fait assez remarquable pour en avoir
ne entière explication pour soi-même. Voici ce
scours, du moins en partie :

« Si j'ai à rougir aujourd'hui d'un crime que j'ai
mmis *seul*, j'ai la satisfaction de n'avoir déshо-
oré ni la nation ni ma famille. Il ne faut voir en
oi qu'un Français qui s'est sacrifié pour détruire
ne partie des hommes qui ont pris les armes con-
e la France. Je suis accusé d'avoir ôté la vie à un

prince. Je suis seul coupable. Mais parmi les hommes qui occupent le gouvernement, il y en a d'aussi coupables que moi. Ils ont reconnu, suivant moi, des crimes pour des vertus. Les plus mauvais gouvernemens que la France a eus ont toujours puni les hommes qui l'ont trahie, ou qui ont porté les armes contre elle.

» Suivant moi, lorsque des armées étrangères menacent, les partis de l'intérieur doivent cesser et se rallier pour combattre, pour faire cause commune contre tous les ennemis de la France; les Français qui ne se rallient pas, voilà les vrais coupables. Suivant moi, le Français qui est obligé de sortir de son pays par l'injustice du gouvernement, si ce même Français se met à porter les armes pour les armées étrangères contre la France, alors il est coupable (1), il ne peut rentrer dans la qualité de citoyen français.

» Selon moi, je ne puis m'empêcher de croire que si la bataille de Waterloo a été si fatale à la France, c'est qu'il y avait des Français qui ont porté dans nos armées la trahison et qui ont donné du secours aux ennemis.

» Suivant moi et selon *mon système*, la mort de Louis XVI était nécessaire. »

En y réfléchissant, on voit par la négligence du

(1) Il a répété souvent dans sa prison que le duc de Berry n'était plus Français; qu'il avait pris les armes contre la France!

rle, la répétition des mots, l'incorrection du ıgage, qu'en effet cette pièce est bien de Louvel. l'a lue lui-même à l'audience du 6 juin, d'une ix assez basse, mais non pas faible, comme on ı dit à tort. Cet homme est un être extraordinaire, toute sa conduite donne la preuve d'une nature aiment hors de la ligne ordinaire. Le discours ıe je viens de rapporter fut joint aux pièces du ocès.

M. Bellart, procureur général, prit la parole ırès que Louvel eut prononcé ce discours, et pondit très-mal à cette diatribe, dans laquelle ı pouvait même, selon moi, retrancher des ırases non-seulement disconvenantes pour la ıuse à laquelle elles étaient tout-à-fait étrangères, ais réprouvées par l'humanité. Ainsi donc, Lou- ıl proférant le nom sacré d'un martyr, le nom ; Louis XVI (1), proférait un blasphème qu'on ;vait épargner à la chambre des pairs de France. était une insulte à l'humanité et à l'honneur. ouvel parlant de Louis XVI, à propos du sang ıcore chaud de son neveu répandu par lui ; voilà ; ces choses que la justice des hommes devait rêter sur ses lèvres avant que celle de Dieu ne ;n punît. Je n'ai pas trouvé le discours de . Bellart digne d'une telle circonstance. Je dois le re, je n'avais jamais aimé son talent et cette

(1) Jamais l'empereur ne prononçait le nom de Louis XVI qu'en disant *ce malheureux Louis XVI*!

nouvelle tentative d'éloquence ne m'a pas détournée de mon opinion.

Ainsi finit ce drame affreux. J'avais passé sous silence l'année 1820, parce que je voulais parler avec toute la solennité que requiert une semblable matière, de ce crime dont le souvenir fera éternellement la douleur de tout Français portant un cœur, et la honte de tous ceux qui ont pu ne pas lui jeter tout le mépris haineux qu'ils devaient en éprouver.

CHAPITRE XV.

es.— Le meurtrier.— Le *Drapeau-Blanc*. — Mar-
e. — MONSIEUR. — La jalousie des partis.—Clausel
ssergues. — M. de Saint-Aulaire. — Louvel. —
seul, du moins en apparence. — M. Mauvais,
d'être son complice. — Le bouquet. — Madame
. — L'officier du Champ d'asile. — *Le hanneton*
ho-Pança. — L'agent de police. — La visite du
Bourbon.— Nouvelle douleur ! — Le cabinet du
Le journal des *Débats*. — L'article du 25 février.
ité de cet article. — Cependant il n'est pas juste.
voi de M. Decazes. — Tristesse du roi. — Les
. — M. Siméon. — M. de Richelieu. — Son élé-
t celle de M. Decazes. — Contre-partie dans MM. de
et Corbière. — M. Pa.....r — Pourquoi il en-
ec de l'esprit.

st pas parce que je suis l'amie de M. De-
que je m'élève avec indignation contre les
tout à la fois stupides et cruelles qui lui
aites au moment de la mort du duc de
.. mais avant de dire : *Cet homme est le*
d'un crime; avant de l'IMPRIMER surtout,
M. Martainville le fit dans le *Drapeau-Blanc*,

il faut avoir une preuve. S'il en avait une pourquoi donc MONSIEUR ne l'avait-il pas aussi ? et si MONSIEUR l'avait, pourquoi n'a-t-il pas porté plainte devant la France, pour lui demander, ainsi qu'au monde entier, de venger son fils assassiné? Le roi lui-même, malgré la faveur de M. Decazes, n'aurait osé le soutenir; quoiqu'il fût égoïste, il ne l'aurait pas été jusqu'à la réputation de son favori entachée d'une telle suspicion, ne fût-ce que pour lui-même. Je trouve que d'aboyer ainsi après un homme pour lui jeter des paroles telles que celles-ci :

Tu es le complice d'un meurtrier, ne fût-ce que PAR LE SILENCE !

Eh bien ! c'est une indignité, et si M. Decazes a gardé le silence d'un innocent qui écoute, du haut de sa conscience, les grondemens de l'envie et de la rage, ses amis ne doivent pas l'imiter, et doivent au contraire répondre avec force, non pour le disculper, ce serait absurde, mais pour rendre paroles pour paroles à l'animosité. C'est en gardant le silence souvent sur des matières graves, quoique purement calomnieuses, que des réputations d'hommes et de femmes, souvent très-pures et libres de tout blâme réel, se trouvent obscurcies d'une telle manière, que l'orage qui s'amasse au-dessus d'elles ne peut plus être conjuré même, par la plus tendre amitié.

La minorité jalouse d'une partie des royalistes contre M. Decazes était tellement violente, que leurs larmes furent promptement séchées pour faire place à la volonté de faire de l'affreux événement de la mort du duc de Berry l'instrument qui devait perdre le ministre usurpateur d'un pouvoir qu'il ne devait pas posséder. Alors ce fut comme un chœur d'imprécations plus virulentes les unes que les autres. L'un savait que Louvel allait tous les jours chez M. Decazes, et demeurait au moins deux heures enfermé avec lui dans son cabinet. Un autre affirmait avoir *vu* Louvel et M. Decazes parler bas pendant une grande demi-heure, au moment même de l'assassinat; puis c'était une autre version : Louvel *avait dit* qu'il ne craignait rien, que ses amis avaient le pouvoir et sauraient bien le sauver jusque sur l'échafaud. Que sais-je ! il y en avait bien d'autres encore, et plus absurdes que celles que je viens de citer (1). En vérité, il est fâcheux que nous vivions dans un temps où l'absurde a autant de croyance, et cela pour vous dire :

(1) Une seule démarche attribuée à M. Decazes était probable, mais sans l'accuser de rien ; la malignité pouvait seule l'interpréter : c'était une visite faite dans la salle même où était le cadavre, le lundi matin au Louvre. Cette démarche, qui eût été simple, n'a pas eu *lieu du tout*. Plusieurs personnes, et moi-même, j'ai cru quelque temps que M. Decazes avait été dans cette salle pour voir si l'ordre y était bien établi, mais *il n'en est rien*. M. Decazes n'y est pas allé du tout, c'est un fait.

Vous avez aidé à tuer un homme ! Maintenant la haine est une ivresse ; une injure amène une autre injure ; le triomphe des persécuteurs ne calme pas même leur rage à la vue de la chute de leur victime. Je n'ai rien vu de plus remarquable en ce genre que l'acte d'accusation dressé et porté par M. Martainville dans le *Drapeau-Blanc*. M. Clausel de Coussergues, autre ennemi de M. Decazes sans savoir pourquoi, lui crie du haut de la tribune qu'il est coupable, avec un air de certitude qui aurait fait croire qu'il savait *quelque chose*, et pourtant ce quelque chose se réduisait à rien ! Il eut beau raconter ses doutes en beau langage, en phrases énergiques, rien ne peut rendre l'effet qu'il produisit en France sur la masse raisonnable, qui ne vit dans cette persécution qu'un orage de parti saisissant un prétexte aux cheveux. M. le comte de Saint-Aulaire, beau-père de M. Decazes, répondit à cette fulminante et ridicule attaque avec beaucoup de modération, quoiqu'il y mît un extrême esprit et une profonde et incisive amertume. Cette réponse de M. le comte de Saint-Aulaire, qui se trouve dans tous les journaux du temps, et que par cette raison je me dispense de placer ici, est à la fois un beau morceau d'éloquence parlementaire et fortement empreint d'une chaleur d'âme expliquée par l'intérêt qu'il devait porter à l'accusé.

Le plus curieux de tout ce qui s'est dit sur le le Louvel, c'est son procès lui-même.

De dix-neuf personnages accusés, c'est-à-dire *impliqués* et *arrêtés*, *pas un seul* ne fut reconnu *bon* à mettre en jugement. Seulement, pour l'honneur des agens de police, on retint quelques-unes des personnes arrêtées pour dire qu'elles n'étaient pour rien dans le procès de Louvel, mais qu'en les arrêtant on avait découvert que l'une était un homme poursuivi pour dettes; une autre, un officier du champ d'asile; une autre, prévenue d'avoir été deux fois à Bruxelles: et de cette manière il y en eut, je crois, sept à huit de pris. Et ce que je dis là n'est pas une sornette faite à plaisir, voyez-vous. Ainsi le lieutenant d'artillerie M. *Mauvais*, qui, en effet, avait été au champ d'asile et avait une assez *mauvaise* tête, ayant été le matin chez madame Prevost, notre fleuriste favorite à nous autres femmes, et à si juste titre, car elle est unique en son genre de perfections; il avait touché un camélia qu'elle allait ajouter à un bouquet qu'elle montait; elle lui dit que ce bouquet était pour la duchesse de Berry, et continuant à parler d'elle, elle fit de la princesse un tel portrait que M. Mauvais en fut touché et qu'il dit en remettant le camélia: « Eh bien! je suis content de ce que vous m'apprenez-là! aussi, dans le cas où il y aurait du trouble, votre princesse n'aura rien à craindre, *c'est un officier du Champ d'asile qui la sauvera.* » Il n'y avait pas là de quoi fouetter un hanneton, comme disait Sancho (1), et à plus

(1) Ce proverbe ou cedicton populaire est dans quelques

forte raison de quoi arrêter un homme. Aussi s garda-t-on bien de l'arrêter *arbitrairement*, ains que dit la relation du procès. L'agent de polic se rendit dans un café où M. Mauvais se tenai souvent. Il était à ce qu'on savait très-querelleu et le plan fut fait là-dessus. L'agent de polic s'assit près de lui et laissa tomber je ne sais quo sur la jambe de l'officier d'artillerie, qui envoy promener le provocateur, et de politesse en poli tesse, ils en vinrent tous deux là où en voulai venir l'agent, c'est-à-dire à se faire arrêter, c qui fut exécuté. Ils furent relâchés le même soir mais on savait l'adresse de M. Mauvais, et le len demain à six heures du matin, il était arrêté comm *tapageur* et mis sous la surveillance du ministère de la police !

Je ne puis passer sous silence un fait qui m fut raconté par un témoin oculaire et qui m' frappée.

Le lendemain du malheureux événement, mon seigneur le duc de Bourbon fut aux Tuileries pou faire une visite de deuil à Monsieur. On voulut l détourner de cette démarche, qui ne pouvait qu'ê tre pénible pour les deux vieillards, mais le du de Bourbon persista dans sa volonté. « J'y veu

anciennes éditions du *don Quichotte*, mais pas dans toute elles sont, au reste, loin de se ressembler, et plus ell sont anciennes et plus elles sont dissemblables, surto pour quelqu'un qui sait l'espagnol !

ıller, » dit-il enfin d'un ton ferme; et il partit ›our le château. Lorsque sa voiture entra dans la ;our on le vit changer de visage, puis il pâlit da-'antage.

« Monseigneur, lui dit-on, retardez cette vi-ıite, la plaie de votre cœur va saigner de nou-'eau. »

Le prince pencha la tête sur sa main et parut en effet vouloir retourner.

« Ma vue lui fera mal aussi, » dit le pauvre père à demi-voix.

« Eh bien ! monseigneur, il faut retourner au palais... permettez-moi d'en donner l'ordre.

— Non ! non ! » s'écria vivement le duc de Bourbon, et la voiture s'arrêtant dans ce moment, il s'élança sur le perron et monta l'escalier assez rapidement. Mais à peine les portes de l'appartement du comte d'Artois furent-elles ouvertes et eut-il aperçu le père désolé, pâle, abattu, et comme terrassé lui-même sous le même poignard qui frappa son enfant, que ses forces à lui-même l'abandonnèrent et il tomba sur une chaise. Monsieur s'élança vers lui et le prit dans ses bras en sanglottant, avec un tel cri de douleur, que la vue de ce mutuel désespoir paternel trouva une sympathie dans tout ce qui en fut témoin ! L'entrevue fut déchirante, et pourtant, en sortant de chez Monsieur, le duc de Bourbon devait trouver qu'il pouvait encore souffrir dans ce palais où son cœur de père lui faisait toujours redouter d'entrer. Il

trouva le roi dans un état calme qui apaisa d'abord la tempête qui s'était élevée dans cette âme déchirée. Mais à mesure que ses yeux fatigués de larmes reconnaissaient le lieu dans lequel il se trouvait, sa mémoire devenait plus fidèle. Il savait que cette chambre était le cabinet de BONAPARTE! et ce lieu, qui est pour nous un sanctuaire, ne lui paraissait à lui qu'un affreux tribunal d'où chaque jour émanait un nouvel arrêt de mort. Cette chaise sur laquelle il était assis, c'était peut-être la même sur laquelle était celui qu'il appelait injustement l'assassin de son fils! Tout-à-coup un gémissement lui échappe, il pâlit encore, il se lève et dit au Roi :

« Sire, je ne puis demeurer ici, j'étouffe dans cette chambre ! »

Et le malheureux vieillard, s'échappant de ce château royal qu'habitaient en ce moment le deuil et les larmes, fut retrouver celui qu'il pouvait habiter, lui, étant aussi voisin du lieu où s'étaient rendues si long-temps les lois qui le proscrivaient de sa patrie, lui et tous les siens ; là où siégeaient depuis dix ans enfin ceux qui avaient approuvé ce meurtre politique dont les partisans les plus ardens de Napoléon ne cherchent pas à le disculper aujourd'hui !

Louis XVIII avait du malheur pour ses favoris. M. de Blacas avait été forcé de se retirer sous les attaques réitérées qui lui furent portées ; mais ces attaques l'étaient par toute l'Europe. Ici ce n'était

ussi étendu : M. Decazes était même très-aimé
usieurs hautes puissances, mais il ne l'était
ssez pour en être protégé, et l'attaque était
toujours prête à renouveler ses coups déjà
assez vigoureux. Enfin ils abattirent la puis-
: si redoutée. M. de Chateaubriand, dans un
le parfaitement bien écrit, et qui parut alors
le journal des *Débats*, le 24 ou le 25 février,
ois (1820), contribua peut-être à accélérer
ute. Cet article fit une grande sensation ; il
terrible, mais, je le répète, il n'était appuyé
ıcune preuve, et pour de pareilles attaques,
ıt d'autres convictions que des *convictions*
les, il en faut de *matérielles*. M. de Chateau-
d étant un homme de talent et d'honneur,
rticle fit beaucoup de mal à M. Decazes; ses
mis s'autorisèrent de tout ce que ses amis en
t découragés : c'était une fin de partie, il
t enfin compter les poids.

roi, fatigué de toutes ces agitations, le roi
oulait désormais vivre pour lui seul, le roi
vait suffisamment prouvé cet égoïsme en n'ar-
t auprès de son neveu que six heures après
me commis (1), le roi enfin ne voulait d'aucun

On peut objecter ici qu'on n'a informé le roi qu'à ce
nt, je persiste à dire que je ne le crois pas. Le roi
pas en tutelle, et certes, je suis certaine qu'il savait
ne un quart d'heure après qu'il fut commis, et que
inte pour sa personne le retint, seule, aux Tuileries.

plaisir, d'aucune amitié qu'il lui fallait acheter par la fatigue d'une discussion. L'affection de M. Decazes lui avait, selon lui, déjà coûté assez cher par toutes les querelles d'intérieur qu'elle avait provoquées. M. de Blacas avait eu son tour, maintenant c'était à M. Decazes. En voyant cet acharnement à poursuivre ceux qu'il aimait, Louis XVIII eut un mouvement d'amère tristesse, mais il fut court et sa détermination même en fut la suite: c'était le renvoi de M. Decazes.

Je crois connaître assez M. Decazes pour être certaine qu'il en fut très-malheureux, mais non pas comme ambitieux. Il l'est sans doute, il doit l'être comme tout homme de son talent et de sa supériorité; mais il fut malheureux comme homme privé, comme ami, comme Français et comme serviteur d'une cause à laquelle il avait dévoué sa vie, à une époque où il était fort périlleux de le faire et de laisser voir son opinion; il fut malheureux par le cœur enfin, ce qui n'est pas commun dans le pays de la Cour et parmi les ministres.

Louis XVIII, tout en n'ayant pas la force de soutenir son favori, voulut, en le comblant de biens, prouver qu'il était encore un peu roi: M. Decazes fut nommé ambassadeur en Angleterre, il eut le choix de son successeur. Il fut créé duc, et pour adoucir le moment de la séparation, le roi parut lui faire entendre que ce n'était qu'un orage passager auquel il fallait céder et que le portefeuille n'était que déposé entre les mains de

[. Siméon, que M. Decazes avait désigné pour le
mplacer, ainsi que le roi le lui avait demandé.
ouvelle finesse à la Machiavel employée par
ouis XVIII qui jouait à la ruse et au roi, mais
ns dignité et toujours en se trompant. Si M. De-
zes avait mieux connu les rois et Louis XVIII
ROUT, il aurait su qu'ils sont comme la femme
alante qui rompt avec un amant. Non-seulement
lle ne l'aime plus, mais elle le prend en aversion
t devient son ennemie! Ce fut ce qui faillit arriver,
t ce qui aurait eu lieu, si M. Decazes eût été
oins adroit.

C'est ici le lieu de parler d'un fait que les jour-
aux du temps, des pamphlets, des sortes de
ercenaires ont voulu consacrer : c'est la préten-
ue haine qui existait, dit-on, entre M. le duc de
ichelieu et M. Decazes. Ces mêmes sources parlent
e M. de Richelieu comme du bienfaiteur de
. Decazes! Cela n'est pas plus vrai que sa
aine. M. Decazes aimait au contraire tendrement
. de Richelieu ; il l'appréciait ce qu'il valait
omme homme privé, mais il ne pouvait lui recon-
aître de grands talens comme ministre, parce
u'il n'en avait pas, surtout pour l'époque difficile
ù nous étions alors.

Cependant ce fut sur lui que le roi jeta les
eux pour remplacer M. Decazes, ou plutôt ce
ut M. Decazes qui le lui indiqua ; voulait-il se
aire regretter ?

M. de Richelieu était déjà fort malade de la

maladie sous laquelle il a succombé. Je le vis alors dans une maison où nous nous rencontrions quelquefois lorsque je venais à Paris. Je dînai avec lui le jour même où le roi signa l'ordonnance qui le nommait président du conseil, et M. Siméon ministre de l'intérieur et de la police, comme l'était M. Decazes. M. de Richelieu n'avait pas voulu un département spécial. C'était la première fois que cela se voyait en France depuis Louis XV. Les constitutionnels jetèrent les hauts cris ; en effet la responsabilité est bien plus à couvert ainsi.

Il fallait l'élégante tournure du duc de Richelieu, après la grâce de M. Decazes, pour faire supporter M. Siméon. Les femmes qui remarquent les bonnes façons et sont attirées par elles, comme elles sont repoussées par la vieillesse et la disgracieuse tournure d'un homme au pouvoir, les femmes étaient les ennemies de ce remplaçant de triste figure, malgré tout ce qu'on pouvait dire de bon et d'excellent sur sa probité et même ses talens administratifs. Il était aussi vieux que M. Decazes était jeune et élégant, aussi craintif et méticuleux que l'autre était prompt et décisif. Le premier portait la tête haute, avait la bouche souriante et le front radieux. Le petit vieillard qui lui succédait, semblait toujours sortir d'un bureau pour entrer dans une sous-préfecture. A cette époque Louis XVIII n'était pas heureux dans le choix de ses ministres comme gens agréables : M. de Corbières et M. de Villèle sont deux types dans le genre.

Eh bien! qui croirait après ce que je viens de dire là, que M. Siméon, que du reste j'aimais de toute mon âme et qui était un excellent homme; qui croirait que M. Siméon, malgré ses soixante-huit ans, son esprit inactif et peu amusant, fut au moment de s'emparer du *favorisat*? Oui vraiment, et voici comme cela faillit arriver.

Louis XVIII causait un jour avec M. Siméon, avant ou après le travail d'un jour de signature; il aimait beaucoup à citer comme on sait. Or donc ce jour-là, il s'en allait citant son favori le poëte, à défaut de son favori Decazes qui avait déjà passé l'eau. Mais voilà que la mémoire lui manque au moment d'une citation que pourtant il savait, lorsque tout-à-coup M. Siméon, très-doucement et très-tranquillement, dit, non-seulement le vers cherché par le roi, mais encore tous ceux qui le suivent. Louis XVIII le regarda d'abord avec une sorte d'affection où Horace n'avait rien à prétendre; un de ses ministres savait Horace comme lui! C'était une chose à le faire aimer, s'il avait su jouer les cartes que la fortune lui donnait: au reste, M. Siméon était un homme fort érudit, surtout dans les langues anciennes. M. Siméon ne fut pas heureux pourtant dans sa tentative sur la faveur du roi, si tant est qu'il l'ait faite. Un autre prétendant était là aussi guettant le moment de jeter le chapeau sur cette faveur si difficile à saisir, plus difficile encore à conserver. Mais pour celui-là, tous les efforts furent inutiles, et pourtant il avait

de l'esprit, pourtant il avait du talent, il avait même ce que quelques amis avançaient avec assez d'assurance, une tournure élégante :

« Mais, mon Dieu! pourquoi donc M. Pa...r est-il si peu aimable avec de l'esprit, et plaît-il aussi peu quoiqu'il ne soit pas désagréable? »

C'était une femme qui disait cela dans un cercle assez intime.

« Pourquoi? » dit une autre femme, « je vais vous le dire. C'est qu'il a un esprit, comme nous ne voudrions pas en avoir un, si nous étions hommes, et une figure à laquelle nous en préférerions une laide. »

CHAPITRE X.

s de Béfort rappelés, et mort de Caron. — Mort
d'Angleterre Georges III. — Avénement de
IV. — Son portrait. — Malheur pour un pays
un roi corrompu. — Comme quoi ce n'est rien
s peuples que ce soit, ou non, un homme aima-
Madame Bellington. — Pacchiarotti. — La reine
terre. — La guerre d'Espagne. — Le maréchal
on. — Louis XVIII me demande une note sur
ne. — Je la donne. — Ma retraite d'Orgeval. —
taire que j'y mène. — Elle est de mon goût. —
se d'aller porter moi-même mes notes. — Gros-
e madame la duchesse de Berry. — Gravier et le
— Les libéraux. — Foy. — Lafayette. — Pagès.
général Lamarque. — M. de Chauvelin. — *Les*
ateurs et leur cuisine. — L'arbre de la liberté. —
ines sont profondes. — Le pavillon Marsan. —
duc de M..... — Le petit escalier. — Galerie des
urs. — La machine infernale. — Neveu. — Le
poudre. — L'explosion. — Le roi est dans une
attitude. — Il soupçonne le pavillon Marsan. —
duc de Richelieu au moment de l'explosion. —
Louis XVIII sur la Charte. — Louis le législa-
— M. de Falgureytes. — M. de Rebourguil. —
de M. Decazes. — Manœuvres du roi pour punir
lon Marsan.

vénemens de Béfort et la mort de Caron

m'ont entraînée, et j'ai oublié une quantité de faits sur lesquels je suis obligée maintenant de revenir. C'est ainsi que je n'ai pas parlé d'une circonstance en apparence de peu de poids pour notre pays, et qui pourtant devait y produire une grande sensation au moins comme contre-coup : c'était la mort du roi d'Angleterre, de ce roi fou, qui avait été une preuve bien étonnante du peu d'importance d'un roi dans un pays organisé comme l'Angleterre. Pendant trente ans cet homme est fou, et ces trente années-là sont précisément celles où l'Angleterre a eu la plus grande puissance. Le jour où cette mort fut connue à Paris, j'avais chez moi un vieil ami qui connaît bien l'Angleterre et me dit :

« L'avénement de Georges IV est une calamité pour l'Angleterre, tellement grande, qu'on devrait faire les prières de quarante heures!

— Et pourquoi?

— Parce que c'est la ruine d'un pays qu'un roi aussi débauché, irréligieux et surtout ignorant.

— Je lui croyais de l'esprit?

— C'est-à-dire qu'il a du *jargon*, qu'il parle français et italien comme s'il était né à Florence ou à Paris, ce qui est bien égal au lord-maire, quand il le harangue. C'est-à-dire qu'il est bon musicien et le meilleur élève de Pacchiarotti et de Mme Bellington (1). C'est qu'il s'entendait autrefois

(1) Mme Bellington était la Malibran de l'époque dont Pacchiarotti le *Rubini*.

rès-bien séduire les femmes et surtout les rices (1). Enfin il est surtout habile à faire des tes et même *à en faire avec la fortune, quand il it les cartes et les dés;* il lui emprunte, quitte à jamais rendre, vous m'entendez.

— Mais c'est affreux !

— Je ne vous dis pas non. Le prince de Galles, le répète, est une calamité imposée à l'Angle-re. — Et sa femme que va-t-elle devenir? — Je laissée, allant à Naples, très-résolue à se faire ıronner reine d'Angleterre si son mari allait ıais chercher son sceptre à Westminster. « Car rès tout, me disait-elle, il faudra bien qu'il me :onnaisse pour ce que je serai, c'est-à-dire *ine d'Angleterre.* Il ne trouvera pas ici une incesse de Zell, dont il pourra se jouer (2). Je me sens pas disposée à faire le rôle de victime, mme la femme de Georges Ier. » Pauvre femme ! e me disait cela en 1817, et en 1821 elle mou-t victime de ce même homme qu'elle paraissait priser. La mort de Georges III eut de l'influence r les affaires politiques, en ce que le ministère glais cessa d'être ce qu'il était depuis trente ans.

1) Cette actrice qu'il séduisit en se présentant chez elle is le nom d'un de ses favoris. Elle mourut de chagrin de ı abandon et dans la misère.

2) Elle faisait allusion à la princesse de Zell, cousine maine de Georges, prince électoral de Hanovre, qui puis fut roi de la Grande-Bretagne, sous le nom de orges Ier.

Quelque contrarié qu'il soit, en Angleterre, l'absolu de la royauté se fit de nouveau sentir. Sans doute la responsabilité ministérielle n'est pas un vain mot, mais elle est encore plus réelle, lorsqu'un ministre a la conviction morale qu'il ne peut échapper par aucun détour à cette responsabilité. C'est alors bien vraiment sa conscience qui le fait agir. Elle peut lui faire prendre une fausse route, parce que la conscience a la vue basse comme autre chose. Mais c'est au fait plus rassurant pour ceux qui assistent aux événemens. Charles Ier ne prouve rien.

L'autre événement dont je n'ai pas parlé, parce que j'avais trop à dire, était la guerre d'Espagne! Je l'avais prévue ; je connaissais trop bien ce malheureux pays, et je voyais que Ferdinand VII s'y prenait de manière à se faire renvoyer si ce n'était pis. Plusieurs personnes de mes amis parlèrent à Louis XVIII de la connaissance que j'avais de ce pays-là. Le maréchal Lauriston, qui était un de mes plus intimes et de mes meilleurs amis, me dit un jour que le roi désirerait bien m'entendre sur l'Espagne. J'habitais alors une campagne près de Saint-Germain depuis quelques mois seulement, et je n'avais aucun goût pour venir à la cour. J'étais, non pas retirée du monde, puisque j'y conservais toutes mes relations, non pas retirée de la cour, puisque madame la duchesse d'Angoulême était parfaite pour moi et que j'y tenais par elle, mais j'avais gagné à ma solitude volontaire

ue je ne voyais que les gens qui me plaisaient, ; n'avais conservé de relations que celles qui me onvenaient.

Je dis donc au maréchal Lauriston qu'il avait té en Espagne comme moi, qu'il avait même vu Catalogne où je n'avais jamais été, et qu'il pouait me suppléer. « Comme vous n'avez pas été mercier le roi de votre pension, me dit le maéchal, prenez ce prétexte, demandez une audience; ous vous habillerez chez quelqu'une de vos amies, t la chose sera faite sur-le-champ. Le roi sera harmé de vous entendre, je vous en réponds. »

Je promis au maréchal de faire ce qu'il me isait; et puis je revins dans ma jolie retraite, où m'occupais de fleurs, de botanique... où je me romenais des journées entières dans la forêt de aint-Germain... ou bien je descendais jusqu'à la eine, je me mettais dans un bateau avec toute a jeune famille; nous emportions des provisions, ous dînions dans la forêt, et nous faisions ainsi s longues courses, menant ainsi une vie presque omade. Puis je revenais chez moi pour faire anser mes paysans et les rendre contens, ce qui st leur vrai bonheur (1).

Le reste du temps, je travaillais avec mes filles; ous faisions des lectures en commun. Puis il me 'enait des amis, de ces vrais amis que l'éloignenent, le renversement de ma fortune n'ont jamais

(1) Le bonheur matériel est le vrai bonheur du paysan.

séparés de moi !... Dans une vie si douce on co
prend que je n'avais pas un grand désir de reto
ner dans ce pays de cour qu'on me montrait
loin comme un paradis où une femme avec
peu d'esprit, pouvait espérer de régner ; m
l'*affriolement* n'était ni de *mon goût* ni de
convenance. Je restai donc à Orgeval. Seulem
je me contentai d'écrire une lettre fort longu
en forme de discours pour ainsi dire, dans laque
je contredisais l'opinion de M. de Chateaubrian
qui venait de dire et d'imprimer que l'Espag
était tranquille et heureuse ! Je recevais fort so
vent des lettres particulières d'Espagne qui
disaient tout ce qui s'y passait, et surtout ce q
s'y préparait, et ma connaissance des hommes
du pays me montrait, comme à l'aide d'un tél
cope, ce qui devait arriver. Je connaissais Fer
nand VII, son obstination lâche, sa *taquinerie* bi
plus que son caractère, et j'écrivis au roi pour
lui dire, bien confiante dans la philosophiq
pensée qui présidait à son jugement sur les ho
mes. Louis XVIII lut ma lettre, et le maréch
que je vis à quelques jours de là, me dit positi
ment que le roi voulait me voir *absolument*. Je
alors que je n'aurais pas dû écrire. Ce fut à ce
époque qu'arriva la catastrophe du duc de Ber
Ce malheur fit perdre de vue l'Espagne et tout
qui n'était pas la France.

La grossesse de madame la duchesse de Be
a' [illegible]reusement, malgré tout ce que

saient les factieux qui voulaient, disaient les exaltés, *couper les racines de l'arbre*. Parce que Louvel s'était offert au siècle comme l'instrument le plus étrange du fanatisme *quelle que fût sa source*, on voyait à présent dans tous les hommes ou les femmes qui approchaient de madame la duchesse de Berry, un individu voulant l'assassiner avec son enfant ! Ce qui faisait sa sûreté, c'était précisément Louvel. Deux hommes comme lui ne se rencontrent pas sur la même route. Gravier fut arrêté et condamné à je ne sais plus quelle peine, et en vérité on aurait pu ne lui rien faire du tout, car je le crois aussi innocent qu'on puisse l'être, de ce prétendu crime dont on l'accusait ; tout y est stupide, et la folie et la bêtise étaient les seuls griefs vraiment à évoquer dans le réquisitoire de l'avocat-général.

Mais on était probablement en goût de ces belles choses ; car, à quelque temps de là, on entendit parler d'une autre affaire, qui d'abord parut encore plus sérieuse, car il ne s'agissait de rien moins que de faire sauter les Tuileries comme une frégate en détresse. Je ne puis dire à quel point tout ce qu'on faisait alors déconsidérait le parti de la restauration. Et si le réel, l'affreux malheur de la mort du duc de Berry n'était arrivé comme une preuve exécrable de ce qu'on pouvait et voulait faire, il y avait bien des assassinats moraux par le *parti lui-même* dans toutes les tentatives qui se faisaient chaque jour pour obliger le

roi à prendre des mesures rigoureuses contre l libéraux. Ceux-ci causaient de l'inquiétude. J mais, depuis l'assemblée constituante, les dépu du tiers n'avaient offert une masse de talens au formidable. Le général Foy, Lafayette, Pagè Manuel. Benjamin Constant, le général Lamarqu Eusèbe de Salverte, Labbey de Pompierre, u foule d'hommes d'une haute capacité et d'u égale probité, donnaient des craintes aux *restau rateurs*, *qui pour cela n'en faisaient pas meilleu cuisine*, disait M. de Chauvelin. Ce n'est pas qu les talens ne fussent à égalité dans le *côté dro* comme on l'appelait, et certes MM. Ravez, Lainé Villèle, Labourdonnaye et tant d'autres pouvaien tenir tête à ceux qu'ils redoutaient. Mais il voyaient que les racines étaient profondément avan dans la terre de la patrie. Cet arbre de la liberté planté en 1792, avait eu le temps de croître de puis lors, et le soin qu'avait eu Napoléon, peut être, d'en abattre un grand nombre avait donn plus de force à ceux restés debout. Comme un plante reçoit de la vie et devient belle en raison d l'élaguement de ses rejetons, il fallait donc abattr aussi tout ce qui restait de cette vieille et jolie l berté, qui s'avisait de *vouloir* et de *prétendre*. Mai le roi ne paraissait pas disposé à frapper aus promptement et aussi fort qu'on le voulait. Il fallai pour l'y amener, profiter de la plus légère ci constance, en créer même s'il n'en venait pa c'est ce qu'on fit.

On était en ce moment dans un état assez singulier. Quel était le ministère qui avait remplacé M. Decazes, on n'en savait que dire ; il avait une teinte de libéralisme qui déplaisait. M. de Villèle déjà au pouvoir, mais trop fin pour s'y montrer d'abord, avait gardé ce qu'il lui fallait d'humilité apparente pour ne pas offusquer les susceptibilités ombrageuses de tant de prétentions. Il se contentait d'être dans le conseil, sans être ministre, et en vérité il aurait mieux fait de rester toujours ainsi ; de là il dirigeait tout, et personne ne croyait lui obéir pourtant ! ... Ce souvenir doit bien l'amuser ! ...

On avait fait plusieurs tentatives venues du pavillon Marsan, pour déterminer Louis XVIII à renvoyer trois, ou pour le moins deux de ses ministres. L'un avait servi sous l'empire, l'autre n'était pas bien *pur;* et pour tout dire, *le ministère entier*, disait le duc de M.... *n'était bon qu'à jeter au feu ou à l'eau.*

Mais le roi tenait bon ; il avait ses projets, disait-il ; aussi le fait est, je crois, qu'il était déjà malade, et la faiblesse de ses organes influait sur son esprit et la force de son âme, qui, pour le dire en passant, n'avait jamais été bien robuste. Il fallait donc le contraindre à venir au but voulu, et voilà comment on s'y prit.

Il existe dans l'intérieur du château des Tuileries, une foule de petits escaliers noirs, éclairés seulement par une lampe, et cela même à l'heure

de midi : ces petits escaliers desservent les grands appartemens et montent aux étages supérieurs. Il y en a, à presque tous les grands appartemens, au moins un. L'empereur ne les aimait pas, au reste; et sans leur nécessité absolue, ils auraient été supprimés.

Un de ces petits escaliers a son entrée sur la galerie appelée *la Galerie des Empereurs*, il conduit aux mansardes les plus élevées du château et desservait particulièrement l'appartement de madame la duchesse d'Angoulême. Ce fut le théâtre destiné à voir jouer une nouvelle scène sur un vieux sujet. Il commençait en effet à devenir usé; il s'agissait d'une *machine infernale !*... On ne trouva rien de mieux pour faire peur et pas grand mal; ajoutez à cette bonne volonté, qui ne voulait, à ce qu'il paraît, que la punition des pauvres impérialistes et des jacobins, qu'on avait mis, à ce qu'il paraît, de la poudre avariée dans un petit baril cerclé bien ou mal de deux cercles de fer, et qu'on avait déposé sur le second palier de ce petit escalier, dont je viens de parler tout à l'heure; il avait été bien finement caché sous un panier à bois ou un panier à chauffer le linge de bain; je ne me rappelle pas bien lequel des deux...

Un homme dont le nom était inconnu, et dont la réputation, mise au jour par l'enquête, se trouva être celle de ces hommes qui battent le pavé de Paris, et s'appellent chevaliers d'industrie, quand ce n'est pas pis, fut le héros qui se chargea de

out le péril de l'affaire. Il s'en vint au château, e 27 janvier 1821, avec son baril de poudre sous on bras, bien tranquillement, et le déposa sur le etit escalier, où il parvint je ne sais comment, nais dont il sortit avec facilité au fait, en traversant une sorte de petit cabinet fort obscur, d'où put gagner très-bien l'escalier du pavillon de lore, et de là le guichet du Pont-Royal.

Cet homme s'appelait Neveu. Non-seulement il pporta le baril, le plaça, le cacha, mais encore il lluma la mèche, à ce qu'il a dit depuis, et avec ne telle justesse de calcul, qu'il était sur le quai, t même sur le Pont-Royal lorsque la *machine nfernale* éclata (1)... Ses mesures étaient bien rises, comme on le voit!... et ce n'est pas le emps qui lui a manqué.

Au reste, la détonation fut très-violente... Le oi travaillait avec les ministres en ce moment; et M. le duc de Richelieu, qui, certes, ne savait ien de cette menée si opposée à son noble caracère, fut vivement alarmé pour le roi, et son premier cri fut:

Ah, sire! on veut vous tuer!... Et tout aussitôt il fut auprès du roi comme pour l'entourer de ses deux

(1) S'il y avait un côté plaisant à de telles scènes déplorables, on pourrait rire en se rappelant que, le jour de l'affreuse machine infernale, le premier consul criait, sans ouloir rien entendre: ce sont les jacobins! ce sont les erroristes! qu'on les arrête! qu'on les juge et qu'on en ébarrasse la France!

bras et le défendre. Quelqu'un à qui Louis XVIII racontait le fait le jour même, me dit qu'il en était vivement touché !...

Le cabinet du roi fut aussitôt rempli de tout le service d'honneur et du service privé... On parlait, on criait, et l'on ne disait rien... Le roi, à ce qu'il paraît, avait plus d'humeur que de crainte, et répondit avec colère à quelqu'un dont l'insistance lui déplut surtout :

« Eh ! messieurs, vous me pressez de fuir un danger qui est inconnu et que tout assure d'ailleurs être dissipé ! Y en a-t-il donc un autre que vous sachiez ? »

Dans ce moment madame la duchesse d'Angoulême arriva auprès du roi pour savoir comment il était.

« Bien, très-bien, ma chère enfant, lui dit-il ! N'ayez aucune inquiétude sur les suites de ce pétard ; on veut nous donner, je le vois, un feu d'artifice ; mais nous veillerons à ce que le bouquet ne soit pas offert par une main trop amie, ajouta-t-il plus bas. »

« Quelqu'un a-t-il été blessé ? » demanda le roi en se retournant vers la foule qui encombrait son cabinet.

On lui dit que personne n'avait été atteint.

« J'en suis charmé, dit Louis XVIII, et les auteurs de cette nouvelle alarme doivent l'être aussi, ai[illegible] ; car si la plus légère contusion avait

le résultat de cette tentative, je ne l'aurais jamais pardonné. »

Et en disant ces derniers mots le roi promenait ses regards avec sévérité sur tout ce qui était dans la chambre. Il est évident qu'il eut de violens soupçons sur la vérité de la chose ; mais ces soupçons prirent une grande consistance, lorsque le préfet de police, M. le comte d'Anglès et M. Jacquinot de Pampelune, ne purent rien découvrir, même après l'arrestation de ce Neveu, qui fut arrêté trop facilement et trop promptement pour que ses complices ne le fussent pas aussi, et certes il en avait, lui! Ce n'était pas un Louvel; c'était un homme taré, un de ces hommes qu'on fait marcher avec un rouleau d'or... On l'arrêta pour le faire arrêter plutôt que pour le faire parler, peut-être... Il prétend qu'il se plaignait d'avoir *été mal payé ;* le résultat fut qu'il se coupa la gorge avec un rasoir ... Il était, je crois, dans un cachot de la Préfecture de police... on ne devait pas l'y laisser seul, et surtout avec une arme.

Plusieurs circonstances me firent juger que Louis XVIII ne croyait pas du tout les libéraux, comme on nous appelait tous alors, coupables de cette ridicule et sotte tentative. Sa réponse à l'adresse de la chambre des députés est une chose curieuse à relire aujourd'hui, à cause d'une expression qui s'y trouve.

« ..... La Providence, dit le roi, me donne la force de supporter mes peines... La plus grande

» de toutes est le *pernicieux esprit dont plusieurs* » *partis sont atteints, et qui vient encore de se mani-* » *fester par un attentat* PLUS INSOLENT *que dange-* » *reux*. Mon devoir est de pénétrer au fond de l'a- » bîme, et j'y pénétrerai, *aidé de mes fidèles mi-* » *nistres*... etc., etc... »

Le mot *insolent plus que dangereux* dit assez clairement, avec tout ce qui s'y trouve joint, que le roi avait vu qu'on voulait le pousser à une sévérité hors de sa façon de voir. Non pas qu'il fût, comme Charles X, bon et loyal, et voulant par bonté le bien de la France, mais parce qu'il avait fait un plan monstrueux de libéralisme bâtard, de ce libéralisme de 89; qui se trouvait une liberté despote en 1814, quand il fit la Charte. Il voulait gouverner d'après ses utopies à lui, et ne songeait pas qu'elles ne pouvaient s'appliquer à aucune époque, à aucun parti. Les uns les trouvaient trop fortes, les autres les trouvaient trop faibles. Et pourtant Dieu sait l'amour-propre que Louis XVIII mettait à maintenir sa merveilleuse Charte, que le faubourg Saint-Germain appelait très-spirituellement la *chatte merveilleuse*. Jamais auteur ne fut plus enchanté de son œuvre que Louis XVIII ne le fut d'avoir produit la Charte; et, ce qu'on ne croira qu'avec peine, c'est que c'est avec *amour-propre d'auteur positivement*. Le roi de France s'oubliait pour ne voir que le publiciste et le publiciste joint à l'homme littéraire. Je connais [illegible] d'esprit que Louis XVIII voyait souvent

avec plaisir dans son intimité de causerie, bien qu'il ne fût pas de la cour. « Mon cher ami, lui dit un jour le roi, ils me rendront justice plus tard!... Il viendra un temps où le roi de France, Louis, dix-huitième du nom, marchera à côté, si ce n'est en avant, de Montesquieu et de Burke... et son surnom sera celui de Législateur!... C'est plus beau, croyez-moi, que celui de Désiré... et puis, croyez-moi, on l'est toujours quand on donne des lois à un peuple après un si long gouvernement des hommes et des choses ..... »

L'homme auquel le roi disait ces paroles est M. de Falgueytes, frère du comte de Rebourguil (1), attaché au service d'honneur de sa maison pendant l'exil et tous les malheurs de la révolution...

En résultat, le ministère assez mal affermi, que la machine infernale voulait achever de renverser, n'en fut que plus sur ses jambes... Il n'y eut que les marchands de poudre à tirer qui s'en trouvèrent aussi bien qu'eux. On faisait des pétards de tous les côtés; on en tirait dans les rues, dans les jardins; c'était une vraie parade... Le roi finit par en prendre de l'humeur. Mais qu'y faire?... M. Anglès ne trouvait rien et il avait de bonnes raisons pour cela... Toutefois, cette affaire, soit qu'elle vînt des royalistes, seulement pour effrayer le roi, ou des libéraux

(1) Les Rebourguil, très-bonne famille de Milhau, dans le Rouergue. M. de Falgueytes était lieutenant-colonel dans le régiment de Poitou avant la révolution.

pour lui faire mal, cette affaire, ignorée de la police, fit un grand tort à M. Anglès, après celle du duc de Berry... On rappela ensuite qu'il avait été auditeur sous l'empire, et ce souvenir ne lui fit pas pardonner le reste. Aussi, le nouveau ministère ne le conserva pas, et la police fut envahie par la congrégation... Mais ce qui répandit une alarme pour le moins aussi vive dans le parti *ultra*, comme alors on l'appelait, ce fut l'annonce du retour de M. Decazes. On disait que l'air de l'Angleterre n'était pas bon pour madame Decazes...

Quand on suit attentivement le caractère de Louis XVIII, on y trouve une continuelle malice, sans bonté, qui finit par impatienter... C'est une lutte dans laquelle il apporte de l'esprit, et cette satisfaction maligne du chat content d'avoir attrapé une souris après l'avoir long-temps guettée. Il était évident pour ceux qui le connaissaient qu'il se vengeait de ceux qui avaient organisé l'affaire du baril de poudre. Car il ne doutait plus qu'elle n'eût été un moyen pour l'amener là où il ne voulait pas aller, c'est-à-dire à des mesures sévères envers les libéraux, non pas que son indulgence y mît de la bonté, mais, je le répète, parce que la sévérité n'était pas dans sa manière de voir.

Le retour de M. Decazes fut en effet la tête de Méduze pour le pavillon Marsan tout à la fois, et pour le ministère existant et à naître. L'avocat général de Bourges et le toulousain en perdirent un [illegible], l'un son assurance, l'autre sa finesse;

mais ce ne fut pas pour long-temps. M. Decazes, qui, lui aussi, avait peut-être conçu des espérances sur un retour de faveur, quitta Paris, comme M. de Blacas l'avait quitté pour satisfaire à la jalouse exigence de M. Decazes en 1817... La morale de ces événemens est, qu'il ne faut rire d'aucune infortune, car les larmes sont bien près pour soi-même!...

CHAPITRE XL.

Naissance du duc de Bordeaux. — Souvenir rappelé. — Détails intéressans. — Le maréchal Suchet. — Le maréchal Vioménil. — Le sommeil interrompu. — La duchesse de Berry véritablement mère du duc de Bordeaux. — Détails donnés par le maréchal. — Le *Cordon bleu*. — Mot du maréchal. — Le procès-verbal de l'accouchement de madame la duchesse de Bourgogne. — Belle conduite du maréchal Suchet. — Il refuse. — Changement. — Coutume des Orcades. — Note mise par moi, relative à M. de Chateaubriand. — Louis XVIII était jaloux de son talent. — Cause de son éloignement du ministère. — Amour du roi pour sa Charte. — Matthieu de Montmorency. — Il est aussi du nombre de ceux qui portent ombrage à M. de Villele. — Marchangy le Gaulois et ses réquisitoires. — L'adresse de la chambre des députés. — Napoléon n'en ferait pas plus. — Conduite du roi le 30 novembre 1821. — Le ministère sans ministres.

J'ai laissé passer aussi un événement bien important, la naissance de monseigneur le duc de Bordeaux. Il s'y trouve pourtant des circonstances que je dois raconter comme étant du domaine exclusif des mémoires, où tout ce qui est *souvenir* doit être religieusement conservé. Ces souvenirs

ieux, parce qu'ils sont écrits à la suite nversation intime avec les acteurs d'un ame, et qu'ils ne se retrouveraient nulle ious ne les gardions pour les reproduire

réchal Suchet avait été choisi par le roi, naréchal de Vioménil, pour assister aux de madame la duchesse de Berry... Ils u château des Tuileries, dans le pavillon , je crois, depuis quelques jours, pour rtée de se trouver à l'instant auprès de sse, au moment décisif... On a tant parlé vénement que je n'ai pas besoin d'en re- icore. Je dirai seulement que madame la de Berry, parfaitement mère de mon- le duc de Bordeaux, comme monseigneur Berry en est le père, a été d'une impru- d'une légèreté impardonnables. Je dirai s coupables qu'elle, les personnes de son e sont pas même compréhensibles... Rien, eut excuser l'absence des médecins, des des secours de toute espèce enfin qui de- ntourer. — Ce qui est arrivé devait être - Il le devait être non-seulement une fois ours; il le devait être par les femmes d'a- ensuite par les hommes eux-mêmes du e la princesse... Quelque prompte que soit rance, elle ne peut prévenir une minute, allait pas que le temps de se procurer du ût plus long... et pourtant!...

le même protocole d'étiquette, tout enfin s'y trouvait comme si Louis XIV s'était mis en-dehors de son cercueil de Saint-Denis pour faire une de ces apparitions, si connues dans le nord de l'Europe (1), où elles sont regardées comme une visite attendue chaque année. Le maréchal crut avoir mal compris, mais il ne se trompait pas... Le roi avait assisté avec madame la duchesse d'Angoulême, MONSIEUR... enfin la cour entière... Lorsqu'il fut question de signer, le maréchal Suchet dit avec beaucoup de respect, mais très-fermement, qu'il ne signerait pas ce qu'il n'avait pas vu...

« Je suis trop intimement convaincu que M. le duc de Bordeaux est notre prince légitime, dit le maréchal, pour ne pas le signer de mon sang; mais encore une fois, c'est par cette même conviction que je ne puis signer aussi que la relation de ce que j'ai vu... »

On parla au maréchal; tout fut inutile. Le résultat de sa noble et loyale conduite fut de faire faire le bulletin tel que nous le connaissons et que nous l'avons vu partout : — le maréchal était un ancien ami de ma famille, et le mien. Je fus heureuse de cette conduite lorsque je l'appris, et le bon Gabriel Suchet, le frère du maréchal, en me racontant encore (2) dernièrement ce fait, et me

(1) A Copenhague et à Stokholm, il existe deux traditions telles que je viens de le dire. A Copenhague surtout elle est fort extraordinaire.

(2) [illegible]s mois avant sa mort, arrivée l'année dernière,

lonnant une lettre du maréchal à lui-même, dans aquelle il lui parle de cette conduite comme d'une hose toute simple, Gabriel me disait :

« Rectifiez donc le jugement de ceux qui parlent ncore *du cordon bleu*... »

Après ce retour sur 1820, je reviens à 1821 our parler de ce qui occupait alors tous les sprits et toutes les têtes ; je veux parler du minisère. Toutes les ambitions étaient non-seulement veillées, mais terribles et menaçantes, car c'est le la haine qui résulte toujours d'une telle lutte, nême entre amis les plus chers ; et ceux qui prénendaient au portefeuille n'avaient entre eux ni ympathies, ni aucun de ces liens qui du moins ont ce qu'on appelle de la convenance, et servent ı ne pas se couper la gorge... M. de Peyronnet, ıvocat-général de la Cour royale de Bourges et M. de Villèle, maire de Toulouse, n'avaient auunes de ces sympathies ; mais, en cette occasion, ls s'unirent contre M. de Chateaubriand, qu'ils reloutaient autant que M. Decazes... Ils firent jouer tant de ressorts que l'homme qui, par son talent et son dévouement, avait fait plus de bien aux Bourbons que toutes les petites intrigues de M. de Villèle et les grand airs de M. de Peyronnet, fut exilé de

il me fit promettre de placer dans l'un de mes ouvrages ce que je viens de dire. L'excellent homme aimait tendrement son frère, et tout ce qui pouvait ajouter à la noblesse de son caractère lui était sacré.

sa patrie et envoyé à Berlin comme ambassadeur; car c'était une sorte d'exil dans les circonstances d'alors, et je crois que M. de Chateaubriand dut le sentir d'autant plus vivement, que M. de Villèle, qui commençait à fonder cette faveur dont nous avons vu l'apogée, devait *tout* à M. de Chateaubriand (1). — Mais il n'en était encore qu'à l'éloignement de l'homme de génie que son talent chiffreux redoutait; il devait bientôt nous montrer ce qu'un homme peut rendre à un autre homme qui l'oblige.

Dans les Orcades il existe une coutume qui fait mal à l'âme quand la pensée s'y arrête : on ne sauve jamais un homme qui se noie : *parce qu'on est sûr*, disent les insulaires, *qu'on s'est fait un ennemi en le sauvant.*

Et ces hommes-là sont presque sauvages! Tout ce que la nature gagne par notre belle civilisation, c'est de faire comme M. de Villèle... *de tauper.*

M. de Chateaubriand fut blessé, comme il devait l'être, de cette sorte de répulsion qu'il trouvait à chaque renouvellement qui se faisait dans le ministère. L'opinion le portait à la présidence du conseil; l'opinion de tous les partis, même le na-

(1) Je dois ici protester d'une vérité, c'est qu'étant l'amie des amis les plus chers de M. de Chateaubriand, on pourrait croire que je tiens ces plaintes de lui ou d'eux-mêmes, tandis que je parle de moi-même sur l'ingratitude des gens qui lui doivent tout; on se tromperait si l'on croyait le con-

niste, qui certes n'était pas fait pour l'aimer
s'était montré notre ennemi. Mais si l'o
e pas un ennemi noble et loyal, du moins l'es
t-on, et lui rend-on justice entière. La pre-
fois qu'il y eut un portefeuille à donner,
Chateaubriand fut envoyé à Berlin comme
ministre; la seconde, il fut ambassadeur à
es, et cela parce que M. de Villèle voulait
mmis et non pas des collègues.
M. de Chateaubriand lui faisait peur.
is une vérité qui n'a jamais été approfondie,
que le plus grand rival que pouvait avoir
Chateaubriand était Louis XVIII lui-même;
un type de roi assez comique à observer
ouis XVIII, il avait surtout un amour-propre
ur tout-à-fait risible. Cet amour-propre litté-
qui fut si maltraité dans cette malheureuse
re DU VOYAGE A COBLENTZ, devait redouter
me comme M. de Chateaubriand!... S'il
inistre, les discours du roi seraient faits
s'il était ministre, les lois proposées se-
lui; s'il était ministre enfin, ce qu'il y
bien serait son ouvrage. Louis XVIII le
it ainsi et l'a prouvé, lorsqu'un jour
qui était admis dans son intimité lui
u'il était vraiment heureux qu'un homme
Decazes fût ministre dans des circon-
si importantes que celles qui se trou-
:

yez-vous donc qu'il fait? » dit aigre-

L'autre répondit que la loi sur les élections, la fermeture des chambres en 1816, et une foule de choses qu'il cita encore, étaient une preuve de ce qu'il avançait. Le roi fronça le sourcil et demeura quelque temps en silence; puis il dit avec une inflexion de voix étrange :

« M. Decazes est mon élève, et ne fait et dit que ce que je veux qu'il fasse et qu'il dise (1). »

Un fait positif, c'est qu'à dater de ce jour la faveur de M. Decazes déclina sensiblement : on était alors en 1818; la personne qui voyait souvent le roi, et qui par sa place travaillait avec lui toutes les semaines, m'a dit, à la disgrâce de M. Decazes, qu'il craignait d'y avoir contribué par ces paroles.

Ce fut vers ce temps que la fièvre jaune et les cortès firent gronder la peur sur la pauvre Espagne. Ferdinand VII, à force de torturer la plus belle des positions, était parvenu à faire de la sienne un danger très-imminent. C'était un homme qui n'avait de complet en lui que la méchanceté et une sorte de malice qui lui donnait de la bête fauve. Quel être que ce roi-là ! !... Je crois que Louis XVIII l'a très-bien connu.

Mais un autre mystère qui peut avoir un côté plaisant, malgré sa gravité, c'est la raison véritable qui donna à Louis XVIII un si grand pen-

(1) Cela n'est pas vrai. Louis XVIII savait bien que le coup d'état de la fermeture des chambres venait de la tête [illegible].

ant à secourir le roi d'Espagne et le Piémont ! n'est pas, comme on le croit, la légitimité ;... s du tout : c'est une vraie rancune contre les uples insurgés de ce qu'ils n'ont pas pris sa arte au lieu des cortès (1). Si l'Espagne avait ié : *vive la Charte !...* Louis XVIII aurait fait ur elle tout ce qu'il a fait contre. Je ne plaisante llement en avançant cette opinion.

— Voyez, disait-il un jour au maréchal Lauston, en parlant avec lui de l'Espagne et surtout la Catalogne... *Ils n'ont seulement pas songé à a Charte !... Cette Charte tant aimée de la France que j'ai méditée pendant vingt ans !*

Sa Charte était pour lui son enfant chéri, son sor !... Hélas ! on a vu que la France l'aimait en t, et que malgré *le gothique* de son libéralisme, is XVIII était encore plus du siècle que ceux n'en avaient même pas franchi le seuil ; et rtant combien il en était encore éloigné !

n travailla donc en même temps à détruire les choses qui, selon le ministère français, de- t être à redouter pour la France, la fièvre comme fléau, et la constitution des cortès e un autre fléau non moins dangereux. Pour r le succès des deux tentatives, on envoya

(1) fait remarquable, c'est que la constitution de 1812 nception plus extraordinaire que la Charte, quand ru'elle est le produit d'une tête espagnole, et

des médecins en Catalogne avec des sœurs de Sainte-Camille ; les absolutistes furent encouragés par nous de paroles et d'argent. On établit un cordon sanitaire qui bientôt devint une armée, et nous fîmes une campagne escortés par le danger de mettre le fusil et le sabre aux mains d'une force que le gouvernement devait craindre, depuis que les conspirations qui se découvraient étaient toutes militaires (1). Le duc d'Angoulême se conduisit admirablement dans cette circonstance ; il fut un véritable *fils de France*... Mais comme le duc de Berry eût été nécessaire en pareille aventure !... Oh oui ! sans doute, Louvel avait frappé juste, le misérable !..

M. de Villèle était toujours au conseil attendant le moment d'attraper *la présidence*, car tout en nasillant avec son accent toulousain qu'il *ne voulait pas de ministère*, il avait promis à son ambition qu'elle serait premier ministre ; et elle le fut.

Mais il n'y avait pas que M. de Chateaubriand qui portât ombrage à M. de Villèle. M. de Montmorency (Matthieu), M. de La Bourdonnaye, et M. de la Féronnays l'empêchaient aussi de dormir, mais beaucoup moins que l'auteur des *Martyrs !*... Il le redoutait, c'est le mot. Quant à M. de Mont-

(1) La conspiration de Paris (20 avril 1820), celle de Grenoble (mars), celle de Colmar (1822), celle de Strasbourg en 1815, celle de La Rochelle et celle de Piémont qui ten[illegible] ; celle de l'Espagne enfin, toutes étaient mili

ncy, il le gardait en réserve pour le jeter
ıe réponse à d'autres prétentions. M. de La
lonnaye se détruisait lui-même, et M. de La
ınays, si loyal et si droit, pouvait se combat-
ıcilement ; *Marchangy le Gaulois* prétendait
ıussi aux sceaux, à cette époque, et il croyait
'oir mérités par la violence de ses réquisitoi-
faits beaucoup plus pour 93 que pour 1820.
homme ! quelle manière de provoquer la jus-
de l'invoquer !... C'est non-seulement l'esprit
ırti dans sa haine, mais toute la folie de cette
', c'est le venin d'une vipère se répandant
ır d'elle dans un moment d'agonie... Béranger
ımortalisé avec ses chansons pindariques, et
licule sera le seul tribut payé par la postérité
homme, qui répondait un jour à quelqu'un
ıi parlait de son réquisitoire, à propos de
et de ses malheureux compagnons, jeunes
lus égarés que coupables et que la pitié des
levait sauver :

n! je n'ai rien fait du tout ! et puis qu'est-ce
a ?... quatre jeunes gens sans famille con-
ans entourage... *Ce n'est pas la peine d'en*
.. »

ırurent sur l'échafaud, les malheureux !...
assez curieux et qu'il est bon de rappor-
qu'on fait peu de grâce à l'empereur
emblables, ce fut l'adresse de la cham-
ıutés, supprimée par le roi, parce qu'il
: qu'elle n'était pas convenable pour *la*

majesté du trône, comme disaient les *ultra*. Le ministres n'avaient pas assez de considération pou que leur majorité occulte osât se montrer, et le libéraux, qui alors avaient plus de courage qu'il n'en ont montré depuis, c'est-à-dire qu'ils s montraient, au risque comme Manuel, de se fair exclure du lieu des séances, les libéraux dictèren l'adresse dans laquelle se trouva cette phrase a fait très-remarquable :

« Nous vous félicitons, sire, sur vos relation » constamment amicales avec les puissances étran- » gères, dans la seule confiance qu'une paix pré- » cieuse n'est point achetée par des sacrifices in- » compatibles avec l'honneur de la nation et l » dignité de votre couronne. »

Louis XVIII, avec son ton mielleux et son perpé- tuel sourire, son regard qui voulait être doux e n'était que quêteur. Louis XVIII n'était rien moin qu'un bonhomme ou qu'un homme bon, comme on le voudra... Lorsqu'on lui apporta cette adresse pour qu'il la jugeât, il eut un accès de colère qui faillit faire crier vive Charles X !... Quant à Louis XVIII, il hurla fort et ferme;... et le résul- tat de cette aventure fut de ne pas recevoir d'abord la députation, et puis d'augmenter la correction par le silence.

Ainsi donc, le 30 novembre 1821, à neuf heures du soir, lorsqu'on annonça au roi la députation de la [illegible] députés, il dit avec une très-sévère

ion qu'il ne voulait voir que M. Ravez (1) et
x secrétaires... Lorsque ces trois personnes
introduites, et lorsque M. Ravez, ayant
allait lire son adresse, le roi l'arrêta.
le président, lui dit-il, *je connais* l'adresse
is me présentez, il est inutile de me la lire. »
ut aussitôt lui-même lui lut un autre dis-
u'il avait préparé.
ère que c'est un coup à la Napoléon, celui-
... mais, pour parler juste, il est comme tous
s émanent du pouvoir gouvernant. Il arrive
nt qu'il faut faire preuve de force !...Hélas !
de la restauration est d'avoir manqué de
rce véritable et d'avoir voulu agir comme
s, en gens faibles qu'ils étaient.
t à cette époque qu'il se présenta ce que
ons vu depuis, et qu'on croyait alors bien
rieux.—Ce fut un *ministère sans ministres.*
ion était tellement prononcée que ce pauvre
é, qui n'eut jamais à se reprocher que trop
chise et de laisser-aller, ne correspondait
chinalement avec ses deux collègues, qui
t toute la barque ministérielle, et faisaient
il une arène où toute la dignité de la cou-
ait se salir à cœur-joie.

(1) Président de la chambre et très-ultra.
(2) La révolution ou n'interdisait jamais la parole
président lorsque le parlement faisait des re-

Comme cet état de choses ne pouvait durer, M. de Villèle se servit de Monsieur pour déterminer le roi à former un ministère comme il l'entendait. Le roi, étourdi, et d'ailleurs ennuyé de ce qui se passait depuis quinze jours, demanda si le ministère pouvait se former de suite. — On en tenait un tout bâti et prêt à entrer en lice. On le nomma. Un fait assez comique, c'est qu'il fallut aller chercher le marquis (1) de Lauriston pour signer l'ordonnance.

« Me voyez-vous contresignant la nomination de M. de Montmorency au ministère, » me disait-il quelques jours après! !...

Voilà quel fut le ministère de cette époque, du moins quant aux premiers jours, car il devait changer bien des fois, sinon de bannière, au moins d'accessoires.

M. de Clermont-Tonnerre, à la marine; M. de Villèle aux finances;

M. Matthieu de Montmorency, aux affaires étrangères; M. de Peyronnet, garde des sceaux; M. de Corbières, à l'intérieur;

Et M. le duc de Bellune, au ministère de la guerre (2).

Le duc de Bellune se trouvait là comme un gâ-

(1) Comme ministre de la maison du roi, il n'était pas responsable.

(2) Le duc de Bellune n'y demeura pas long-temps et y fut [illegible] par M. de Clermont-Tonnerre.

té aux cris du parti libéral, qui ne voyait
e ministère que les plus exaltés du parti
et en vérité le duc de Bellune était là je ne
urquoi, car il n'était plus des nôtres, et les
l'en voulaient pas, comme cela est toujours
on ne sait pas si l'on sert le diable ou le bon
Ce fut alors que M. de Chateaubriand fut
à l'ambassade d'Angleterre. — On lui
son chagrin et je dirai son dépit, car il en
avoir... mais il n'en était pas moins amer
ela.

prétendit à cette époque que le général Don-
voulait un ministère, *qu'il l'exigeait* surtout
de *sa campagne* de Grenoble. Il y avait
es malheureuses années où nous sommes ar-
naintenant, un esprit de vertige, qui don-
n vérité, une grande prise à ceux qui vou-
choquer le gouvernement. C'est ainsi que
veau ministère souleva tout un parti avec des
blâme, en nommant à la police des hommes
M. Franchet et M. Delavau. Ils étaient tel-
connus pour faire du *jésuitisme*, comme on
ait alors, que le cri d'indignation fut poussé
ultra comme par les libéraux. On s'aperçut
que les craintes étaient fondées; des arres-
, des changemens injustes, une foule d'ac-
ue le ministère croyait commettre dans l'om-
nais qui, pour se passer dans le silence, n'en
pas moins connues, donnèrent bientôt au
ère une couleur toute autre que celle qu'il

devait avoir, ayant à sa tête un homme comme M. de Montmorency : c'était l'homme le plus vertueux de la France, le mieux pensant, et le plus digne de tenir le portefeuille; mais, qui avait le malheur d'être resté stationnaire depuis 1790 et qui se croyait *parfaitement* au niveau des croyances libérales, parce qu'il était de l'assemblée constituante... Il y a encore une foule de personnes dans le faubourg Saint-Germain qui pensent de même. Toutefois c'était encore un grand bonheur pour la France que la nomination de M. de Montmorency... Plût au ciel qu'il y fût demeuré! et surtout qu'il ne fût pas sorti du ministère par une aussi pitoyable intrigue. Lui, si loyal et si pur, être joué par un homme comme M. de Villèle!... Il y a honte à la France de l'avoir souffert.

L'année 1821 était fatale aux grands noms. La mort s'évertuait sur eux. Le cardinal de Périgord mourut âgé de 90 ans. Il était archevêque de Paris et grand aumônier de France. C'était un homme de bien; dévoué à ses souverains comme il l'était à Dieu ; et tout en remplissant ses devoirs comme prélat et comme citoyen, il était si noblement simple qu'il ne donnait pas la pensée, qu'on pût être autrement... Il avait un coadjuteur depuis deux ans, c'était M. de Quélen... Jamais plus jeune prélat n'avait eu la coadjutorerie de Paris. Le cardinal de Retz ne fut coadjuteur qu'à quarante ans. M. de Quélen, alors évêque de Samozate, n'en avait neuf.

M. de Quélen est non-seulement mon ami, mais il est le prélat que je considère le plus dans le monde religieux. Je l'ai connu lorsqu'il était auprès du cardinal Fesch, alors grand aumônier de France, et toujours je l'ai vu un bon prêtre, un fidèle ami, un honnête homme et un bon Français. M. de Quélen arrivant à quarante ans au siége archiépiscopal de Paris fut nécessairement l'objet d'une jalousie que la haine du parti ne se donna pas même la peine de cacher. M. de Quélen avait été attaché à la grande aumônerie impériale, il fallait le frapper d'anathème !... Et M. de Janson, qui disait à Napoléon que *Dieu avait reconnu en lui son élu, son Cyrus !...* et mille autres sottises semblables. Et M. de Boulogne, et mille autres qui baisaient la main et le pied de l'empereur, et qui pourtant se trouvèrent en faveur au retour des Bourbons, n'étaient-ils pas plus coupables que ces hommes toujours honorables, toujours bons, charitables, ne connaissant de l'Évangile que ce que dit vraiment Jésus-Christ, et ne torturant pas le texte afin de trouver des paroles d'anathème dans des pensées divines !... M. de Quélen est un de ces prêtres dont l'Église doit être fière... Mais l'amitié de M. Decazes lui avait été utile, et dès-lors les *ultra*, comme on le doit penser, n'étaient pas pour lui...

Je parlerai de ce fait plus longuement tout à l'heure.

Madame la duchesse d'Orléans et madame la duchesse de Bourbon moururent aussi cette année.

[illegible] première était un ange de bonté et de vertu; [illegible] sans bigoterie, bonne sans faiblesse [illegible] de son père, l'un des princes [illegible] maison des Bourbons.

[illegible] la plus singulière façon de [illegible] comme nous le disons en termes de [illegible] jamais vue. Elle avait ordinairement [illegible] dix rangs de dentelles ou [illegible] perché et bien établi [illegible] petites boucles bien [illegible] posées les unes [illegible] de son menton se trou[illegible] de bonnets ou de dentelles, [illegible] qui descendaient au [illegible] Entre [illegible] était une petite [illegible] pouvait placer [illegible] au rang [illegible] de la bonté, et de [illegible] grand intérêt celui-là! [illegible] étaient destinées [illegible] Je n'ai jamais été [illegible] madame [illegible] avait aussi [illegible] madame la du[illegible] paraissait quel[illegible] Elle mourut subi[illegible] Ste-Geneviève [illegible] se trouvait dans un [illegible] avait une maladie

de cœur, et elle tomba presque morte. — On la transporta à l'école de droit, en face de l'église, où elle expira peu d'instans après.

Ce que je dis ici de la duchesse d'Orléans, la mère, et de la duchesse de Bourbon, me rappelle que dans un article contre moi on parlait surtout de ma sévérité à juger les personnes de la famille royale... Eh ! que serait-ce donc si, en parlant d'elles, je donnais un formel démenti à la vérité la plus simple, comme dans des mémoires qui ont eu assez de vogue pour être connus, et qui racontent, dans leurs douze volumes, plus de faits que certes je n'en ai vus en toute ma vie !... Mais il en est de tellement faux dans le nombre, qu'il est de mon devoir de les relever, parce qu'ils attaquent une mémoire qui m'est chère et des amis vivans.

Il est visible que la personne qui a fait ces mémoires est dans une ignorance complète des époques dont elle parle. — Je comprends dans ce que je dis l'empire comme la restauration.

Mais c'est surtout de l'empire qu'il faut l'entendre parler !... C'est une continuelle erreur. — C'est trop fort même... parce que l'almanach impérial de l'année 1812 ou 1814 aurait guidé l'auteur.

Il est question d'une foule de faits plus absurdes les uns que les autres. J'en choisirai quelques-uns ; celui par exemple d'une *histoire sous l'empire*, contée par Louis XVIII à l'auteur des mémoires lui-même. C'est à propos de M. Decazes, à l'époque où il était secrétaire des commandemens de Madame.

MÈRE (1). L'auteur le fait être distingué d'une princesse de la famille impériale, la reine de Naples, qui avait en même temps pour amant (dit toujours le même auteur) un comte de M..., *ambassadeur* d'une petite cour d'Allemagne, qui, avant de savoir que la reine de Naples était au courant de la politique de son frère, faisait la cour à la reine H.... mais qui ensuite la négligea pour la reine Caroline; M. Decazes, jeune et joli garçon, était donc distingué par la reine, et admis à son intimité. Un jour il suivit la reine, qu'il entendit donner un rendez-vous *aux près Saint-Gervais*, à ce comte de M... Alors M. Decazes, furieux comme on peut le penser, ne sachant quelle vengeance tirer d'un trait aussi noir, s'en fut chez la reine H. et lui déclara toute l'affaire : moyen fort noble et vraiment beau. La reine H. alla à son tour, chez l'empereur et dévoila toute l'intrigue de la reine Caroline : l'empereur fit une verte leçon à sa sœur et dit qu'en peu de temps il serait le maître de l'Allemagne, et surtout du souverain de ce comte de M... *Celui-ci fit part de cela à sa cour et s'en vanta avec l'autrichienne*...

Maintenant il faut reprendre le mensonge depuis le commencement. L'auteur prétend *que la cour de l'empereur était principalement formée par sa famille*...

Les courtisans de l'empereur n'étaient point

(1) *Une femme de qualité.*

tes couronnées de sa famille. Tous ses frères
s sœurs demeuraient chez eux Le roi et la
de Naples, une fois *nommés*, ne quittèrent
le lieu de *leur résidence.* La reine Caroline et
t vinrent, je pense, une fois ou deux, mais
peu de temps, et pendant ce voyage ils furent
s comme des souverains alliés. Ils avaient un
ce d'honneur comme celui de l'empereur et
mpératrice. La dernière fois qu'ils vinrent,
ine Caroline logeait au pavillon de Flore; la
ière fois elle était à son palais de l'Élysée-Na-
n. La grande-duchesse de Toscane n'y vint
s que pour le mariage de l'empereur. Il est
tion d'une reine de Wurtemberg!... inconnue
ement. Il est dit aussi que le roi et la reine
agne y étaient également. La reine Julie n'a
s quitté Paris, elle, mais Joseph n'y est jamais
que pour le baptême du roi de Rome, dont il
le parrain. La grande-duchesse de Bade, la
esse Stéphanie, une fois mariée est toujours
urée dans son grand-duché sans venir en
ce que bien passagèrement. Le vice-roi et la
reine y vinrent pour les fêtes du mariage et
tirent aussitôt. Tous ces faits sont tellement
ires et tellement connus de tout ce qui vivait
, qu'il est impossible de les révoquer en doute
ement. Mais comme il était dit que Napoléon
t au souverain, il fallait bien alors que des
dont on pouvait rire fussent ses courtisans, et
se trouvait tout naturellement dans sa famille.

Seulement ceux qui en plaisantaient, auraient dû se rappeler qu'ils répondaient à leur sonnette. Il en est de cela comme de ces gens qui se sont fait des idées sur l'empire, sans avoir seulement une tradition qui ait le sens commun, et qui croient encore aujourd'hui que l'empire est une de ces choses absurdes et ridicules, de mauvais ton et spécialement, de mauvais goût; et parce qu'il y avait des soudards alors, comme il y avait autrefois, même en temps de paix, des racoleurs du quai de la Ferraille dans tous les régimens, on vous dit : C'est du temps de l'empire... C'est absurde et vraiment comique; au surplus, je n'ai jamais vu cette manière de juger qu'aux perroquets et aux perruches mal apprises, à petites têtes et petites pensées, petites vues, qui ne parlent que d'après les autres, et surtout d'après ceux qui n'ont pas vu. Soyez assuré que ces gens-là, quand vous les interrogez, se trouvent ne connaître que des personnes qui ne peuvent pas avoir vu l'empire; plus souvent aussi elles sont de mauvaise foi, et savent très-bien que, parce que la garde impériale avait des soudards dans ses rangs, ce n'est pas une raison pour que la société de Paris, alors une des plus élégantes de l'Europe, fût formée de femmes comme madame Lefebvre et d'hommes comme Augereau. Madame la duchesse de Luynes portait une culotte de peau sous son habit de cour et montait à cheval, jambe de ci jambe de là. Si madame la duchesse de Luynes,

ont nous nous rappelons la singulière tournure, était appelée mademoiselle Durand, comme elle appelait mademoiselle de Montmorency-Laval, ue n'aurait-on pas dit sur son compte, ainsi que ur celui de madame la marquise de Coigny, qui, u moment de sa mort, tout en ayant cent cinuante mille livres de rentes, coupait une chanelle en deux?... Je pourrais citer beaucoup d'exemles de ces faits notoires assez remarquables ainsi ue des exceptions dans une époque. L'empire en peut-être plus, mais ce ne sont que *des exceptions*, et il est sûr que le temps de la cour impériale est celui où la France a été le plus semblable au beau temps de Louis XIV. J'appelle en témoignage de ce que j'avance les hommes les plus distingués de l'Allemagne.

Je réponds à toutes ces faussetés, parce que dans une foule de mémoires, qui se lisent encore et qui sont en renom même à l'étranger, il se trouve des mensonges tellement grossiers, qu'il me faut bien les relever. Ainsi, par exemple, cette histoire de M. De..... est fausse, non pas en partie, *mais en entier*. Jamais *lui* et la reine de Naples ne se sont *connus;* M. De.... n'avait aucune faveur à la cour et n'y allait pas même lors que la reine Caroline était encore à Paris. Je ne crois pas qu'il lui ait parlé une seule fois même alors!... Il n'y a jamais eu de comte dont le nom commençât par un M, pendant tout le temps de l'empire, qui valût la peine (si toutefois, je le répète, il y en a

eu un dont le nom commençât par un M) qu'une femme *voulût avouer*. Le seul ambassadeur dont le nom commençât par un M était M. le comte de Metternich, et rien dans sa conduite ne ressemble à la parade qu'on lui fait jouer ici. C'est comme sa coiffure à la Mirabeau!... D'ailleurs il est spécifié que l'ambassadeur s'allia plus tard avec l'Autriche, sans cela j'aurais conseillé au comte de Mire de réclamer (1).

Quant à M. De.... j'ai dit qu'il ne connaissait pas la reine de Naples, et c'est vrai. Puisque l'on voulait parler de ses liaisons avec une sœur de l'empereur, il fallait chercher la véritable, la princesse Borghèse, qui en avait sa jolie tête tournée. La chose était si connue dans la maison, que *madame de Cavour*, dame piémontaise, qui à cette époque était venue faire son service de dame d'honneur auprès de la princesse, entrait dans des colères de vraie *dame d'honneur* en voyant M. De.... (2) suivre la princesse aux petits spectacles, et violer l'étiquette à chaque heure du jour. Mais la chose était si connue, que je ne sais comment l'éditeur de ces mémoires ne l'a pas su...

(1) Comme il faut bien qu'il y ait une origine à tout, il se trouvait à Paris un jeune homme attaché à l'ambassade d'Autriche, en 1808, 1809 et 1810, nommé le comte de Mire qui, depuis, fut envoyé, je crois, à la cour de Naples.

(2) plaisait beaucoup à la princesse Borghèse. our de la tutelle de madame de Cavour, elle

e est ensuite cette madame de C...., dame
i de la reine de Naples qui a ruiné Estève !..
it c'est fabuleux !. Je n'en parle que pour
· quelle confiance de pareils mémoires

mander ma loge du Vaudeville* : c'était celle de
ène aux premières ; elle avait un petit salon char-
me entrée particulière sur la rue de Chartres. Au
ù la princesse montait en voiture pour se ren-
ectacle, madame de Cavour se disposait à prendre
côté de la princesse dans le fond de sa jolie petite
oupée ; mais la princesse, faisant signe de la main,
De.... :
z-vous monter? »
: le fit pas répéter, comme on le pense bien, et
le Cavour demeura toute déconcertée sur le perron
, et peu disposée à partager l'hilarité de la dame
ompagner, et du chambellan, dont elle fut obligée
er la voiture. Heureusement que le chambellan
s M. de F . . . . n ; car le désappointement eût été

: au théâtre, madame de Cavour ne témoigna au-
ieur, et pour dire la vérité, la princesse et M. De....
ent peu aperçus ; mais son amour-propre de dame
r était offensé, et il lui fallait une réparation. Ce
i elle songea, bien plus qu'à écouter Joly, et lors-
ectacle fut fini et que la princesse se disposait à
le prit son élan, sauta dans la voiture immédiate-
ès la princesse, et comme celle-ci se disposait en-
·e à M. De.... : *Voulez-vous monter?*

gouvernante de Paris j'avais une loge à chaque théâtre. Aus
ds comme à tous les autres. J'en avais dix-sept à donner tous
que d'heureux je faisais !... aussi comme on m'aimait !... comme
ite !...

peuvent inspirer ; c'est vraiment pitoyable : et la reine de Naples, qui avait une extrême élégance non-seulement de paroles mais de manières, allant le matin aux près Saint-Gervais !... et cette madame de C.....! Encore une fois, je ne connais

Vous croyez peut-être que M. De.... fut attrapé ? point du tout : contrarié ? peut-être bien ; mais il riposta à madame de Cavour comme un page plutôt que comme un grave magistrat qu'il était. Il s'élança à son tour dans son cabriolet qui l'avait suivi ; mais il fit le saut avec meilleure grâce que madame de Cavour, attendu qu'il était ce qu'il est encore, un homme fort agréable, et que madame de Cavour était comme toutes ou presque toutes les dames d'honneur, un peu bossue, ou quelque chose comme cela. Madame de Montebello est en cela une exception comme en tout, car elle est aussi belle que bonne... Puis il fouetta son cheval de toute la force de son bras, et fit si bien qu'il arriva dans la cour de la princesse assez à temps pour enlever à l'écuyer de service le droit de lui donner la main.

La princesse comprit la petite vengeance comme une jeune Agnès qui tromperait sa duègne. Elle accueillit M. De.... avec l'un de ses plus ravissans sourires.

« Ah ! lui dit-elle, je suis bien aise que vous soyez revenu !... J'ai des papiers nécessaires au prochain conseil à vous faire examiner... Suivez-moi dans mon cabinet. »

Madame de Cavour fut au moment de lui dire que le conseil étant présidé par la dame d'honneur, les papiers la regardaient aussi... Mais l'étiquette était à l'abri... La princesse rentrait *dans son intérieur*, tout était bien. Madame de Cavour salua profondément, et comprit que le soin de l'étiquette extérieure du palais de la princesse pouvait bien

mais au-delà, la chose devenait sinon impossible, bien difficile.

sonne dans la cour de la reine de Naples dont om commençât par un C...., si ce n'est une sonne trop respectable pour que son nom soit ne accolé à un doute.

ient ensuite MADAME-MÈRE, dont l'auguste mal- r, la noble et digne infortune, lui ont conquis énération de l'Europe et du monde entier!... e femme si belle, et si profondément touchante s son malheur, est encore ici en butte aux men- ges grossiers de l'ignorance (1). On dit qu'elle t une cour des plus mesquines, et *pour preuve,* donne l'assertion qu'elle avait une cour *mes- ie*, qui ne se composait *que de M. de Brissac* e M. Decazes!!... Parler ainsi, lorsque dans le nier almanach venu vous trouvez toutes les ons de la famille impériale avec leurs services nneur!... Pour la seconde fois je vais répéter e j'ai mis dans la précédente livraison; je vais rter la liste des personnes employées au ser- 'honneur de MADAME :

ne la baronne de Fontanges, dame d'hon- .

Dames pour accompagner :

la maréchale duchesse de Dalmatie;
la duchesse d'Abrantès;

is parlé de cette cour dans mes précédens volu- e suis ravie d'en reparler ici, parce que je m'é- e en oubliant une personne.

Madame la comtesse Alexandre Delaborde ;
Madame la baronne de Bressieu ;
Madame la baronne de Saint-Sauveur ;
Madame la comtesse de Rochefort (nièce du cardinal de Bayanne) ;
Madame la comtesse de Fleurieu ;
Madame la comtesse Dupuis ;
Madame de Chantereine, lectrice (1) ;

M. de Brissac, chambellan ;
M. César Delaville, chambellan ;
M. le général comte de Beaumont, sénateur, premier écuyer ;
M. le général d'Estrées, second écuyer ;
M. le vicomte d'Arlincourt, second écuyer ;
M. l'évêque de Verceil, premier aumônier ;
Messieurs ******, aumôniers.

Et voilà la maison dont on fait une cour m quine ! J'ai rapporté, je crois, ce trait de Mada Mère et je veux le redire encore. J'étais en Portu comme ambassadrice, lorsque je fus nommée da de Madame et je reçus mon brevet (2) à Lisbon J'y demeurai près de deux ans, sans faire au service. En arrivant à Paris je fus aussitôt fi ma cour à Madame, qui m'engagea à faire mon vice : *c'est pour vous voir plutôt*, me dit-elle...

(1) C'est cette même madame de Chantereine qui fu ès de Madame Royale.
it l'empereur qui nous nommait.

ain je vis arriver chez moi M. Rollier, loyal
ıe homme, intendant de la maison de
:. Il mit devant moi un paquet de billets
ıue; je ne savais ce que c'était, il m'ex-
que MADAME-MÈRE entendait que de loin ou
on touchât ses appointemens dès qu'on
elle. Je voulus m'en défendre, mais il n'y
: moyen ; la somme se montait, je crois, à
) fr. (1)! Ce n'est pas une femme avare qui
ainsi.

ment peut-on aussi faire la méprise de dire,
'lant *d'elle : l'impératrice-mère* (2) ! C'est
: à force de ridicule.

oilà comment on écrit aujourd'hui sur la
ıpériale !

ıien, après tout, dira-t-on, qu'est-ce qu'il
ra de mal parler de cette époque ?...

ne la dédaignez pas ! C'est pour avoir trop
'ec le lion, que vous l'avez rendu terrible ;
.vez été le réveiller... *le questionner*, le
r à bout, il n'aime pas ce qui est plaisant,

ɔs appointemens de dame pour accompagner étaient
nille francs.

'empereur, au moment où il forma la famille im-
ne comprit pas même MADAME-MÈRE dans le nom-
princesses. Comme elle témoignait beaucoup d'af-
à Lucien, l'empereur ne voulut lui donner le rang
AME-MÈRE que plusieurs mois après le couronne-
C'est donc un anachronisme dans le tableau de
que MADAME-MÈRE dans une tribune, assistant au

lui !... Il a du caractère, le lion de l
riale, et ses griffes ont eu le temp
savez-vous ? On supporte l'outrage
mesure est encore légère ; mais il a
où la patience a fui, et à sa plac
qu'un cœur ulcéré et voulant la veng

Il est de grands événemens qui
avant peu dans ce volume ; je va
parler maintenant de plusieurs morts
bien sensibles, car c'étaient mes am
frappés cette année et la suivante.
Gonsalvi mourut en 1825 à Rome ; j
amèrement. Le cardinal Gonsalvi éta
bien rare dans le clergé d'aujourd'hu
dans le clergé romain, ce clergé qui
et peut tout oser, car il le pouvait l
du pape dans ses états ; l'enthousia
vertus, ses malheurs, le mettait au ra

(1) Il est étrange que la Restauration, e
guerre à l'empire, ait aussi peu de justice
La Restauration ne veut jamais convenir
avant tout ! Eh bien ! le pays reconnait, veu
La révolution, qu'elle soit ou non dans les
coup d'esprits, n'en est pas moins une vé
révolution enfin n'est pas un être de *raiso*
tante, et ses enfans attestent sa venue ; et p
de l'affreuse époque de 93 qu'on entend p
la révolution ? Non, et vous le savez bie
vrais [illegible] faire, car les esprits supérieurs
[illegible] prennent parfaitement les conc

pour ainsi dire avant la canonisation. Quel respect on portait à ces cheveux blancs qu'une couronne d'épines avait entourés avant le temps du martyre... Le cardinal Gonsalvi pouvait donc tout faire oser au pape, et il le voulait aussi. C'était pour le bien de l'église ; que ceux qui l'ont arrêté en rendent compte à Dieu.

Le cardinal Gonsalvi rêvait beaucoup d'utopies, l'une d'elles était la réunion des deux églises. Il y avait dans ce projet un charme qui a dû embellir ses derniers jours. Je possède beaucoup de lettres du cardinal Gonsalvi ; les deux dernières surtout sont bien remarquables ; elles m'ont été apportées par une personne de confiance à deux époques assez éloignées.

« Croyez bien, me disait-il, que je ferai pour votre protégé tout ce qui sera en mon pouvoir à Rome ; mais ce pouvoir a bien pâli. Je ne crois pas qu'on ait cependant aucun reproche à me faire pendant le temps de ma secrétairerie d'état. Je ne puis que gémir sur l'*aveuglement* du siècle. Autrefois l'aveuglement était du côté des prêtres ; aujourd'hui c'est le peuple qui est frappé de cécité. Son avantage est à côté du mal et il prend le mal... Votre ami (1) ne veut pas me *bien* connaître aussi quoi que vous en disiez. »

(1) Il entendait par là le prince de M..... que je passais ma vie à défendre contre lui, et dont il croyait n'être pas aimé, parce qu'en effet l'Autriche ne l'aimait pas.

Je n'ai jamais parlé d'un homme assez singulier qui avait été long-temps dans les états romains et que le cardinal affectait de regarder *comme fou*. Mais ce qui est singulier, c'est que cet homme ne serait devenu fou que d'après des mauvais traitemens. Cet homme qui, au fait, n'était probablement qu'un intrigant, n'était autre chose qu'un Louis XVII !... A cette époque il en pleuvait. Celui dont je parle, et qui prenait le titre et le nom de Louis XVII, a été enfermé long-temps dans la forteresse de Milan. Il est de fait qu'il a été dans toute l'Italie et que ce fut l'*aimable* et *doux* souverain de Modène qui le fit arrêter le premier. Il me semble qu'il a dû éprouver d'étranges bouleversemens avant d'en venir là, car enfin Louis XVII est encore plus légitime que Louis XVIII? que faire entre l'oncle et le neveu?

Ce duc de Normandie, dont j'avais eu des souvenirs lors de mon voyage en Italie, fut retenu à Milan assez long-temps par l'Autriche, à la requête de la France. Je suppose qu'il prétendait avoir été enlevé du Temple comme on le dit de tous les Louis XVII possibles, et transporté sur les bords du Rhin. Il refusait de nommer le général qui le reçut et le fit aller sur un vaisseau américain, à Philadelphie, ce qui est très-loyal, parce que, si cet homme n'est pas un fourbe, il est important de ne compromettre personne. Il fut donc en Amérique. Là le jeune roi détrôné souffrit toutes les [illegible] de la fortune des rois sans couronne;

il souffrit de la faim, de la soif, de tout ce dont on peut souffrir; ensuite il fut au Brésil, servit l'empereur Jean VI. Mais calomnié, persécuté comme le héros de Voltaire au Paraguay, il revint en Europe vers 1814. Il paraît, selon lui, que l'empereur avait connu son existence et que la grande-duchesse de Toscane, et puis ensuite Murat, furent chargés du soin de le garder prisonnier, ce que l'empereur aurait très-bien ordonné lui-même; enfin il s'échappa (c'est toujours lui qui conte) des prisons de Naples, où il ne fut, je crois, délivré, et libre de réclamer son trône de France, qui en vaut bien la peine en effet. Il était donc à Bologne en 1814, lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui le priva même de sa raison. Il était hors d'état de rien dire, de rien écrire... C'est jouer de malheur, il en faut convenir; car pendant ce temps-là on couronnait son oncle, vrai roi s'il en fut, car il ne pensait qu'à lui, et s'il songeait parfois à son royal neveu, c'était pour faire dire des messes pour le repos de son âme. Quand le roi dépouillé revint à la vie, il eut beau parler de Simon, le savetier du Temple, on lui rit au nez avec assez de raison, et lorsqu'il vint à Paris pour faire la réclamation toute simple du royaume de France, Louis XVIII haussa les épaules; madame la duchesse d'Angoulême, pour qui tout souvenir évoqué est sacré, refusa de le voir, ce que je comprends et approuve. Le prince de Condé, qui radotait à cœur-joie, fut le seul qui s'avisa de l'ap-

ıeler mon cousin. Un soir, une nuit, je ne sais equel des deux, il était dans les rues de Paris c'est toujours lui qui raconte le fait), il fut assailli ar *une troupe d'assassins*, il n'en fallait pas tant, t un seul introduit dans sa chambre aurait fait affaire; au lieu de cela, ils l'attaquent dans une ue d'où il *se sauve en Normandie*, de là il gagna Italie je ne sais par où, mais tout chemin mène à ome; il revit le beau pays des muses et des arts, t il s'arrêta à Modène où l'air est malsain pour es gens qui ont quelque raison de craindre la ırison. Aussi ce ne fut pas long, et le pauvre roi ans trône et sans royaume, fut arrêté au moment ù l'empereur Alexandre lui répondait très-poli- ıent de sa main, mais en termes assez singuliers, u'il le plaignait fort. En attendant, sa majesté ouis XVII fut arrêtée par ordre du duc de lodène, conduit sur la frontière et livré à l'Au- riche, qui le fit enfermer dans la citadelle de ilan.

C'est une des bizarres singularités de notre poque, que cette suite de Louis XVII qui apparais- ent ainsi comme des fantômes pour demander une ouronne et un sceptre également vaporeux!... ue peut-on résoudre de cet appel à un trône nvironné de doubles périls!... — Que l'intrigue st encore plus courageuse que le droit, et que our conquérir une couronne rien ne coûte à h[illegible] ne la honte!...

qu'arriva le suicide de lord Cast-

ereagh. Cette nouvelle me fit impression. Je l'avais vu fort souvent chez lord Cathcart, lorsque celui-ci était mon hôte en 1814 et 1815, et je lui avais trouvé bien plus de bonne grâce que les Français ne lui en accordaient. Il avait le défaut de vouloir copier ou plutôt *singer* M. de Metternich, et cela était maladroit. — Quoi qu'il en soit, lord Londonderry était précieux à l'Angleterre, malgré le grain de folie qui lui donnait un peu l'aspect étrange en politique, il était après tout le dernier élève de Pitt. La cause de son suicide a été racontée de beaucoup de manières. Les uns ont dit que la folie seule en avait été le motif; d'autres, qu'après avoir construit des barrières qu'il croyait assez fortes pour arrêter la révolution en Angleterre, il les avait vues au moment d'être brisées, et que pour n'être pas le témoin d'une horrible catastrophe, il avait résolu de mourir. Ce fut au moins ce que raconta tout ce qui faisait partie de la sainte-alliance. Lord Castlereagh était le défenseur né de la légitimité; aussi fut-il bien pleuré aux Tuileries. Louis XVIII voyait le malheur des temps reprendre son influence sur les destinées de la maison de Bourbon, et l'expectative de M. Canning au pouvoir n'était pas faite pour le rassurer. Lord Wellington pouvait le balancer, mais l'espoir était faible. Louis XVIII savait apprécier la force de lord Wellington.

Quelques jours avant sa mort, lord Castlereagh relisait souvent la lettre de Jean Jacques sur le

suicide (1) ; il parut balancer, mais enfin il se tua. Ce fut d'une horrible manière pour les témoins! Il prit un canif, les uns disent un rasoir, et se coupa l'artère, ou la veine carotide. L'hémorrha-

(1) Voici une version qui m'a été contée. Je la dis à mon tour comme elle m'a été dite, sans la garantir davantage.

On sait que lord Castlereagh avait des mœurs assez relâchées, et une vie aventureuse en était la conséquence. On prétend qu'entraîné un jour plus loin qu'il ne l'avait voulu, il livra d'importans secrets sur son intérieur et sa vie privée, à des hommes qui en firent contre lui un terrible usage. C'est-à-dire que, presque toutes les semaines, l'apparition effrayante de l'un de ces hommes venait d'une manière toujours mystérieuse rappeler à lord Castlereagh que son secret appartenait à d'autres et lui demandait le prix du silence, le menaçant à chaque instant de parler. Cette obsession devint une fantasmagorie terrible, qui frappa la raison de lord Castlereagh. C'est alors, dit-on, qu'il devint sombre et morose et qu'il donna des signes évidens de folie. Il cherchait la solitude, et ce désir, qui a l'apparence de l'aliénation, pouvait n'avoir d'autre but que de se soustraire à ces apparitions presque aussi terribles que celles des francs-juges. Quelques jours avant sa mort il était à la campagne, dans un parc assez solitaire, mais fermé, il comptait sur des heures de repos, lorsque l'un de ses persécuteurs lui apparut et jura qu'il lui fallait de l'argent ou qu'il parlerait. Lord Castlereagh effrayé donna encore pour cette fois, mais il vit tout son avenir voilé de noir, sa vie déshonorée, sa situation politique réprouvée de l'Europe... Ces hommes parleraient enfin... et que deviendrait-il alors!... Ce fut probablement la conclusion de cette dernière réflexion qui le détermina à mourir. Je le conçois..... Cette version me paraît probable.

gie fut prompte, et la mort assez douce de cette façon. Son successeur devait bientôt le faire oublier.

Un fait important c'est le changement qui eut lieu en 1822 pour l'ouverture des chambres. — L'empereur était mort; il n'y avait plus de craintes de ce côté, et il était loisible de laisser percer enfin le véritable esprit du gouvernement. Qu'est-ce que voulaient donc ces chambres en faisant causer ainsi leur roi pour leur soumettre les volontés de l'armée?... Les chambres?... elles devaient venir prendre les ordres du roi de France dans son propre palais. Le roi n'était-il donc plus le chef du gouvernement?...

Et voilà comme raisonnaient les hommes qui entouraient Louis XVIII! Voilà les conseils que recevait le *roi jacobin*?... Il paraît que son libéralisme était au reste de très-bonne composition, car il ordonna que les chambres de 1822 seraient en effet ouvertes AU LOUVRE... AU LOUVRE ENCORE!... dans le vieux palais du roi de France, là, où Catherine de Médicis, où tout ce qui fut despote domina la France... On voyait déjà les effets de ces vertiges qui avaient perdu la France en 1789 reprendre leur force et l'exercer sur la malheureuse famille qui devait leur devoir encore une fois l'exil et le malheur.

Déjà, l'année précédente on avait préludé à cette détermination, en se rassemblant dans la salle des Gardes de Marie de Médicis... en 1822 ce fut une

chose arrêtée ; le cérémonial fut réglé, et les pairs et les députés furent réunis dans cette nouvelle salle des séances. — La première qui eut lieu fut vraiment imposante. Cependant, quel que fût l'effet produit par le spectacle, on fut étonné de l'excès de déraison qui fit agir, en cette circonstance, la cour comme elle le fit.

Une députation de douze pairs de France, une de vingt-cinq députés se rendirent dans la salle appelée la salle des Sept-Cheminées, où le roi les reçut toutes deux *assis et couvert*. — Après cette formalité, il se leva et se rendit dans la salle des séances, où se passa une scène qui, pour ne pas causer de trouble dans le moment, n'en produisit pas moins un mauvais effet.

Au moment où le roi, après son entrée dans la salle, allait s'asseoir sur son trône, il dit lui-même aux pairs :

Messieurs les pairs, asseyez-vous.

Et lui-même s'assit. — Alors le chancelier s'adressant aux députés, leur dit :

« Messieurs les députés des départemens, le roi VOUS PERMET DE VOUS ASSEOIR !... »

Eh quoi ! en étions-nous encore au cérémonial de 1789, où la noblesse entrait par une porte dont les deux battans étaient ouverts lorsque le tiers-état n'en avait qu'un ! On pouvait pourtant se rappeler la noble colère de M. de Mirabeau, à cette époque, et [illegible]s admirables qu'il fit contre cette [illegible]ière d'accueillir les [illegible] organes de la

ion !... Et pourtant bien des années s'étaient ulées depuis 1789 ! Que de leçons perdues ! elle expérience sans fruit ! N'est-elle donc pour nations, comme pour l'homme, qu'un arbre rile.

Au reste, je puis affirmer que cette conduite du rti de la cour fit le plus mauvais effet. Nous n'en ons plus à dire si cela était *convenable* ou non. allait marcher avec le temps. Il avait amené des gences qui ne pouvaient être froissées et aux- elles il fallait se soumettre. Ce fut la perte de Restauration d'avoir méconnu cette nécessité.

On a prêté à Louis XVIII un mot assez comique ropos d'une caricature qui courut Paris. Elle résentait des députés de Toulouse présentés par compatriote, M. de Villèle. Ils avaient une de dindon, de chapon, de canard et d'oie... étaient tous quatre fort ressemblans. M. de le disait au roi par le moyen de la petite ban- le :

Ils sont bons quoiqu'ils ne soient pas des aigles.

e roi avait beaucoup ri ; puis il avait dit : oui, s oies... c'est vrai !... c'est vrai... nous en beaucoup !... trop même... mais après tout ne bonne chose. Les oies de Rome ont bien Capitole et l'empire en criant au secours de leur gosier !...

alors l'époque de la manie des congrès. vait dans tous les villages, Dieu me par- Cette année-là, ce ne fut pas en aussi

de garde, et nous vîmes arriver 1823.

Les avis sur la guerre étaient fort p
M. de Montmorency, alors ministre des
étrangères, voulait que la France secou
pagne et fît la guerre. Mais M. de Villè
voulait pas, et sa volonté s'appuyait s
maxime, fort bonne à suivre, qu'il ne
mêler jamais d'aucune affaire de famille; o
un peuple et son roi ne font qu'une fa
fallait laisser l'Espagne et Ferdinand s'
comme ils l'auraient entendu. M. de Montm
loyal et pieux, fidèle à la cause à laquell
revenu, voulait la guerre pour délivrer l
mité castillane, en prison à Séville (1
étaient conséquens, tous avaient raison,
tant ils avaient tort; il y avait dans tou
affaire un bien grand texte à comment

emme à Napoléon : *quelle qu'elle soit*, disait-il, *u qu'elle vous appartienne!...* Tandis qu'elle.. et vaillante victime, était abandonnée, et lonnée à quels tourmens! — Eh bien, M. de morency était le plus pur, le plus saint des nes, et cependant il n'avait pas été ému par is de désespoir poussés par cette malheureuse , livrée au poignard, à la torche des Turcs... à Véronne, tout le monde voulait la guerre l'Espagne; aussi lorsque M. de Montmorency ns ses lettres de Paris qu'on ne la voulait pas nseil (1), il résolut de l'emporter, et, se je- lans une calèche, il voyagea jour et nuit, et le Véronne à Paris pour avoir raison des dé- nes qui lui avaient été dictées, puis ensuite ouées. Son entrevue avec M. de Villèle fut use. Le ministre, avocat et financier ne par- ait pas dans sa vulgarité au collègue aux ma- s élégantes, dont l'honneur chevaleresque ait en même temps la garantie de la plus , la plus pure probité. M. de Montmorency un immense parti, enfin, et M. de Villèle it pour lui que les gens auxquels il s'était *lui* , et dont ensuite, il tarifait le dévouement es places et de l'argent. A partir de ce retour

On a prétendu plus tard que c'était une finesse de Villèle, et qu'il la voulait comme les autres. On lui donc prêté cette ruse?... Au surplus, on ne prête riches.

de Véronne, tout est mystère, et mystère ténébreux, dans la conduite tenue envers M. de Montmorency. On voulut non-seulement le perdre, mais en le perdant on voulut opérer la ruine d'un autre, et ce fut consommé. — Macchiavel paraphrasé.

M. de Montmorency ne fut pas long-temps à s'apercevoir que le roi ne voulait pas la guerre... du moins en apparence.

C'est ici le lieu de dire deux mots sur cette guerre d'Espagne, qui a tant exercé d'influence sur les gouvernemens et les peuples.

On a prétendu que l'empereur avait *porté* la révolution en Espagne. Je ne le crois pas, mais je crois qu'il a développé le germe de cette révolution, que trois siècles d'une mauvaise administration a produite dans toute la Peninsule. Les *cortès*, assemblées dans l'île de Léon, prirent facilement le goût du pouvoir. — 89 se renouvela pour eux; et comme l'avait fait la convocation des états-généraux, le rassemblement des cortès dans un lieu d'où émanait le pouvoir, donna l'idée d'une constitution d'après un système *unitaire* (1). C'est sans doute ce qu'il y aura de mieux à faire pour le bonheur de l'Espagne; mais le moment n'en était

(1) Une constitution, d'après un système unitaire, ne pouvait convenir de long-temps à l'Espagne, non que quelle ne le pays n'est pas mûr. Voyez Torcy.

ncore venu ; il s'en fallait d'un demi-siècle au
s. *La souveraineté* du peuple en Espagne était
euvre devant laquelle le peuple ignorant de-
ncore reculer comme devant la plus effrayante
e qui fût mise dans ses mains.
rs de la rentrée de Ferdinand VII on lui im-
d'abord la constitution. — Il éluda, puis il
a et mit aussitôt en œuvre tout ce que la
eance de la faiblesse pouvait produire. — Il
quit donc passagèrement son pouvoir, et en
, comme font toujours les hommes de sa na-
qu'ils soient dans leur maison où bien sur
ne. On connaît la conduite de Ferdinand VII,
ant les huit années qui séparent sa rentrée
punition ! On en parlait beaucoup autour de
mais je pouvais mieux qu'une autre en tra-
tout le danger, car je connaissais et le peu-
t le souverain ! Il y avait à la fois tyrannie et
acité. Quels fruits un tel arbre devait-il pro-
e !
mérique était toujours en insurrection, et
n'était fait pour la calmer. Enfin Ferdi-
VII imagina d'y envoyer une armée; mais avec
même *bêtise* on peut dire le mot, qui diri-
tout en Espagne alors, on assembla une
e sans s'inquiéter si elle était ou non fidèle :
it des hommes dans un même lieu, avec un
au bras, un sabre au côté, et des canons
eux, sans savoir si ce fusil ne devait pas met-
joue le roi, qui se croyait toujours Philippe II,

quand il n'était pas même Philippe IV, et qu'il n'avait pas même un duc d'Olivarès pour l'aider à perdre son royaume pièce à pièce. Or donc les peuples mécontens en surent plus que leur maître et seigneur, et le premier janvier 1820, le général de ces troupes réunies à Cadix, et qui n'était tout simplement que don Rafaël Riégo, et don Antonio Quiroga, chef suprême de l'insurrection, proclamèrent cette insurrection. Ils envoyèrent une adresse au roi, mais toujours en vrais Castillans, toujours calmes même dans la tempête, ils n'allèrent qu'au pas dans tout cela, et ne s'emparèrent même de l'arsenal que le 14 janvier. Riégo prit Chiclana et ses beaux jardins (1); privant ainsi les habitans de Cadix de toute promenade; et il poussa jusqu'à Algésiras et Malaga. Il battit le général Odonnel, prit Cordoue, une foule d'autres villes, et puis, pour tromper le pouvoir Royal, l'insurrection se dissipa en pelotons, s'organisa en guérillas, et fut dès-lors impossible à trouver, tandis que sa force était maintenant dans toutes les veines du grand corps de l'état, et que son esprit se respirait dans l'air.

Mais il y eut bientôt un avertissement terrible; les généraux du parti royal, voyant à la foi son peu de moyens matériels et sa nullité morale,

(1) Chiclana est un lieu charmant où tous les habitans de Cadix ont un jardin ou une maison de campagne, c'est le seul endroit où il y ait de la verdure.

onnèrent la cour et se tournèrent vers Qui-
et Riégo. Les trois Odonnel, et surtout le
de l'Abisbal, passèrent aux révoltés, et
dirent au mois de mars à *Ocana*. La révolu-
ançait sur Madrid rapidement. Ce fut alors
erdinand, toujours poltron dans le danger,
fâché de le dire, jura et accepta la con-
on par une cédule royale, comme Louis XVI
n 1791!... Il y a dans ces deux branches une
nte similitude.
peur du roi faisait tout espérer; aussi de-
it-on TOUT. On mit les prisonniers politiques
erté, malgré le péril toujours palpitant qui
it à côté du trône, et la haine du parti con-
onnel qui avait d'autant plus à craindre du
u'il l'avait offensé. — Et c'étaient ces mêmes
es qu'on mettait en liberté!...
cardinal de Bourbon, frère de la princesse
Paix (1), fut nommé président de la junte qui
recevoir le serment du roi. Il y avait quel-
hose de cette cérémonie à l'avénement des
'Espagne, et elle avait eu lieu à celle de
pe V, dans le couvent des dominicains de
-Dame d'Atocha, mais quelle différence! là
nt des sujets prêtant plutôt serment qu'ils
recevaient de leur roi, et qu'en 1820 c'était

Ce n'est pas celle d'aujourd'hui, c'est la comtesse de
ion, la femme non légitime du prince de la Paix, car
bien madame Tudo qui était sa femme.

une insurrection, un conseil municipal devant lequel le roi d'Espagne prêta serment devant Dieu, de maintenir la constitution (1). L'inquisition fut détruite; on obtint la liberté de la presse et la révolution fut proclamée en Espagne, à la face de l'Europe, comme Ferdinand avait juré sa honte à celle de Dieu en promettant ce qu'il ne voulait pas tenir.

A dater de ce jour, l'Espagne ne fut plus qu'un champ de carnage. A Cadix les massacres eurent un caractère d'atroce vengeance dans les détails; dans le cours de la même année, les cortès s'assemblèrent encore (2). — Ce fut un vrai scandale! ce fut la seconde représentation des états-généraux de France, excepté que Louis XVI était un autre homme que Ferdinand VII. Il avait au moins une loyauté d'âme qui faisait compensation dans cette triste bataille, où les talens et l'incapacité étaient appelés aux preuves. Ferdinand VII entendit proclamer la chute de tout ce qui, pendant des siècles, avait fait la gloire et la grandeur de l'Espagne. Sans le regretter, il ne pleura que sur le fanatisme que la liberté allait détruire!...

Il est à remarquer que le 5 et le 6 octobre le roi d'Espagne voulut supprimer les gardes du corps. La date est singulière en ce qu'elle est la même que celle du jour où le malheureux Louis XVI

fut emmené de Versailles à Paris, en captivité avec sa famille! — Mais en Espagne les supplices commencèrent comme préludes à ce qu'on voulait faire. On ne pouvait pardonner à Ferdinand VII de n'avoir donné que de la nullité à ce peuple, qui, pendant six ans, s'était battu pour lui.

Ferdinand VII avait tout juste assez de fermeté pour se venger au moins en injures, il fit donc un beau discours aux cortès, dans lequel il se plaignit amèrement et si amèrement que les cortès se fâchèrent, les ministres se fâchèrent, tout le monde se fâcha, et le roi se vit sans ministres; tous donnèrent leur démission, excepté celui de la marine (1). Alors le roi demanda des ministres aux cortès. Autre sottise. Les cortès qui ne voulurent pas être en reste, refusèrent, en donnant pour cause que la mesure était *anti-constitutionnelle*. Ce qui fit que le ministre de la marine, s'étant aussi retiré, le roi demeurait *inerte* et l'Espagne sans gouvernement, puisque selon la constitution, le roi ne pouvait rien signer sans une signature responsable à côté de la sienne. — Un nouveau ministère fut nommé. — Ferdinand crut faire merveille en y mettant de toutes les opinions. Cela fit un effet à n'en jamais voir un pareil. Et la guerre s'éleva bientôt entre la majorité de l'assemblée, car le moyen de nommer cela des Cortès!... Mais

(1) Don Jabat; c'était un bon et brave homme qui ne pouvait rien et qui pourtant parla avec courage.

aussi l'Espagne marcha d'un pas ferme et résolu vers la république. — L'affaire du prêtre *Vinuesa* en est une terrible preuve. Cet homme avait combattu pour le pouvoir royal ; *les negros* voulaient sa mort. On le condamna seulement aux galères. — C'était à Madrid. Le peuple, en apprenant ce jugement, força la prison de ce malheureux, et l'ayant arraché de son cachot, on l'assomma à coups de marteau et de bûches. Ce fut un meurtre horrible !... On le rappela plus tard lors de la mort de Riégo ! — A partir de ce crime commis sous les yeux du roi, on ne ménagea rien ; on lui chanta chaque soir sous ses fenêtres la femeuse chanson que j'ai ici en original : *Tragalla ! Tragalla Perro , La constitucion !...* Et cette horrible chanson était hurlée avec la même rage que la *Carmagnole* se chantait dans les Tuileries, sous les fenêtres de Ferdinand VII. Toujours la même route.

Un autre prêtre , *el Cura* (celui qu'on appelait Mérino) était à la tête de plusieurs guérillas et *tuait de sa main sacerdotale* autant de *negros* qu'il lui en tombait sous le couteau. Il y avait bien plus de férocité alors que dans notre guerre. La guerre civile est toujours plus odieuse et plus cruelle.

Dans ce même temps, le roi, qui avait toujours peur, avait nommé Riégo capitaine-général de l'Aragon. Riégo était ambitieux, et l'ambition veut être satisfaite. Ferdinand devait se dire cela et en mê[illegible]ue Riégo avait été son ennemi. — Il [illegible] lui mit dans les mains comme au

premier janvier 1820 un canon tout chargé. Il s'ensuivit que Riégo fit tous ses préparatifs pour faire proclamer une république en Espagne, dont lui, Quiroga et plusieurs autres auraient été les chefs. — Il avait, dit-on, pour conseil un Français moitié Espagnol, ou bien un Espagnol moitié Français, chassé de Paris par la police de France. — Celle d'Espagne toujours maladroite, avertit le roi trop tôt ou trop tard. Et Ferdinand, toujours aussi également maladroit, fit une chose qu'il aurait dû éviter, il exila Riégo à Lérida, et fit ainsi une injure aux *negros*. — Il avait peur. — C'est une terrible maladie pour un roi. — Dans ce même moment, la fièvre jaune se déclara dans la Catalogne !... Dieu frappait ce malheureux pays de tous les fléaux. — Séville était en révolte ouverte, Cadix, Barcelone, Murcie, tout était en feu, et criait : *à bas le ministère !...* — La révolte de Naples acheva de tout perdre. Dès-lors, ce fut un chaos dans lequel on marchait dans l'ombre et où l'on glissait à chaque pas dans le sang.

Cependant, si Ferdinand VII n'avait pas été conseillé par des voix perfides, il pouvait se sauver. Il avait pour lui une grande partie de l'Espagne, dont l'opinion, quoique constitutionnelle, était encore assez dans les anciennes voies pour le comprendre. J'entends parler du clergé éclairé et de cette partie raisonnable de la noblesse qui voulait le progrès sans secousse. Si Ferdinand eût agi loyalement avec eux, il aurait eu pour lui du

moins ce parti, et autour de lui un rempart assuré s'il avait voulu l'étayer au lieu d'y donner aussi des coups de massue pour l'abattre. Les royalistes, avec le baron d'Eroles (1), prirent enfin les armes, et s'ils eussent été secondés par un roi, aimant son peuple et le bien du pays, aidant enfin à sa régénération tout en respectant les coutumes, et non des préjugés, tout eût été promptement terminé; mais ces hommes loyaux appelaient à leur aide sans être entendus.

Romagnosa, *Romanillo*, *Misas*, *Mirallès*, *et Besiers et le Trappiste*, tous anciens chefs de guérillas et soldats de l'indépendance, reprirent les armes pour la cause royale sans savoir si ce même homme n'allait pas lancer sur leur tête une cédule qui les condamnerait à mort! Mais ils n'en marchèrent pas moins; et l'armée de la foi fut ainsi formée. Quésada fut aussi l'un des généraux pour le roi; *Nunez*, *Égina*, et une foule d'officiers... Enfin on vit ce qu'on avait vu chez nous, c'est-à-dire, que la masse de la nation est pour l'ordre de choses stables, même avec un mauvais roi.

C'était à Madrid comme autrefois *à Paris;* la révolte y était plus flagrante que partout ailleurs; les gardes du corps voulurent aussi délivrer le roi, ils ne purent y parvenir, et sa position n'en fut que plus dangereuse, comme celle de Louis XVI, après Varennes.

(1) Le baron d'Eroles était un brave homme.

A cette époque les royalistes, voyant que la captivité du roi *était positive*, établirent un gouvernement, appelé : *régence de l'Espagne, pendant la captivité de notre seigneur roi Ferdinand, septième du nom.* Cette régence était formée du baron d'Eroles, de l'archevêque de Tarragone (dom Jayme Crecut) et du marquis de Mata Florida, titulado de Castille, président. Le 14 septembre 1822, dans la vieille cathédrale d'Urgel, la régence fut solennellement instituée et prêta serment devant Dieu et les hommes, de défendre le roi et le pays contre les attaques de ses ennemis.

Cette régence fit trop tôt des actes de pouvoir; comme de recevoir le serment de tous les Espagnols au nom de Ferdinand VII, comme si jusque-là il n'eût pas régné! Et puis frapper ainsi de mort tous les actes des cortès, était une aussi mauvaise mesure; c'était une déclaration à mort entre les partis: la guerre civile fut déclarée. Ce fut dans cette reprise d'hostilités qu'*Espoz y Mina*, le fameux chef de guérillas de la guerre de 1808, fit des actes de courage et de savoir si bien combinés qu'il défit l'armée de la foi, chassa la régence d'Urgel et lui fit passer la frontière, d'où elle nous vint en France.

Ce fut un des actes les moins politiques du ministère de M. de Villèle, que celui qui fit accueillir les réfugiés royalistes espagnols en France. C'était nous prouver que la monarchie pouvait être défaite, et que le parti libéral pouvait triom-

pher même encore dans les camps, comme faisait celui d'Espagne.

Mais on crut remédier à tout en annonçant que toutes les puissances alliées venaient au secours de Ferdinand; on pensa que cette seule annonce serait une trompette magique, faisant mettre bas les armes. On se trompait de tous points : la suite le fit bien voir. Le peuple au reste ne fut pas plus mesuré que le souverain; et les conquêtes, si bien faites, de la liberté et des priviléges sur la tyrannie et la superstition, furent sacrifiées de nouveau pour être encore une fois reconquises sur une terre trempée de sang. Les *Communeros* ne virent alors que leur triomphe passager et en usèrent avec folie. Je crois que le général Foy et plusieurs libéraux, qui entretenaient une active correspondance avec les libéraux d'Espagne, leur firent un grand mal en les affermissant dans une fausse voie. Les démagogues espagnols crurent trop vite ceux de la France. Le uns ne dirent pas la vérité, et les autres firent peut-être trop semblant de la recevoir. Du reste le cordon sanitaire devenait de jour en jour plus épais, et une compagnie arrivait toutes les fois qu'un meilleur bulletin était dans les journaux; cela seul parlait aux Espagnols s'ils eussent eu des oreilles. Quant à la guerre, il était visible qu'on la ferait, et pourtant M. de Villèle ne paraissait pas la vouloir. Je n'ai jamais, je l'avoue, compris cette finesse; c'est un peu comme les épinards de M. de Biévre.

Nous nous ressentîmes bientôt activement de la secousse espagnole. Le parti impérialiste, qui, jusque-là n'avait pris que peu de part aux événemens, commença à se montrer. M. de S... r, M. de V..... e et même M. M.. é, beaucoup d'autres que je me dispenserai aussi de nommer, parurent enfin sur la frontière, ou plutôt sur la lisière du camp. Le nom du duc d'Orléans fut prononcé trop légèrement, selon moi, par ses amis dans des entretiens où de telles matières devenaient choses graves. M. de Talleyrand était le grand meneur de ce qu'on appelait la faction *Orléaniste*, car il y en avait une avec ce nom, quelque soin que le duc lui-même apportât à renier toute approbation avec ceux qui se servaient de lui et de son nom. M. de Talleyrand voulut vers cette époque intriguer dans les chambres, celle des pairs le repoussa avec perte pour lui. La Restauration était en bonne position alors, car Manuel, tout injuste qu'avait été son expulsion de la chambre avait été trop loin et en avait été puni par un blâme assez général; elle avait cependant maintenant une armée de plus à combattre, celle des doctrinaires. La scission avait eu lieu en 1821 avec un éclat positif, et la radiation de MM. Camille Jordan, de Mirbel, Royer-Collard et Barante, de la liste du conseil d'état, montrait à quel point les partis avaient d'âcreté et de volonté de maintenir leur pouvoir. Mais le plus funeste malheur de la Restauration, ce qui devait la renvoyer au pays de

l'exil, se formait alors : c'était la lutte du parti qui s'intitulait *royaliste*, avec le TRÔNE ET LE POUVOIR. Le ministère avait bien plus de pouvoir que celui de Richelieu, mais il était encore faible. On en plaisantait ; et chez nous des plaisanteries sur le pouvoir sont terribles et le frappent de mort lorsqu'elles sont justes. M. de Villèle, fort de son expérience d'observation, croyait faire aller la grande machine avec un signe de tête ; mais il dut voir que la session marchait avec peine ; que les choses demandées n'étaient obtenues qu'avec difficulté. Les *zélanti*, comme on appelait le pavillon Marsan, voulaient la chute de tout ce qui pouvait ressembler à une idée libérale. Le discours de M. de Gastel-Bajac dans la session de 1821 avait donné la mesure de ce que les royalistes pouvaient oser.

« Vous n'avez ni marche ni plan arrêté (1), dit-il au ministère, et chaque année vous demandez des lois exceptionnelles pour soutenir la Charte : il est donc vrai alors, que vous ne pouvez pas gouverner avec ce moyen. »

La droite tout entière avait un besoin de vengeance qui la soulevait. Déjà une fois M. de Villèle et M. de Corbière avaient voulu donner leur démission, et n'étaient demeurés que par la médiation de M. de Richelieu, mais cette fois, ils voulaient conquérir et demeurer. .

(1) Voyez *le Moniteur* de cette session de 1823.

Mais l'année 1823 s'annonçait avec des symptômes graves pour sa durée. Qu'allait-il arriver en Espagne?

La guerre civile, la peste, l'anarchie, voilà donc ce qui la couvrait sur tous les points. Les assassinats, les vengeances, tout s'y multipliait chaque jour avec une effrayante rapidité, et les Cortès levèrent tout-à-fait l'étendard de la révolte, dans la séance où les ministres de Ferdinand annoncèrent la protection des puissances alliées. Mais d'une autre part les soldats de la foi s'encourageaient par l'espoir d'être soutenus. Effrayés par nos dispositions, les Cortès transportèrent Ferdinand VII, qui était, je crois, malade de peur, à Séville... Il mit dix-huit jours pour faire quatre-vingts lieues!

Enfin le duc d'Angoulême généralissime de l'armée d'Espagne entra en campagne. Le 5 mai il quitta Paris pour aller à Toulouse; il y vit le baron d'Eroles, l'un des hommes de cette époque qui ait été vraiment utile à Ferdinand VII. Mais la régence d'Urgel n'était qu'en lui! Le reste était nul.

C'est ici le lieu de parler d'une chose bien importante, qui alors fut peu connue, ou pour mieux dire, qui ne le fut pas du tout, c'est l'état de l'armée. Jamais peut-être la Restauration ne courut un danger plus réel. Les sous-officiers étaient tous résolus à faire enfin *acte de résolution;* mais une particularité singulière, c'est qu'il y avait en même temps un coup monté pour *interdire*

Louis XVIII ou le forcer d'abdiquer, mettre Monsieur à sa place, faire revenir l'armée sur Paris, abolir, détruire la maudite Charte, l'envoyer en exil, là où serait la mort pour elle; rétablir les parlemens, et tout remettre enfin comme en 1787, c'est-à-dire sans rien qui pût rappeler non-seulement la Restauration mais la révolution. Ce qu'il y avait de plus singulier dans cette affaire, c'est que le duc d'Angoulême ne savait rien de ce qui devait se passer, non plus que la duchesse. C'était la seconde fois qu'ils étaient mis en avant sans qu'ils sussent rien de ce qu'ils devaient exécuter; c'était la seconde partie de l'histoire du royaume d'Aquitaine.

Pendant que les royalistes *zélanti* allaient de leur côté, les républicains, *c'est-à-dire* les libéraux, avaient aussi leur plan, qui était d'avoir un gouvernement électif, dans lequel il y aurait *deux chefs*, l'un pour le militaire, l'autre pour le civil. Dans l'armée il n'y avait que trop de généraux qui voulaient le pouvoir. — Le roi de Rome n'était pas encore mort alors, et il avait de bonnes épaules pour supporter le poids de tout ce qu'on lui faisait demander.

Le maréchal Clausel était ce qu'il est et fut toujours, un homme de haute capacité, et possédant, avec une profonde connaissance des hommes et des choses, l'affection d'une immense portion de l'armée. Le maréchal Clausel a une belle carrière qu'il [illegible]n silence, tandis que s'il voulait, il

la suivrait au son des fanfares. — Le soldat l'aime, et les officiers se rappellent toujours le mot de l'empereur sur lui (1).

On le plaçait souvent en avant dans les différentes affaires qui avaient lieu. Lui s'en sauvait comme de la peste, parce qu'il revenait à peine de sa proscription d'Amérique, et qu'il en avait assez pour cette époque de sa vie, car il était encore un jeune homme alors. Quoi qu'il en soit, il fut malgré lui dans une situation que sa prudence et celle de la maréchale rendirent heureusement peu dangereuse, mais qui pouvait l'être.

Deux officiers supérieurs espagnols, DEUX COLONELS, se rendent auprès d'Espoz y Mina, et, y venant comme au nom du maréchal Clausel, font si bien que Mina leur donna des lettres pour le maréchal. Selon les officiers espagnols, Clausel devait avoir un corps de mécontens qui devait entrer par Perpignan, au nombre de 10,000 hommes et faire aux Pyrénées-Orientales ce que faisait Caron à Saint-Sébastien, à l'ouest. Les lettres de Mina confiées à la perfidie de la France, les deux officiers Espagnols vinrent à Toulouse où ils croyaient

(1) L'empereur disait à Sainte-Hélène : — Mes maréchaux sont vieux, mais j'ai laissé en Europe quatre hommes dont les talens et la bravoure peuvent remplacer mes meilleurs maréchaux. — Et Clausel était l'un de ces quatre. Et moi j'ajoute que Clausel *est le seul* ! il est aimé, connu du soldat, et connu de tous ceux qui ont encore dans le cœur un souvenir de nos temps de gloire.

trouver Clausel. Le hasard le plus heureux fit qu'il n'était pas chez lui en ce moment, et ce fut madame Clausel qui les reçut. — En voyant ces hommes dont son mari ne lui avait pas parlé, en voyant ces hommes dont la bouche tremblait en mentant à l'honneur, la femme dévouée vit clair dans la perfidie et refusa nettement de recevoir la lettre de Mina.

Mais, madame, que dira le général?

— Que j'ai bien fait, Messieurs, de refuser cette lettre dont vous me parlez, comme d'une chose dangereuse. Mon mari ne m'a prévenue de rien; que puis-je faire? ce que je fais, refuser toutes communications.

Les misérables, dont la mission était *de faire* trahir, insistèrent de nouveau. La maréchale alors se leva et parla avec ce ton de maîtresse de maison qui impose toujours, surtout aux hommes qui, ainsi que les deux traîtres qui étaient devant elle, devaient la craindre et pâlir sous son regard. — Après avoir encore fait observer que la lettre était ouverte et que la maréchale *pouvait la lire*, ils prirent enfin congé d'elle et s'en furent complétement décontenancés et battus par la finesse loyale d'une femme. Au retour de son mari, la maréchale apprit de lui qu'elle avait eu raison de ne pas accueillir les deux officiers espagnols : ton cœur t'a bien servi, lui dit le maréchal.

Mais il n'en était pas de même de l'autorité, et le Clausel était vivement irrité contre la

r. Il prit des informations et sut toute la chose
en détail. Les deux officiers espagnols étaient
hommes du parti de la foi, qui jouaient le rôle
Communeros; ils avaient tout simplement
ngé d'uniforme, et ils avaient été trouver Mina
ui disant qu'ils avaient mission d'aller auprès
Clausel et qu'ils lui demandaient des lettres.
a, dans la bonne foi, les leur avait données.
n a vu comment ils furent déjoués. Plus tard
ısel en parla à Charles X : celui-ci fut trop
l pour nier la chose.

Que voulez-vous, dit-il au général, quand on
dans un pays où chaque jour amène une ré-
ıtion, nous devons lutter et employer *tous les*
ens pour vaincre. *Je ne veux plus retourner au*
s de l'exil !... »

ette parole est remarquable et son souvenir à
server.

eux révolutions menaçaient donc le gouver-
ıent de Louis XVIII, en 1823 : — l'une tout à
antage du vieux pouvoir, et l'autre pour le ré-
lissement de l'empire, de la république, que
-je ? enfin il y avait au moins des libéraux dans
e-là : c'étaient des généraux, des députés, et
bon nombre de gens qui surtout ne se mon-
ient pas. — Le duc de Rovigo, entre autres, qui
ette époque pouvait beaucoup par son nom, le
éral Sébastiani, qui pouvait encore par sa for-
e, sa position dans le monde, et qui ne faisait
mal pérorer à la tribune, s'engager à demi

dans tout ce qui se faisait, puis laisser là la chose quand elle ne prenait pas bonne couleur. J'en pourrais encore nommer dont le front doit se couvrir de rougeur au nom du roi de Rome... des hommes dont le sang était le sien ; dont la parenté était un devoir ! Eh bien, ces hommes craignaient de perdre un asyle accordé par la pitié à des malheureux injustement proscrits !... Oh que ces hommes-là me paraissent petits !... qu'ils sont méprisables à mes yeux !...

Cependant il y avait encore des cœurs généreux ; des hommes dont le sang aurait encore coulé pour le fils, comme il avait coulé pour le père ; et une conspiration vaste, immense, dont le réseau s'étendait bien loin, était en pleine activité en 1823, au moment du départ de l'armée. Je ne veux compromettre personne, mais combien de noms encore portés par des hommes vivans étaient alors intéressés dans cette affaire (1) !

(1) Un homme influent dans l'armée m'écrivait en 1835 :

« Je sais qu'on vous a instruite des événemens qui me concernent pour 1823 ; mais je crois que vous ne l'êtes pas aussi bien que je le souhaite, car *je veux qu'on sache aujourd'hui* combien alors je partageais les opinions de tous ceux qui agissaient... »

Cette année on avait d'autres pensées, et lorsque je voulus faire parler l'homme, et cela dans son propre intérêt.

« Moi, me dit-il !... je ne sais rien, et n'ai JAMAIS RIEN SU. »

Il avait oublié sa lettre ; MAIS JE L'AI : car je ne perds aucun [illegible] lorsqu'ils sont intéressans.

[illegible] donc à une pareille versatilité, surtout

Quel fut l'étonnement du duc d'Angoulême lorsque, arrivé à Bayonne, il trouva tout mal préparé pour l'entrée en campagne! Il faut entendre Ouvrard là-dessus : lui qui répara tout le mal, il sait jusqu'où il avait été. C'est fabuleux; mais cela s'explique d'une manière qu'on ne peut traduire, après tout, que si M. de Villèle connaissait les projets du pavillon Marsan. Et pourquoi non?... Le duc de Bellune, alors ministre de la guerre, partit aussitôt et arriva le même jour que le duc d'Angoulême à Bayonne. Il fit un marché avec Ouvrard, qui fit payer son pain de munition huit sous la livre, et qui fit bien, car enfin il fut obligé de donner des objets de première nécessité. C'était donc un *marché d'urgence*, et il faisait son devoir de munitionnaire, de se faire bien payer. — Le duc de Bellune, après avoir passé huit à dix jours à Bayonne revint à Paris pour se quereller avec le général Digeon, qui avait mal fait le ministre à Paris, disait-il, tandis que l'autre ne le faisait pas mieux à Bayonne...

Pendant ce temps-là l'armée se rassemblait sous les ordres de généraux bien dévoués à la cause royale. L'étaient-ils autant à celle du roi de Rome? c'est une question que je veux ignorer. Ces généraux étaient Oudinot, Bourke, Pamphile de Lacroix,

quand on pense au motif!... Il y a du ministère en espérance là-dedans... Du reste l'auteur de la lettre peut être tranquille, je ne dirai pas autre chose.

Bordesoulle, Latour-Foissac, Bourmont, etc... et puis le prince d'Hohenlohe, l'arsenal des miracles; le baron de Damas, M. d'Autichamps. — On sait que les généraux libéraux demeuraient en arrière dans cette campagne. Quant *aux libéraux* véritablement, ils étaient, les malheureux, disposés à donner la main aux troupes françaises. On va voir ce qui fit manquer une des entreprises les plus étendues et les plus graves dans les résultats qu'on ait peut-être tentées depuis la révolution.

C'était le 25 mars, la diligence de Bordeaux allait partir; il était six heures du soir et la cour des messageries était dans son état habituel; seulement, le commissaire de police du quartier qui, ordinairement inspecte les passeports des partans, se promenait dans la cour, au lieu d'être ailleurs, ce qui lui arrivait habituellement. Comme il s'ennuyait, il dit au conducteur de la diligence de Bordeaux, qui attendait que six heures sonnassent pour partir :

« As-tu beaucoup de monde dans ta voiture ?

— Je suis plein.

— Ah, ah ! mais les voyageurs sont bien en retard !

— Oh, dit le conducteur, ils ne montent pas ici.

— Comment cela !

— Oui, je les prends à la Croix-de-Berny.

— Comment ! tous !

— Tous.

— C'est singulier !...

— Oui, en effet, dit le conducteur, c'est singulier. »

Mais comme il ne comprenait pas comment c'était *singulier*, il se remit à marcher en fumant et faisant résonner le pavé sous ses grosses bottes.

Pendant ce temps-là le commissaire de police faisait ses réflexions. Tous ces gens qui partaient ensemble ! c'était rare, et même n'arrivait jamais. — Il fit encore quelques questions au conducteur, et puis il s'en fut à la préfecture de police en ordonnant au conducteur de la voiture de Bordeaux de l'attendre. Arrivé à la préfecture, il raconta ce qu'il savait. Ce fut assez cette fois pour mettre l'alarme au camp. On lui ordonna de prendre six gendarmes, et même plus, et d'aller à la Croix-de-Berny, de demander les passe-ports et d'arrêter tous ceux qui n'en auraient pas.

Le commissaire, tout glorieux du hasard qui l'avait fait flâner et bâiller dans la cour des messageries, s'en alla à la Croix-de-Berny en société de ses gendarmes, en ordonnant au conducteur de le suivre. Ils arrivèrent devant l'auberge où les voyageurs partans chantaient à tue-tête et buvaient à bord-plein. — Le commissaire de police entra dans la salle où ils étaient.

« Vos passe-ports, messieurs ? »

Pas un n'en avait ; et ils étaient dix-huit...

Tous furent coucher en prison, et la voiture de Bordeaux roula vide vers sa destination.

ndemain. M. le marquis de S..... fut
le duc de B...., à peine sept heures
elles sonnées.
is, lui dit-il avec un air de circonstance
rsqu'on le connaît, devait être vraiment
.... : « Ils sont *tous* arrêtés !...
mment ! dit le duc de B....
ıi, *tous* arrêtés !... Imagines-toi qu'ils ont
z simples pour ne pas prendre de passe-
:t ils sont *tous* arrêtés enfin. »
arquis de S.... était convaincu que le duc
faisait partie de cette conspiration et alors
marche était belle et touchante de sa part.
toujours raconter ce qui est bien comme
:r ce qui est mal.
le duc de B.... ne savait rien ; il vivait
toujours, comme un homme d'honneur,
, regrettant les temps passés, mais ne les
nt par aucune perfidie. Il demeura donc en
ous le regard vraiment amical du marquis
..., rassuré pour lui, mais inquiet pour
ıp de gens qui ne savaient pas comme lui
n était. Il rêva long-temps... puis il répon-
: assez vaguement au marquis de S....., fut très-content d'avoir rempli sa mission

son départ, le duc de B.... demeura
:t inquiet de la communication qu'il venait
Qu'allait-il en faire ? Il sortit dans la
ın homme qui ne peut rien et qui veut

coup dans une circonstance impérieuse où la
nté a le besoin d'être immédiate. Cette situa-
que nous connaissons tous est terrible. Enfin
ıc de B...., après avoir long-temps réfléchi,
a tout-à-coup que le célèbre avocat M.....
it être instruit; il fut chez lui quoiqu'il ne le
ût pas.

Monsieur, lui dit-il, on a arrêté hier une
de gens qui ont été bien imprudens : ils ont
ris à la Croix-de-Berny. »

M.... pâlit, non pas pour lui, mais pour
qui étaient compromis dans cette affaire, car
courage politique était très-remarquable, et il
rouvé depuis. — Le duc lui raconta tout ce
s'était passé, et lui fit voir sans chercher à
er dans aucune confidence, qu'il n'y avait
à craindre dans tout ce qui se passait, si l'on
ıtait. Il le mit au fait, lui conseilla de tenter
ire parvenir quelques avis de silence au prin-
l meneur de la voiture arrêtée à la Croix-de-
ıy, qui n'était autre chose qu'un ancien offi-
attaché au service inférieur de la maison de
pereur (1). Cela fait, ils pouvaient tous atten-
une enquête qui se terminerait par une se-
ıce assez sévère, mais rien de plus. Ces hommes
vaient affirmer qu'ils allaient joindre les Fran-
libéraux de Bilbao, et voilà tout. Ce fut ce

) On doit penser que cet homme n'était qu'un agent
ieur.

riva. Les inquiétudes causées par l'autre
·ation du pavillon Marsan firent bien plus
, et n'amenèrent pas non plus d'autres ré-
que de prouver que le gouvernement,
sa force dont parlaient tant les ministres,
d'autre pouvoir qu'une puissance éphémère
e. La suite l'a bien prouvé.

ıom du marquis de S....., que je viens de
dans cette affaire, me rappelle une histoire
rôle arrivée en 1815, lors de la condamna-
: Lavalette.

; le monde a connu, à Paris, l'excellent et
e auteur de *Joconde* et du *Médecin turc*,
Isouard. C'était un homme qui avait à la
talent et un grand fonds d'honneur et de
r d'âme, qui étaient appréciés par ses amis,
faisais partie, ainsi que mon frère, avec
il s'était fort lié pendant le séjour d'Albert
eille. Il venait chez moi habituellement et
ıais beaucoup. Il était fort napoléoniste tout
nt royaliste à sa manière et chevalier de
(1); c'était tout un arrangement enfin qui
ıvait non pas *élastique*, mais tout-à-fait à
de sa façon honorable d'agir. Je l'aimais,
je l'ai dit plus haut, et il n'eût pas été
ımi à Albert et à moi, s'il n'eût pas pensé
nous. Le jour où il apprit l'affaire de Lava-

re *servant*. Ils portaient la croix seulement

, voilà un homme qui devient comme un fou
ui ne peut se contenir jusqu'au moment où il
e au Luxembourg où il dînait ce même jour,
il allait fort souvent. Il parlait à tous ceux
rencontrait et fulminait contre l'horreur d'un
gement avec la franchise d'artiste qu'on lui
aît. Sa colère, loin de s'apaiser en s'exhalant,
it encore plus ardente au moment où il vit la
uise de S.... qui donnait des marques évi-
es de mécontentement en l'écoutant parler
. Pour Nicolo, c'était le moyen de le faire
r davantage; aussi le fit-il, et même plus
, sans scrupule pour la *sainteté* du lieu. Dans
oment le marquis entra dans le salon. La mar-
lui fit signe d'approcher d'elle et lui parla
long-temps en regardant Nicolo, qui n'en
pas moins son train... Le marquis le prit
par le bras et l'emmenant sur une terrasse
ne de l'appartement: « Êtes-vous insensé,
cher Nicolo? lui dit-il. Comment, vous allez
mer violemment contre une mesure prise
emment pour la sûreté du gouvernement! Mais
n'y pensez pas! soyez donc enfin raisonnable!
z comme je me conduis! Eh! mon Dieu,
ez-vous que la condamnation de ce pauvre
lette ne me déchire pas le cœur? j'en suis au
spoir! oui, j'en suis au désespoir! croyez-le
; mais je ne puis livrer ainsi ce désespoir à la
veillance du public; il en ferait bientôt de
urrection : non, non, il faut laisser faire au

temps, le suivre et non pas le heurter. Pourquoi ces haines, ces amours? il ne faut se passionner pour personne et n'abandonner personne. Je le prouve, moi!... n'ai-je pas M. de Mon..... à Sainte-Hélène?... »

Cette histoire, que me raconta Nicolo lui-même le soir du jour où elle lui arriva, m'a été confirmée depuis par M. Etienne, avec qui je dînais chez M. de Geouffre, mon beau-frère, il y a trois ou quatre ans. Il la connaissait aussi.

Au reste, causant un jour chez moi, il y a de cela trois ans (1), le marquis de S..... me dit en riant :

« Savez-vous pourquoi je suis en effet aussi bien conservé et que je ne parais pas aussi décrépit que mon âge devrait me faire? c'est que jamais les événemens politiques n'ont été pour moi des choses importantes au point de me faire empêchement au sommeil et à la vie habituelle, cette vie qu'on appelle *animale* et qui ne l'est pas du tout... Je me laisse aller au courant des affaires. Je n'en heurte aucune. Je suis enfin comme les cailloux d'un

(1) Une circonstance insignifiante pour ces Mémoires, mais qui me touche personnellement, me fait savoir le jour fixe où le marquis de S..... eut avec moi cette conversation : c'était le 11 janvier 1834, le matin; madame la comtesse Alfred de Mau.... était venue chez moi pour m'engager à aller dîner chez elle, ce que je ne pus accepter, le duc de Valmy. Madame de Mau..... peut se

ave bien battus des flots, ils sont arrondis. Je s comme eux, ajouta-t-il en riant, *je n'ai pas ngles.* » Quel joli mot!

J'avais beaucoup de relations dans l'armée d'Es-gne. Je recevais des nouvelles, et toutes les tres que m'écrivaient mes amis, entre autres n neveu, Adolphe de Comnène, capitaine dans garde royale; toutes ces lettres me montraient spagne bien autrement facile à conduire que notre temps, il y avait un accord bien plus sitif. Nous avions des alliés enfin cette fois, et notre temps nous n'avions que des assassins.

C'est ici le lieu de parler de la conduite du duc Angoulême : l'esprit de parti doit se taire devant plus positive certitude. Pourquoi les carlistes sont-ils pas aussi justes envers nous? pourquoi at-ils aussi exagérés dans leurs décisions sur us et sur Napoléon? ce n'est pas ainsi que l'on rit l'histoire...

Oui le duc d'Angoulême est un prince qui a mpli tous les devoirs *d'un homme d'honneur* ns la campagne d'Espagne! c'est, selon ma ma-ère de voir, le plus bel éloge que j'en puisse ire. Il ordonna que les soldats respectassent les opriétés de *Dieu* et des hommes. Le maraudage ra sévérement puni, dit une proclamation du gé-éralissime.. et pourtant rien n'avait été plus mal donné que les approvisionnemens de l'armée : sans Ouvrard que serait-elle devenue? Je trouve l'on a été ingrat envers lui. Sans doute il y a eu

dilapidation, et peut-être même le mot est-il trop doux; mais est-ce donc la faute du munitionnaire qui est appelé quand on manque de tout; quand l'armée n'a pas de pain ;... quand elle manque du nécessaire, et qu'on dit à cet homme :

« Il faut tout cela pour demain ! »

Alors il ne peut se le procurer qu'à coups de *sacs* d'or, et cela se paie. Comment peut-on vouloir qu'il en soit autrement! Il faut que justice soit pour tous... Je connais Ouvrard comme l'homme le mieux fait pour donner en quarante-huit heures une machine montée, organisée et tout en ordre; mais cela coûtera cher : c'est comme toutes les maisons qu'il arrange. C'est un paradis à nul autre pareil; mais aussi que d'argent jeté dans les fondations de tous ces *Eden!* que de millions enfouis dans les allées du Raincy, de la Jonchère!... Eh bien ! les pains de munition de l'armée d'Espagne ont aussi dû payer leur luxe, ayant été faits en quelques heures au lieu d'être dans la *huche* à attendre les soldats. Tout cela est la faute de M. de Villèle, mais pas du tout celle de M. Ouvrard, et encore moins celle du général Guilleminot et du duc d'Angoulême, qu'on lançait ainsi en pélerin, avec des coquilles vides, sur une mer en colère, sans avoir même un bateau près du bord pour le secourir en cas de naufrage. Cette guerre d'Espagne, voulue au fond et pourtant refusée en apparence, comme pour imposer aux libéraux par c[illegible]édie, cette guerre d'Espagne a été et

ra long-temps une intrigue obscure, rendue resque criminelle par la quantité des menées et es rouages inventés par M. de Villèle et mis en ctivité par lui et *ses ayant-cause* avec peut-être lus de maladresse que de pareilles gens n'en doient avoir.

Les premiers ennemis que nous avions à comattre se trouvaient être des Français; mais l'arestation des trente individus, faite à la Croix-deerny, mit obstacle à tout ce qui devait éclore des randes affaires mises en activité d'avance par les ous-officiers dans les différens corps; et la consiration, qui était immense, fut déjouée par le asard!... Il y a vraiment de quoi rire d'abord, et uis ensuite il faut avoir pitié d'un gouvernement ussi peu soigné dans sa vie politique.

Les Français réfugiés (révoltés, comme on les ppelait alors), qui étaient à Bilbao sous la conduite lu colonel Caron, se tenaient prêts à donner la ain à tous ceux qui entraient en Espagne. Mais, omme je viens de l'expliquer, ils ne trouvèrent u'une solitude et une surveillance complète là où ls devaient trouver accord et fraternité. L'ordre les troupes fut même changé. Le corps, commandé ar Latour-Foissac et le vicomte Roussel-d'Hurbal, e corps fort de quatorze mille hommes, qui devait tre réserve, devint tout-à-coup avant-garde, et demeura ainsi toute la campagne. Cet arrangement coupa court à toutes les espérances. — On pouvait en avoir beaucoup dans l'entraînement qu'aurait

opéré la vue du drapeau tricolore et des cocardes jointe aux cris de vive l'empereur ou vive la république (j'ignore celui que les troupes auraient poussé); mais de cette manière tout fut interrompu. On dit alors que les Français *insurgés et transfuges* qui étaient à Bilbao *avaient fui* devant le premier coup de canon tiré par le général Valin (1). Le fait est que les Français sous la conduite de Caron, croyant trouver des sympathies dans les troupes françaises qui arrivaient, ainsi qu'ils le devaient croire, venaient toujours à une heure marquée pour tâcher de communiquer avec les nôtres. — Avant que Caron sût positivement à quoi s'en tenir sur la conduite que tiendrait le général Valin, il dut temporiser et essayer, mais avec circonspection, en ne voyant aucun des signaux convenus. Ce ne fut qu'au coup de canon à mitraille tiré par le général Valin que les Français de Bilbao surent enfin qu'il n'y avait aucun accord entre eux et les Français alors en face d'eux, et ils n'essayèrent pas même une lutte qui ferait couler le sang français sous la main d'un Français. On a osé accuser les hommes de Bilbao d'avoir tourné bride à la vue des troupes du général Valin : et moi je les en loue hautement. Le régiment commandé par Odonnel, et qui devait soutenir le premier pas fait vers la constitution, suivit Caron et devait le suivre. — Que pouvait-il décider? Les plus sottes réflexions,

(1) Le 4 avril 1823.

u du moins les plus injustes, furent faites là-essus. Une fois cette occasion manquée tout était erdu.

Cependant l'armée libérale espagnole était bien elle : et de plus cette armée avait cette fois ce u'elle n'avait pas à l'autre campagne, beaucoup 'officiers français pour former les cadres incomplets es régiments espagnols, et l'expérience d'une uerre de dix ans pour ainsi dire avec nous. Mais , comme toujours, on vit la désunion mettre ob-acle à tout ce qui se devait accomplir. Et cette rmée des constitutionnels, forte de plus (1) de eux cent mille hommes, fut vaincue par une ar-ée bien plus faible et qui avait le désavantage de enir chercher l'autre! et pourtant nulle part les onstitutionnels ne se montrèrent en ligne. — Au ilieu d'avril, le quartier-général du prince était Vittoria. J'avais un ami dans ce quartier-général : suivais ainsi la marche du prince, et les nou-elles fréquentes que je recevais m'étonnaient en e rappelant notre première campagne!... En atalogne tout fut également rapide; et Mina, au

(1) Et ces deux cent mille constitutionnels étaient ommandés par Ballesteros, Mina, Quiroga, Riégo, abisbal, etc., etc., et une foule de gens, non-seulement abiles, mais d'une vertu éprouvée et presque de cette ertu antique qui fait les hommes à renommée. Comment out cela fut-il donc réduit en fumée ? Comment le vertige es partis fut-il assez fort pour dompter tant de vrais dons e la providence pour un pays ?

lieu de faire le général en chef, devint de nouveau chef de guérillas, rôle qui lui convenait mieux peut-être, à en juger par le mal qu'il nous avait fait...

Le duc d'Angoulême ne fit qu'une promenade militaire depuis Bayonne jusqu'à Madrid. Il y eut à Valladolid des propositions pour la paix ; mais il fallait *tout ou rien* : le duc d'Angoulême mit beaucoup de fermeté dans son vouloir. Il voulait la liberté positive du roi Ferdinand qui, à force de stupidités et de lâchetés, en était venu à se faire mépriser même des enfans du Mançanarès. — Le duc d'Angoulême arriva enfin à Madrid, où il fit son entrée le 24 mai 1823, à neuf heures du matin; il alla loger chez le duc de Villahermosa : il fit aussitôt une proclamation qui lui fait honneur. Il dit qu'il fallait rétablir le gouvernement royal, et convoqua le conseil de Castille et celui des Indes, en demandant qu'ils procédassent à faire une régence... Néanmoins l'Espagne n'en marcha pas plus vite : le duc d'Angoulême put se convaincre qu'elle était encore au même point que sous son aïeul Philippe V, lorsque Ubilla disait au marquis de Louville : *Eh ! eh ! les hommes ne sont pas des oiseaux pour aller comme le vent* (1) !

(1) Il me faut, à propos de l'Espagne, parler de ce qui vient de m'arriver.

J'étais encore convalescente de l'opération que j'ai subie dernièrement lorsque l'on m'annonça un matin une dame dont le nom m'était inconnu. Comme j'ai une infinité de

Et je m'en aperçois bien!... écrivait le marquis au duc de Beauvilliers, le confident de ses chagrins.

Les conseils de Castille et des Indes, convoqués

rapports qui peuvent être très-ennuyeux et futiles en même temps, j'ai donné ordre qu'on ne laissât parvenir jusqu'à moi que les personnes que je nommerais sur une liste en dehors de mes amis ordinaires : cette dame fut donc éconduite; mais elle insista si fortement, que mon domestique vint me rapporter une carte sur laquelle était une instante prière au crayon. Elle n'était que pour peu de jours à Paris, me disait-elle, et voulait absolument me parler pour un objet de la *plus haute importance*. Je la fis donc entrer. Cette dame me parut embarrassée, et dans le fait on le serait à moins. Elle me parla de mes Mémoires, de ma carrière littéraire, de la nécessité de ne pas blesser légèrement...; elle paraissait affectée.

« Mon Dieu! madame, lui dis-je, serais-je assez malheureuse pour avoir parlé d'une personne qui vous est chère?

— Ce n'est pas moi, me dit la dame, ce n'est pas moi que vous avez blessée, car je suis fort votre admiratrice. »

Je m'inclinai; la conversation devenait drôle.

« Ce n'est pas moi, madame... C'est l'ami d'une de mes amies. »

Cette fois, je ne m'inclinai pas, je souris; la dame le vit et rougit, mais elle n'en continua pas moins.

« C'est l'ami d'une de mes amies, M. le marquis de Labrador

— Eh! madame, je ne connais pas M. le marquis! Je ne le connais pas même de nom! »

C'était vrai, parce que je ne m'en souvenais pas. Ce qui revient exactement au même.

« Vous ne le connaissez pas, madame, s'écria la dame

en 1823 par le duc d'Angoulême, pour une cause qui était *de vie et de mort* pour leur souverain, dirent qu'ils n'étaient *pas compétens*. C'était bien le cas vraiment ; le duc le pensa aussi et les envoya

toute courroucée, et pourquoi donc alors en parlez-vous?

— Mais, je n'en parle pas, madame.

— J'ai l'honneur de vous affirmer que si. »

En vérité, je ne comprenais pas ce que me voulait cette personne ; et pour dire vrai, elle commençait à m'impatienter.

« Enfin, madame, en quoi puis-je vous être bonne à quelque chose ?

— A moi, madame, en rien du tout ; mais à M. de Labrador.

— A son excellence M. le marquis de Labrador ?

— A son excellence M. le marquis de Labrador, oui, madame : réparer une grande erreur, madame, et faire une noble action ; reconnaître que vous vous êtes trompée.

— Mais, encore une fois, madame, qu'ai-je dit ? »

C'était comme un cauchemar ! je cherchais et ne trouvais pas.

« Vous avez dit dans vos souvenirs sur la Restauration, madame, une chose qui a rendu M. de Labrador malade quand il l'a lue !

— Mais, encore une fois ?...

— Vous avez dit une chose, madame, qui prouve que vous ne connaissez pas M. de Labrador.

— Mais je vous répète qu'en effet je ne le connais pas du tout.

— Enfin, madame, vous avez dit que M. le marquis de Labrador avait donné la Toison-d'Or, de la part de son maître, à S. M. l'empereur d'Autriche, tandis que c'est à l'empereur de Russie !

— Et . . . .

promener. Il prit alors sur lui de nommer la régence, composée, autant que je puis me le rappeler, du duc de l'Infantado, l'un des plus nobles et des plus beaux caractères modernes de l'Espagne; du

— Comment donc, madame, ce n'est pas assez? »

J'avoue que ce fut ici mon tour de rire, si j'ai jamais pu rire en ma vie : la dame en fut stupéfaite ; ma joie était si bruyante que je ne sais pas si j'ai ri de meilleur cœur à quinze ans.

« Et il ne se trouve pas autre chose, madame, dans la réclamation du marquis de Labrador?

— La réclamation, madame! la réclamation! grand Dieu, s'il savait que je suis venue... quoiqu'il... ne... me connaisse pas, il en mourrait de chagrin! Non, non, madame, il ne réclame pas.

— Que me voulez-vous donc?

— Que vous rétablissiez les faits dans leur vérité. Que vous disiez que c'est l'empereur de Russie et non l'empereur d'Autriche qui a reçu la Toison-d'Or du roi d'Espagne.

— En effet, je dois réparer une bêtise de ma part, parce que je devrais savoir, en ma qualité de demi-Espagnole, de demi-historienne et de demi-savante, que lors du partage entre l'Allemagne et l'Espagne, l'Autriche garda cinquante toisons et l'Espagne les cinquante autres; l'Autriche n'a donc pas besoin de prendre une toison à l'Espagne, j'aurais dû me rappeler que ma bonne m'a appris cela.

— Et M. de Labrador, madame?

— Que puis-je pour lui, madame? Qu'a-t-il fait pour que j'en parle?

— Mais sa fidélité à Ferdinand VII! son attitude au congrès de Vienne...

— Ah! mon Dieu ! »

Et me voilà à rire de plus belle, parce que je me souvins aussitôt que dans l'admirable dessin d'Isabey il se

marquis d'Erolles; de l'évêque d'Osma, l'un des hommes les plus fanatiques de l'Espagne moderne, comme l'autre en est l'honneur, et un don Antonio Calderon.

Cette régence fut un obstacle néanmoins aux opérations par sa sotte intervention aux volontés du duc d'Angoulême : il était clément, il l'est par nature; en Espagne il le fut par politique, il n'avait que des hommes modérés autour de lui... Le duc de Guiche est un homme au cœur droit, à l'âme belle. C'est encore un de ces caractères honorables dont un pays est fier que celui-là. Il avait de l'influence sur le prince et n'en usait que pour le bien et la gloire de son maître. Sa conduite ultérieure, au reste, a bien prouvé ce qu'il avait dans l'âme; et en Espagne il ne fut que ce qu'il avait toujours été. Le duc d'Angoulême vit aussitôt que la régence fut en fonction, qu'elle lui serait nuisible; mais

trouve un homme debout, la main appuyée sur la table et de l'autre lisant le protocole numéro, je ne sais lequel. Il est là, tout auprès de la belle et noble figure du prince de Metternich; mais ce souvenir n'était pas fait pour mettre la bienveillance à côté de ce visage-là. Je pensai à la haine enragée que cet homme avait manifestée contre Napoléon, et je ne ris plus. Je me levai, et dis à la dame:

« Je dirai que c'est l'empereur de Russie qui a reçu la Toison-d'Or, madame. »

Et la saluant, je laissai-là le marquis de Labrador et son souvenir; mais non pas avant que la dame, qui partait du reste le soir même pour le Nord, ne m'eût vivement assurée que le Labrador ignorait complétement sa venue.

lui-même l'avait instituée, elle dut demeurer. Les Cortès pendant ce temps emmenaient le roi à Séville. On craignait pour sa vie ; il était peu aimé et les Cortès, craignant tout, pouvaient tout oser, et, comme l'assemblée constituante, devenir un tribunal, tandis que les puissances étrangères seraient aux frontières. Le ministère fut changé par une cédule royale, quoique Ferdinand VII ne se mêlât plus du gouvernement. L'ambassadeur d'Angleterre, sir Williams A' Court, était le seul membre du corps diplomatique qui eût suivi le roi pour prévenir un malheur (1). — Cela fut ainsi jusqu'au mois de juin ou de juillet, lorsque l'armée des constitutionnels fut en déroute près de *Placenzia*. Alors les Cortès tournèrent les yeux vers Cadix ! les *Puntales* et tout ce qui rend cette ville imprenable leur donnait de la hardiesse ; ils voulurent y mener le roi ; mais il refusa d'abord. S'il eût été constamment fort il aurait dans la postérité une place qu'il n'y occupera jamais. Il dit NON d'abord, et puis il partit avec ses geôliers, parce qu'*il eut peur*. C'est un mauvais mal que la peur, mais c'est un mal incurable. La fièvre jaune était, disait-on, dans Cadix, mais ce n'était pas vrai. — Les Cortès avaient dans leur sein un enragé nommé *Galiano*, qui serait devenu un Marat, sans se faire prier, si la révolution espagnole avait

(1) Le corps diplomatique avait quitté Madrid le 1er janvier 1823.

duré. Ferdinand partit pour Cadix, et derrière lui, à peine eut-il dépassé la porte de la ville, qu'il entendit les coups de fusil et les gémissemens des victimes immolées en son nom par le parti royaliste. Je sais que lorsqu'il apprit cette nouvelle il se battit les mains et dit :

— Ah, ah ! ils sont fidèles !... C'est bien, c'est bien ! très-bien !

Pendant que le duc d'Angoulême courait après son royal cousin, que les Cortès emmenaient captif à Cadix, la régence de Madrid faisait des siennes et lui refusait obéissance. Il y avait des prisonniers que le duc ordonna de mettre en liberté, et la régence s'y refusa. Le duc d'Angoulême ordonna que sa volonté fut exécutée, et elle le fut nonobstant la résistance de la régence ! — Cette sorte de lutte amena de l'aigreur. — Je suis loin d'accuser, mais je raconte. Le 2 juillet de cette année 1823, le duc d'Angoulême allant à la messe à l'église de los Clericos Minores, le feu éclata en plusieurs endroits à la fois, et particulièrement sur la place du Spirito Sancto, où était le duc un moment auparavant. Comme il n'y avait pas de feu de cheminée dans Madrid et surtout à cette heure le feu n'avait guère de prétexte : aussi l'*incendiaire* volonté fut reconnue. Les deux partis s'en accusèrent mutuellement, sans qu'aucun fut convaincu, comme c'est l'usage dans une telle circonstance.

Au reste, les royalistes espagnols ont tenu une conduite bien coupable ! Le duc d'Angoulême les

a seul contenus ; sans lui, l'Espagne était couverte de meurtres et de vengeances ! L'ordonnance d'Andujar (1) est un beau monument de politique clémente ; c'est une belle chose, je le répète : les *ultra* du pavillon Marsan n'en diront pas autant. Ceci prouve une chose qui est sue depuis long-temps, c'est que rien n'est plus dangereux qu'*un être faible* qu'on oblige ou qu'on sert, même en lui sauvant la vie. Soyez certain que la honte qu'il éprouve lui fait prendre en haine celui qui l'a obligé ; il le déteste quelques fois à l'égal de celui qui l'opprimait. J'ai souvent vu cela dans le cours de mon orageuse vie, et c'est toujours pour moi une cause d'étonnement de cœur, moi qui ne comprends rien de plus doux que la reconnaissance !

Enfin la guerre se termina par la belle affaire du Trocadéro (2). Cette relation est partout et fidèlement. Elle termina cette lutte entre un peuple malheureux qui voulait acquérir sa liberté par un crime, puisque la violence en est toujours un, et un roi tyran, faible, et fait pour rappeler les

(1) Du 8 août 1823.

(2) Mon gendre, M. Aubert, alors sous-officier dans un régiment du génie, se conduisit parfaitement bien dans cette affaire, où il fut un des premiers, et s'exposa pour sonder la Cortadura. Il reçut la croix de la main même de M. le duc d'Angoulême, pour sa belle conduite, et obtint aussi, pour récompense de cette même affaire, une place de garde du corps dans la compagnie d'Avray.

jours de Pierre-le-Cruel (1), bien plus que ceux d'Alphonse-le-Sage... Les derniers jours, les Cortès résistèrent encore, et le roi courut un danger; mais la fermeté du prince généralissime, celle du duc de Guiche, qui alla porter la dernière lettre du prince, déterminèrent les Cortès à mettre le roi en liberté; et enfin le 1er octobre, à onze heures du matin, le duc d'Angoulême reçut Ferdinand VII au port Sainte-Marie, où était son quartier-général. Ferdinand VII se jeta à son cou comme un vrai poltron délivré, et le fit bien voir après cela. C'était Valdès, le gouverneur de Cadix, l'un des plus turbulens, mais qui cependant se conduisit très-bien envers le roi, qui tenait le gouvernail de la chaloupe dans laquelle il était.

Quelques jours après, et même avant de rentrer à Cadix, le roi rendit des décrets pour regarder comme non avenus tous les actes émanés pendant son absence, depuis le 9 mars 1820 jusqu'au 1er Octobre 1823.

C'est ainsi que se termina cette guerre de 1823, dans laquelle l'armée prouva ce qu'elle était, et qui fut une source de nouvelles craintes et de nouveaux malheurs.

(1) On sait qu'il s'appelait surtout le justicier et non pas le cruel.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

M. de Blacas aux Tuileries. — Surprise de la cour. — Le cardinal Gonsalvi. — Les événemens de Lyon. — M. de Castelbajac. — M. de Sallabéry. — M. de Puymaurin. — Son talent *numismatique*. — Amitié du roi pour lui. — La partie d'écarté. — La pièce de cent sous. — Les cinq cents francs. — La liste civile de M. de Puymaurin. — Le duc d'Ayen. — Son mot au roi. — M. de Serres. — Son beau caractère. — Les pamphlets. — Aix-la-Chapelle. — Le roi de Suède. — Complot d'assassinat. — Belle conduite de Bernadotte. — Lyon. — M. de Senneville. — Général Canuel. — Camille Jordan. — Le duc de Raguse. — Les troupes étrangères. — Le colonel Fabvier. — Sa belle conduite. — MM. de Girardin et de Lameth. — La reine Julie et la reine de Suède. — Béranger. — *J'ai mes ministres aussi !* — Le Russe Rostopchin. 1

CHAPITRE II.

Je pars pour l'Italie. — M. de Metternich. — M. Buttini, médecin de Genève. — Son beau talent. — Il me sauve la vie. — Son amabilité et son esprit. — Domo-Dossola. — Le lac Majeur. — Le passage du Tésin. — Le capitaine autrichien. — On ne passe pas ! !... — J'envoie à Milan. — Je passe Florence. — Les lauriers de l'Isola-Bella. — Le prince de Metternich. — Le prince Borghèse. — La duchesse Lanté. — Son beau talent pour le chant. — Les Cassines. — Marie-Louise. — L'archiduchesse Léopoldine. — Départ pour le Brésil. — L'empereur Don Pedro. — Le prince Latour-Taxis. — Le prince Diablonowska. — La grande verveine. — Schneider. — Longarno. — Le prince de Metternich. — Son portrait. 15

CHAPITRE III.

Lucien à la Ruffinella. — La princesse Ercolane de Bologne. — Les fiançailles. — Le 7 octobre. — Monseigneur Cunéo. — Les fouilles. — Les brigands et le *monsignor halte là!!* — Le beau brigand. — Le costume. — L'effroi! — Le pauvre prêtre. — Surprise. — Le comte de Châtillon. — Sa belle conduite. — La méprise. — La blessure. — Le noble dévouement d'un ami. — *Ecco il principe!* — Décésaris. — Douleur et blessure. — La rançon. — Le portrait du brigand. — *La police de Rome!* — La princesse Borghèse. — Sa belle conduite. — La jeune fille de Marino. — Albano. — Barbone. — Les brigands. — Belle histoire de tous ceux de cette époque, par M. de [illegible]on. — Mon séjour à Albano. — Le lac. — Le [illegible] *Charlemagne*, par Lucien. — Encore Décé-

saris. — La ferme isolée. — La jeune paysanne. — La mère et le vieux père. — Amour d'un brigand. — Vengeance maternelle. — Le carabinier. — Le retour. — La tête mise à prix. — Le brigand vaincu. 45

CHAPITRE IV.

La princesse Borghèse. — Sa statue, par Canova. — Sa description. — La pomme. — *Il y avait du feu.* — Ce mot est d'elle. — La sculpture. — Madame-Mère. — Le cardinal Fesch. — Le buste du roi de Rome. — Lord Byron. — Lord Brougham, depuis chancelier d'Angleterre. — Belle conduite de madame. — Sa douleur. — *Les jours filés d'or et de soie.* — La reine de Naples. — Murat. — Le cardinal Gonzalvi. — M. le duc de Blacas. — M. le prince de Metternich. — Projet du pape. — Projets libéraux. — On n'aimait pas M. de Blacas à la cour de Rome. — Lucien. — L'affaire des brigands comme résultat. — Mon opinion. — M. de Blacas en est innocent. — La bulle pour le sacre de Louis XVIII. — Querelle entre le pape et M. de Blacas. — La haine contre M. Decazes. — M. Augustin Jordan. — Comme il est bon et spirituel ! — Mot de M. Ballanche. — Le roi de Hollande. — Encore Madame-Mère. — Conversation avec le cardinal Gonsalvi. — Le comtat Venaissin. — *Vous ne l'aurez pas.* — Le prince Ra..... — Projets de mariage. — Portrait du prince. — Lord Bristol. — Son portrait. — Il est le véritable gentilhomme anglais. 60

CHAPITRE V.

Le prince Kaunitz et sa famille. — Combien il est excellent homme. — Comme sa femme est ennuyeuse. — La du-

chesse de Devonshire et les fouilles du For
lonne Focca. — Les antiquités. — Le ser
M. Mazoï et Pompéia. — Les mystères
Caserte et de celui de Naples. — Le pape
moi. — Ce que me dit le cardinal Gonsalv
du concordat. — Le maréchal Saint-Cyr.
de *sympathies*. — Le cardinal Maury. —
mort.

CHAPITRE VI.

Etablissement du carbonarisme à Naples. — I
sujet. — Carbonarisme de Sicile. — 1809. -
l'Autriche. — Le mariage. — Son effet sur
— Le général Pamphile-Lacroix. — Jean
Capoue et la Venta suprême. — Salerne
de***. — L'assassin. — Le puits. — Les cad
ficier du 14e de chasseurs. — M. Pas de B
20 mars à Grenoble. — L'insurrection et l
— Les Rubans tricolores. — La place Sa
Conduite plus que singulière de l'autorité
Sévérité juste, mais hors de propos pour l
du roi.

CHAPITRE VII.

Conspirations répétées. — Béfort. — Caron. -
vier 1822. — La Rochelle et Couder. — L
Bois. — Couder et son frère. — Madame
Elle est un ange comme toujours. — La pri
de S... — Sa consolation. — M. Ballanche. -
de madame Récamier. — Le sursis. — M. (
et M. de Montmorency. — Couder est sauv
Récamier. — M. de La Fayette à Béfort. —

tricolores. — La voiture brûlée. — Les proclamations et les uniformes. — MM. de La Fayette. — Le général P.....e de la C..... — Le duc de N..... — M. de C..... — La duchesse de L.....t. — Son portrait. — Comme elle est charmante. — M. de Metternich. — Son portrait. — Ce qui se passe dans le midi. — Le capitaine Maillard. — Le général Berton et le général F..... — Scène au Luxembourg entre eux et moi. — M. Guillemin. — Ses belles poésies. — Il faut les lui entendre lire. — Comme il est honnête homme! — M. de Montrand et le général F..... — *Réséda et la tulipe.* — Conspiration de Béfort découverte par le carbonarisme. — Beau motif primitif de cette association. — Comme elle eût été belle sans les traîtres! — Qu'ils périssent comme tous ceux qui trahissent, et plus misérablement encore! — Anathème sur le capitaine K..... — Le général Rambourg. — M. de Chabannes. — Roger. — Interrogatoire. — Supplice. — Le baron Billard. — Ma position. — La campagne solitaire. — Versailles. — Mes amis. — Le comte de Pons. — Le mariage. — Le suicide. 115

CHAPITRE VIII.

Evénement singulier arrivé à la mort du duc de Berry. — M. Lambert, médecin d'Orgeval. — M. le duc de Fitz-James. — Le père Sournois. — Louvel. — Réflexions sur le caractère du duc de Berry. — Entrevue pour le mariage. — Le bonheur conjugal dans le palais des rois. — Le dimanche gras. — L'entr'acte. — Le bal de M. Grefulhe. — Départ de l'Opéra. — La petite porte. — *Adieu, Caroline!* — Le coup de poignard. — L'assassin. — Le garde royal. — Arrestation de Louvel. — Le prince à l'agonie. — Les médecins. — Le roi dormait. — Dupuytren. — L'abbé de Latil. — *Caroline, es-tu là?* — Désespoir. — La duchesse d'Angoulême, un ange comme toujours. —

Les prières. — La victime et l'assassin. — Les filles du prince. — Le roi arrive ! — Il est cinq heures du matin. — Mort du duc de Berry. — Désespoir de la princesse. — Ses paroles au roi. — Le 14 février. — Portrait de Mademoiselle. — Ce qu'elle est maintenant. — Louvel interrogé. — Son flegme imperturbable. — M. Decazes. — Son innocence. — Singulier rapprochement pour le titre du duc de Berry. — Cherbourg et Paris. — M. Grandsire. — Mot de M. Siméon. — Lettre d'un prisonnier. — La duchesse de Berry à l'Élysée. — Egarement. — Les cheveux coupés. — Départ pour Saint-Cloud. — Les funérailles. — Jugement de Louvel. — Condamnation. — Sa mort. — Son discours. 207

CHAPITRE IX.

M. Decazes. — Le meurtrier. — Le *Drapeau-Blanc*. — Martainville. — Monsieur. — La jalousie des partis. — Clausel de Coussergues. — M. de Saint-Aulaire. — Louvel. — Il est seul, du moins en apparence. — M. Mauvais, accusé d'être son complice. — Le bouquet. — Madame Prevost. — L'officier du Champ d'asile. — *Le hanneton* de Sancho-Pança. — L'agent de police. — La visite du duc de Bourbon. — Nouvelle douleur ! — Le cabinet du roi. — Le journal des *Débats*. — L'article du 25 février. — Beauté de cet article. — Cependant il n'est pas juste. — Renvoi de M. Decazes. — Tristesse du roi. — Les favoris. — M. Siméon. — M. de Richelieu. — Son élégance et celle de M. Decazes. — Contre-partie dans MM. de Villèle et Corbière. — M. Pa . . . . r — Pourquoi il ennuie avec de l'esprit. 243

CHAPITRE X.

Evenemens de Béfort rappelés, et mort de Caron. — Mort du roi d'Angleterre Georges III. — Avénement de

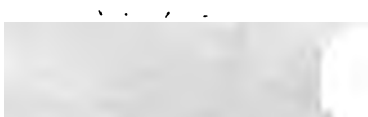
Georges IV. — Son portrait. — Malheur pour un pays d'avoir un roi corrompu. — Comme quoi ce n'est rien pour les peuples que ce soit, ou non, un homme aimable. — Madame Bellington. — Pacchiarotti. — La reine d'Angleterre. — La guerre d'Espagne. — Le maréchal Lauriston. — Louis XVIII me demande une note sur l'Espagne. — Je la donne. — Ma retraite d'Orgeval. — Vie solitaire que j'y mène. — Elle est de mon goût. — Je refuse d'aller porter moi-même mes notes. — Grossesse de madame la duchesse de Berry. — Gravier et le pétard. — Les libéraux. — Foy. — Lafayette. — Pagès. — Le général Lamarque. — M. de Chauvelin. — *Les restaurateurs et leur cuisine.* — L'arbre de la liberté. — Ses racines sont profondes. — Le pavillon Marsan. — Mot du duc de M..... — Le petit escalier. — Galerie des empereurs. — La machine infernale. — Neveu. — Le baril de poudre. — L'explosion. — Le roi est dans une bonne attitude. — Il soupçonne le pavillon Marsan. — Mot du duc de Richelieu au moment de l'explosion. — Mot de Louis XVIII sur la Charte. — Louis le législateur. — M. de Falguereytes. — M. de Rebourguil. — Rappel de M. Decazes. — Manœuvres du roi pour punir le pavillon Marsan. 257

CHAPITRE XI.

Naissance du duc de Bordeaux. — Souvenir rappelé. — Détails intéressans. — Le maréchal Suchet. — Le maréchal Viomènil. — Le sommeil interrompu. — La duchesse de Berry véritablement mère du duc de Bordeaux. — Détails donnés par le maréchal. — Le *Cordon bleu.* — Mot du maréchal. — Le procès-verbal de l'accouchement de madame la duchesse de Bourgogne. — Belle conduite du maréchal Suchet. — Il refuse. — Changement. — Coutume des Orcades. — Note mise par moi, relative à

M. de Chateaubriand. — Louis XVIII était jaloux de son talent. — Cause de son éloignement du ministère. — Amour du roi pour sa Charte. — Mathieu de Montmorency. — Il est aujourd'hui au nombre de ceux qui portent ombrage à M. de Villèle. — Marchangy le Gaulois et ses réquisitoires. — Violence de la chambre des députés. — Napoléon n'en faisait pas plus. — Conduite du roi le 30 novembre [illegible]. — Le ministère sans ministres. 274

FIN DE LA TABLE.



198
.A32
.A35
v.5

Stanford University Libraries
3 6105 013 429 084

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305